



L'image de Bourbon/La Réunion au travers des récits de voyage au XIXe siècle

Caroline Técher

► To cite this version:

Caroline Técher. L'image de Bourbon/La Réunion au travers des récits de voyage au XIXe siècle. Histoire. 2019. dumas-02288740

HAL Id: dumas-02288740

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02288740>

Submitted on 16 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

CENTRE DE RECHERCHE ET D'ÉTUDES SUR LES SOCIÉTÉS DE L'OCÉAN INDIEN

L'image de Bourbon/La Réunion au travers des récits de voyage au XIXème siècle



Mémoire de Master présenté par
Caroline TECHER

Sous la direction du Professeur **Prosper EVE**
Soutenu en août 2019

JURY :

Mme le Professeur Colombe COUELLE, Maître de Conférence.
Mr le Professeur Prosper EVE, Directeur.

Année universitaire 2018-2019

Table des Matières

Remerciement	4
Avant-propos	5
Introduction	9
I La mise en valeur d'une île peu attrayante.....	12
1 - Une descente délicate	12
A. La vue de l'île de la mer : premières impressions	12
B. Les premiers pas	16
2 - Un espace à maîtriser	21
A. Des villes embryonnaires	21
B. L'expansion de la canne.....	27
3 – Les freins au désenclavement	33
A. Un espace encore cloisonné.....	33
B. La mise en place d'infrastructures : l'entrée de l'île dans la modernité....	38
II La réalité humaine.....	42
1 - L'esclave : un être brisé.....	42
A. L'esclave au travail.....	42
B. La question de l'émancipation	47
2 - Les élites : une vie mondaine sous le modèle occidental.....	51
3 - Une société complexe	58
A. Une population diversifiée.....	58
B. Les relations humaines	61
III Une île colonisée gardant à la marge son caractère pittoresque.....	65
1 - Une nature immuable.....	65
A. Le climat.....	65
B. La mer et son rivage.....	69
C. Les montagnes.....	73

2 - Une nature menacée.....	77
A. Les cours d'eau.....	77
B. Flore et faune.....	80
 3 - Une nature grandiose.....	 85
A. Le Grand-Brûlé et le volcan : Un espace de discernement des secrets du cosmos.....	 85
• Le Grand-Brûlé.....	86
• Le volcan.....	89
B. Les Hauts : la beauté intérieure de l'île.....	92
• Orère.....	98
• Salazie.....	99
• Cilaos.....	102
 Conclusion.....	 103
Frise.....	105
Listes de lithographies.....	106
Bibliographie et Sitographie.....	107

REMERCIEMENTS

Je tiens à témoigner toute ma reconnaissance aux personnes suivantes qui ont contribué au succès de mon master et qui m'ont aidée lors de la rédaction de ce mémoire.

Je voudrais dans un premier temps remercier, mon directeur de mémoire Monsieur Prosper EVE, professeur d'Histoire moderne à l'université de La Réunion, pour sa patience, sa disponibilité et surtout ses judicieux conseils, qui ont contribué à élargir ma réflexion. Ses conseils de rédaction m'ont été très précieux.

Je remercie également toute l'équipe pédagogique de l'université responsable de ma formation, pour m'avoir aidé sur le plan théorique.

Je remercie mes très chers parents, pour leur soutien constant et leurs encouragements. Vous m'avez donné un magnifique modèle de labeur et de persévérance.

À tous, je présente mes remerciements, mon respect et ma gratitude.

Avant-Propos

Écrire un mémoire de recherche représente l'accomplissement d'un projet personnel. Cependant lors de mon entrée en master, je n'avais pas encore clairement défini mon objet d'étude. Ma seule certitude concernait son espace géographique : l'île de La Réunion, mon île natale. Vivre dans cette île multiculturelle et pluri-religieuse représente pour moi, un privilège. Son métissage, sa tolérance et son vivre ensemble sont souvent cités en exemple. Son paysage exceptionnel avec ses pitons, ses cirques, remparts, ses cascades, sa végétation, lui ont permis d'être classé au patrimoine mondial de l'UNESCO. La choisir comme espace d'étude relève pour moi du devoir.

Attirée par le voyage, l'évasion, j'ai voulu d'abord traiter de l'Exposition Coloniale Internationale de 1931. Mais à mon plus grand regret, un mémoire lui avait déjà été consacré¹. J'ai décidé tout de même d'étendre le champ chronologique et de m'intéresser aux expositions universelles et coloniales de 1889 à 1931. En effet, celles-ci constituent des moments de découverte et de mise en scène de ces espaces coloniaux méconnus. Mon objectif visait à comprendre leur finalité et leur apport. Malheureusement, mes sondages dans les fonds authentiques conservés aux Archives Départementales de La Réunion m'ont fait prendre conscience qu'il ne fallait pas persévérer dans cette voie compte tenu de la rareté des sources. En collaboration avec mon directeur de recherche, je suis parvenu à définir un nouveau sujet de mémoire : « L'image de Bourbon/La Réunion au travers des récits de voyage au XIXème siècle » en lien avec mes goûts personnels.

J'ai retenu comme source les récits de voyage, car Bourbon/La Réunion jusqu'à la fin du XIXème siècle est un espace attractif. Elle est visitée par de nombreux voyageurs. Leurs récits permettent de découvrir comment les étrangers l'appréhendent. Leur objectif est manifestement de faire connaître l'île aux autres, de faire d'elle un espace à découvrir par les lecteurs et visiteurs potentiels. Dès lors, ces récits de voyage leur offrent des informations utiles sur cette île lointaine.

¹ HOARAU, Cyril. *La participation de la colonie à l'Exposition coloniale internationale de 1931*, Mémoire de Master université de La Réunion, 2000, 181 p.

A partir du récit de voyage, ce mémoire tente de déterminer « l'image » donnée de cette île. Le terme « image » renvoie à l'idée de représentation. L'intérêt de ce sujet est de suivre l'évolution du discours des voyageurs sur cette île. Aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècle, elle est presque comme un Éden, doté d'une nature sauvage et d'une végétation luxuriante. Tout l'objet de ce mémoire est de savoir si, au XIX^{ème} siècle, cette image paradisiaque persiste.

Ce mémoire utilise le récit de voyage comme source. Les récits de voyage sont des sources privilégiées pour appréhender les espaces lointains, le plus souvent colonisés. De l'explorateur, en passant par l'administrateur colonial, le missionnaire, le marchand, le scientifique ou encore le simple voyageur, chacun de ces visiteurs apporte un regard neuf sur ces espaces singuliers². Cependant, ces récits reflètent la perception d'un voyageur. L'historien doit se méfier de ce discours subjectif. Ce genre littéraire n'exclut pas l'imagination du voyageur ; il exige d'être passé au crible de la critique. En conséquence, il existe parfois en histoire une crainte face à cette source. Pourtant, Sylvain VENAYRE constate qu'avant le XX^{ème} siècle : « pour les historiens, les récits de voyage avaient ainsi cette vertu première : donner à voir des faits, des mœurs, des spectacles qu'un étranger aurait été mieux à même de décrire, précisément parce qu'il en aurait été davantage surpris³ » et que ceux-ci ouvrent de nombreuses pistes de recherches.

Dans l'étude de l'île, il existe de nombreux travaux ayant eu recours au récit de voyage. Nous retenons ceux de Prosper EVE. Ils sont fondamentaux pour mon étude puisqu'il a étudié de multiples récits de voyage en tant que source. Son ouvrage *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*, me fournit notamment des informations sur les espaces intérieurs de l'île.

Mon sujet se rapproche de l'étude de Serge BRIFFAUD. Il a étudié le regard de voyageurs sur les Mascareignes du XVII^{ème} au début du XIX^{ème} siècle⁴. Il offre une perception des paysages de l'île Bourbon et une évolution de leur regard pendant cette période. Cette étude qui aborde la période antérieure à la mienne, fournit des éléments précieux pour la compréhension de mon thème.

² Ce passage s'inspire de LE HUENEN, ROLAND. « Qu'est-ce qu'un récit de voyage ? », *Littérales : cahiers du département de français*, 7, 1987, p.11-27.

³ Venayre, Sylvain. Le voyage : un champ de recherches ? *Hypothèses* [en ligne]. 2014, Vol.17, n° 1, p.73. DOI 10.3917/hyp.131.0069.

⁴ BRIFFAUD, Serge. *Voyages aux îles désenchantées. Regards sur les Mascareignes (XVII^{ème}-début XIX^{ème} siècle)*. 1994, Saint-Denis de La Réunion, p. 14.

Pour réaliser ce mémoire, j'ai choisi cinq récits de voyage répartis sur le XIX^{ème} siècle abordant totalement ou partiellement le cas de l'île Bourbon/La Réunion :

- Auguste BILLIARD, *Voyage aux colonies orientales ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820* ; paru en 1822, 485 pages⁵, 442 pages concernent directement mon sujet.
- Dans le *Journal d'un Voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846* ; de Jules ITIER paru en 1857, le chapitre IV de la page 125 à 168, soit 44 pages.
- Dans le *Voyage en Chine* ; de Charles-Hubert LAVOLLEE paru en 1844, le chapitre 4 de la page 64 à 106, soit 43 pages.
- Dans *De France en Chine* ; de Melchior-Honoré YVAN paru en 1855, le chapitre V de la page 147 à 192, soit 36 pages.
- Dans *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien* ; de Gerrit VERSCHUUR paru en 1900, le chapitre XI de la page 371 à 394, soit 20 pages.

L'auteur du premier récit, Auguste BILLARD est un avocat, publiciste, administrateur souhaitant être nommé député de Bourbon⁶. Son récit rédigé au début du XIX^{ème} siècle est écrit sous la forme d'une correspondance adressée à M. le comte de MONTALIVET, pair de France et ancien ministre de l'Intérieur⁷. Celui-ci est mûrement réfléchi puisqu'il est le fruit d'une observation lors d'un séjour de quatre ans dans la colonie.

Les récits de Jules ITIER, Charles-Hubert LAVOLLEE et Melchior-Honoré YVAN couvrent la période 1843-1846. Ces trois auteurs sont membres d'une mission diplomatique et commerciale en Chine envoyée par Louis-Philippe. Le premier est inspecteur principal des

⁵ L'ensemble du récit porte sur l'île Bourbon sauf les Lettres I et II consacré à Port-Louis, et la Lettre X traitant de Madagascar (de la page 305 à 347). Notre étude exclue donc ces chapitres.

⁶ ASSOCIATION HISTORIQUE INTERNATIONALE DE L'Océan Indien et UNIVERSITÉ DE TOAMASINA. DÉPARTEMENT D'HISTOIRE. *Dynamiques dans et entre les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : XVII^e-XX^e siècle actes du colloque de Toamasina (Tamatave), [10] novembre 2004*. Saint-Denis (Réunion) : AHIOI, 2005, p. 169.

⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 1.

douanes, le deuxième est le secrétaire de Jules ITIER et le troisième est médecin⁸. Leurs récits se prêtent à la comparaison.

Gerrit VERSCHUUR né aux Pays-Bas (Amsterdam)⁹, débute son périple en novembre 1896 à Bombay¹⁰, et laisse supposer qu'il est présent à La Réunion en 1897.

Tout au long de ce mémoire, j'utilise le terme Bourbon/La Réunion car au cours de la période étudiée, l'île Bourbon devient en 1848 La Réunion.

⁸ Numa BROCC, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle, Tome II Asie*, Paris, 1992, p. 274-275.

⁹ *Gerrit Verschuur* - atelier de data.bnf.fr [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://data.bnf.fr/fr/atelier/11928076/gerrit_verschuur/.

¹⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 1.

Introduction

Le XV^{ème} et XVI^{ème} siècle marque un tournant sans précédent : le début des grandes découvertes. Les Européens sont à la recherche d'un accès direct vers les richesses de l'Orient. La soif des produits de luxe tels que l'or et les épices s'accompagnent d'une fascination pour l'Asie. Une Asie merveilleuse qui regorge de richesses. Ces grandes découvertes bouleversent l'Europe et les connaissances sur le monde. Au cours de ces voyages d'exploration, les Européens rencontrent de nouveaux espaces. La découverte laisse place à la conquête et à la colonisation de ces nouveaux territoires. L'expansion coloniale a pour but de relancer la machine européenne par l'exploitation des richesses des terres conquises.

Située au cœur de l'océan Indien, l'île Bourbon/La Réunion constitue avec l'île de France/Maurice et Rodrigues : l'archipel des Mascareignes. Bourbon/La Réunion est une île volcanique de 207 kms de tour et d'une superficie de 2512 km². Au XVI^{ème} siècle, dans leur quête des richesses de l'Inde, les Portugais arrivent dans l'océan Indien et ils découvrent cette île. Dénommée Dina Morgabin ou encore Santa Apollonia sur une carte de 1518, l'île est inhabitée¹¹. Jusqu'au XVII^{ème} siècle, elle sert d'escale à de nombreux navires. Quand le navire anglais *The Pearl* aborde l'île en 1613, son capitaine Castleton est marqué par le fait qu'elle est vide d'hommes et surtout « [...] frappé par l'aspect du magnifique manteau de ses forêts descendant jusqu'au rivage [...] »¹² Il la baptise England's Forest. Les premiers voyageurs qui arrivent dans cette île, la trouvent idyllique, dotée d'une végétation belle et luxuriante. L'eau y coule en abondance. L'air est pur et sain. Sa faune est riche et facile à approcher, elle attire les navires à la recherche de vivres. Cet espace encore vide est une terre généreuse où la nature offre ses plus belles richesses. L'île fascine les voyageurs. Elle est qualifiée d'Éden. Cependant, elle reste inoccupée jusqu'au XVII^{ème} siècle.

Au XVII^{ème} siècle, la France tente aussi de s'établir dans les grands espaces de l'océan Indien, en Inde et à Madagascar. Dans leur tentative, les Français reconnaissent l'île à partir de 1638, ils en prennent possession au nom du Roi de France. Elle devient Ile Bourbon. Malgré son statut, celle-ci reste inhabitée, à l'exception de quelques mutins exilés de Fort-Dauphin par

¹¹ COMBEAU, Yvan. *De Bourbon à La Réunion, l'histoire d'une île (du XVII^e au XX^e siècle)*. Hermès [en ligne]. 2002, n° 32-33, p. 91.

¹² BRUNET, Auguste. *Trois cents ans de colonisation française à l'Île Bourbon La Réunion (Ancienne île Bourbon)*. Paris : Éde de l'Empire français, 1948, p. 13.

Pronis et abandonnés sur l'île. Flacourt offre une description idéale de l'île à travers la vie de ces mutins :

« [...] l'isle est le meilleur pays du monde, arrosé de rivières et de fontaines de tous côtés, rempli de beau bois de toutes sortes, [...] fourmillant de cochons, de tortues de mer et de terre extrêmement grosses, plein de ramiers, de tourterelles, de perroquets les plus beaux de monde et d'autres oiseaux de diverses façons. [...] Les étangs et rivières y fourmillent de poissons [...] La terre y est très fertile et grasse [...] L'air y est très sain [...] Les eaux y sont pures et très excellentes [...] ¹³ »

Après la tentative de Louis Payen en 1663, la colonisation et le peuplement officiel de Bourbon débutent en 1665 avec la Compagnie française des Indes orientales, créée par Colbert l'année précédente. Toutefois, pour la Compagnie, Bourbon représente « un rocher à peu près inutile¹⁴ ». Cette île est considérée comme un Éden, mais se pose la question de son exploitation en tant que colonie. Elle ne possède pas de port naturel et est dépourvue de ressources minières. Or, la colonisation des espaces lointains a pour but d'enrichir la métropole et d'accroître son influence et son poids économique. La priorité est portée sur la Grande-Ile, Madagascar, mais cette tentative échoue.

La colonisation de l'île est négligée jusqu'en 1715. Les premiers colons sont délaissés par la Compagnie. Mal approvisionnés par celle-ci, ils pratiquent une agriculture d'autosubsistance. L'île rapporte peu à la métropole. Mais à partir de 1715, la Compagnie française des Indes Orientales souhaite une meilleure exploitation des concessions bourbonnaises et décide d'implanter la culture du café dans l'île sans abandonner pour autant les cultures céréalières, vivrières et l'élevage. L'île passe d'une économie d'autosubsistance à une économie de plantation. Ce changement permet l'essor du peuplement de Bourbon.

La mise en valeur de l'île par la culture du caféier nécessite le recours à une main-d'œuvre importante. Dès le début de sa colonisation, le système servile met au profit de la société coloniale une main-d'œuvre gratuite. La culture du café transforme le paysage de l'île jusqu'à recouverte par la végétation abondante. Cependant, au cours du XVIII^{ème} siècle, avec la prise de possession de l'Ile de France et l'arrivée du gouverneur Mahé La Bourdonnais, Bourbon est relégué au second rang. L'île de France devient lieu d'échange commercial, alors que Bourbon n'a qu'un rôle nourricier.

¹³ ÉTIENNE DE FLACOURT. *Histoire de la grande isle Madagascar*. Nouvelle éd. annotée, Augmentée et présentée par Claude Allibert. Paris : INALCO Karthala, 2007, p. 307-308.

¹⁴ COMBEAU, Yvan, et al. *Histoire de la Réunion: de la colonie à la région*. Paris : Nathan, 2002, p. 18.

Le XIX^{ème} siècle est une nouvelle période de mutation pour l'île Bourbon/La Réunion. Après la perte de Saint-Domingue pourvoyeuse en sucre pour la métropole et de l'île de France/Maurice, des industriels bourbonnais décident de se lancer dans la production de sucre.

L'île s'industrialise ; elle n'est plus une simple colonie secondaire. Au XIX^{ème} siècle, la colonie connaît une période de prospérité économique. L'île est dotée d'infrastructures. Le paysage se modifie avec l'expansion de la culture de la canne à sucre.

La mise en sucre accroît davantage la population servile même si la traite des esclaves est interdite en 1817. En fait, les colons n'hésitent pas à pratiquer une traite clandestine jusqu'au milieu des années 1830. En 1848, l'abolition promulguée par Sarda Garriga met un terme à un siècle et demi d'esclavage. Cependant, au lendemain de l'abolition au lieu de privilégier la main-d'œuvre affranchie, les colons préfèrent faire perdurer l'engagisme commencé dès 1828.

À partir de l'année 1863, une crise économique frappe sévèrement l'île. Touchée par la concurrence nationale, l'endettement de certains colons et l'appauvrissement général de la population, l'image de l'île se dégrade.

De sa découverte jusqu'au XIX^{ème} siècle, l'île vierge et édénique a laissé place à une colonie de peuplement, devenue une colonie industrielle avec la mise en sucre de l'île. Les récits de voyage rapportent le regard des voyageurs sur la colonie. Celui-ci révèle-t-il une transformation de la représentation de l'île au cours du XIX^{ème} siècle ?

Trois thématiques se dégagent des récits des voyageurs du XIX^{ème} siècle. Ils présentent la mise en valeur d'une île au relief escarpé par des habitants condamnés à s'adapter. Ils exposent la réalité humaine de l'île. Enfin, les voyageurs soulignent que malgré le choc subi par l'île lors de son industrialisation, elle reste pittoresque.

I – La mise en valeur d’une île peu attrayante

1 – Une descente délicate

« La traversée, rite initiatique, expérience ou épreuve, est le prix à payer pour « connaître » l’île¹⁵ ». Même si la marine évolue, le voyage de la France à Bourbon/La Réunion est long. L’île est un espace espéré. Lorsque celle-ci est découverte, le voyageur est heureux. Depuis la mer, le voyageur livre ses premières impressions de l’île. Cependant, sa rencontre avec elle ne peut débiter qu’après avoir traversé l’espace de la chaloupe¹⁶. Avant même de poser les pieds sur la terre ferme, ces deux moments offrent aux lecteurs, la première image de l’île Bourbon/La Réunion.

A - La vue de l’île de la mer : premières impressions

Après un long périple depuis l’Europe, la vue de l’île soulève l’enthousiasme et marque la fin d’un voyage cauchemar. Elle ramène l’espoir parmi les voyageurs.

Cette vue de l’île influe sur le récit de voyage. Dans les premières impressions portées sur l’île Bourbon/La Réunion vue de la mer, il existe des similitudes dans le discours de certains voyageurs. La montagne est le premier élément perçu de l’île. Billiard s’applique à décrire : « la montagne du vieux volcan ou des Salazes » et le « [...] volcan plus moderne¹⁷ [...] ». Dans le récit d’Yvan, la vigie n’annonce pas l’île Bourbon/La Réunion, mais « [...] les montagnes qui s’élèvent au centre de l’île¹⁸ [...] ». Dans cet exemple, les montagnes semblent vues avant l’île, elle-même. L’île prend place dans le paysage par ses montagnes. L’île Bourbon est identifiée par ses Pitons, chez Yvan. Pour ces deux voyageurs, les reliefs caractérisent l’île. De plus, la vue sur les montagnes rassure le voyageur puisqu’il annonce la terre ferme. Comme le

¹⁵ COOPER-RICHET Diana et VICENS-PUJOL Carlota. *De l’île réelle à l’île fantasmée: voyages, littérature(s) et insularité, XVIIe-XXe siècles*. Paris : Nouveau Monde éditions, 2012, p. 56.

¹⁶ GIRAULT-FRUET Arlette. *La topique de l’île dans les récits de voyages anciens sur la route française des Indes, notamment aux Mascareignes, aux XVIIème et XVIIIème siècles*. Saint-Denis (Réunion) : BU Espace Océan Indien, Université de La Réunion, 2010. Disponible à l’adresse : http://thesesenligne.univ-run/09_07_fruet.pdf.

Certes notre étude est postérieure à la thèse d’Arlette GIRAULT-FRUET mais ce travail offre des éléments sur la conception de certains lieux communs de l’île.

¹⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 65.

¹⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 147.

souligne Arlette GIRAULT-FRUET, dans sa thèse, les montagnes marquent l'arrêt de la traversée de l'océan, de la vue sur l'horizon sans fin et « la terre devient promesse de soulagement par l'élévation salvatrice de son relief ¹⁹ ». La vue sur l'île et ses montagnes apaise le voyageur. Elle repose sa vision fatiguée par le panorama interminable de la mer²⁰. Mais, il n'est pas surpris. Dans son voyage vers l'île Bourbon/La Réunion, le voyageur s'attend à rencontrer ces montagnes.

En effet, le voyageur avant l'arrivée à Bourbon/La Réunion a sa représentation personnelle de l'île construite à partir de ses lectures ou de ses discours avec des gens avertis. Avant son arrivée dans l'île, Billiard est capable de préciser la hauteur des Salazes. Cette information ne provient pas de ses propres observations, mais de ce qu'il a entendu dire comme le suggère l'expression « dit-on » qu'il emploie. Les lectures jouent aussi un rôle important dans la conception de l'île. Elles offrent aux voyageurs une première perception de l'espace. À l'annonce de la vue des Pitons de l'île, le voyageur Yvan se souvient de *Paul et Virginie*²¹. Il écrit : « [...] mon imagination suivait les deux charmants enfants sous les bosquets de cocotiers, au pied de ces âpres sommets dont j'avais plus tard admiré la sombre grandeur avec Mme Delmare [...] ²² ». Yvan ne décrit pas ce qu'il voit, mais pense l'île à partir des images retenues de la lecture d'un ouvrage parlant de l'île de France. Par la simple évocation des Pitons, il voyage dans l'île en se fiant à son imagination.

Les voyageurs se réfugient dans la fiction pour Yvan, mais s'appuient sur les écrits de ceux qui les ont précédés pour Billiard, en l'occurrence : « [...] Flacourt, le premier Français qui nous ait parlé de Bourbon²³ [...] » dont il cite d'ailleurs un passage. Le renvoi au récit de Flacourt laisse à penser qu'Auguste Billiard partage son sentiment sur le paysage de l'île.

L'imagination propre à chaque individu, mais aussi les dires, les écrits préfigurent une image de l'île aux yeux du voyageur. Avant la découverte, chaque voyageur a sa conception de l'île.

¹⁹ GIRAULT-FRUET Arlette. *La topique de l'île dans les récits de voyages anciens sur la route française des Indes, notamment aux Mascareignes, aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Saint-Denis (Réunion) : Université de La Réunion, 2010, p. 133. Disponible à l'adresse : http://elgebar.univ-reunion.fr/login?url=http://thesesenligne.univ.run/09_07_fruet.pdf.

²⁰ CORBIN, Alain. *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris, 1990, p. 148.

²¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 147.

²² Ibid.

²³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 66.

Cette idée est évoquée par Arlette GIRAULT-FRUET, dans sa thèse quand elle affirme que « l'île est d'abord une représentation mentale²⁴ ».

Ce renvoi à des références littéraires est présent chez certains voyageurs à d'autres moments de leurs récits. Le voyageur a une volonté de comparer sa représentation de l'île, à la réalité de ce qu'il découvre²⁵.

En se rapprochant de l'île, les voyageurs présentent aussi des lieux précis, notamment Saint-Denis. Le voyageur Billiard parle du canon et de l'hôtel du gouvernement. Il s'étend sur la fonction de Saint-Denis en tant que chef-lieu de la colonie. Les voyageurs Itier et Yvan portent leur attention sur le charme de cette ville en particulier sur sa végétation. Une végétation variée pour Yvan. Ce dernier écrit : « [...] la petite ville de Saint-Denis, entourée de jardins où s'élèvent des jambosiers aux fruits odorants, des papayers, des roucoux aux fruits épineux, aux fleurs pourprées [...] »²⁶. Pour Itier, « [...] l'on distingue au milieu des arbres verts, quelques points blancs répandus çà et là ; ce sont les maisons de Saint-Denis qui se cachent sous des massifs de verdure²⁷ ». Il présente Saint-Denis comme une ville dans lequel l'être humain s'est installé au milieu d'une nature très présente. Le voyageur par la description de cette ville souhaite éclairer le lecteur sur le choix de nommer Saint-Denis comme première ville. Billiard présente aussi Saint-Paul. Comme Saint-Denis, la nature y est en telle abondance que les maisons sont peu visibles puisqu'elles : « [...] se cachent derrière un rideau d'arbres touffus²⁸ [...] ». Il compare Saint-Paul à un « [...] tableau²⁹ [...] ».

Certes, certains éléments sont communs chez nos voyageurs. Mais depuis l'océan, chaque voyageur à sa propre perception de Bourbon/La Réunion.

²⁴ GIRAULT-FRUET Arlette. *La topique de l'île dans les récits de voyages anciens sur la route française des Indes, notamment aux Mascareignes, aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Saint-Denis (Réunion): Université de La Réunion, 2010, p. 120. Disponible à l'adresse :

http://elgebar.univreunion.fr/login?url=http://thesesenligne.univ.run/09_07_fruet.pdf.

²⁵ GIRAULT-FRUET Arlette. *La topique de l'île dans les récits de voyages anciens sur la route française des Indes, notamment aux Mascareignes, aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Saint-Denis (Réunion): Université de La Réunion, 2010. Disponible à l'adresse : http://elgebar.univreunion.fr/login?url=http://thesesenligne.univ.run/09_07_fruet.pdf ; LINON-CHIPON Sophie. *Gallia orientalis: voyages aux Indes orientales, poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*. Paris : Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003.

Ces travaux sont antérieurs à notre étude mais leurs théories liées aux références littéraires est toujours valable pour le XIX^e siècle même si cette tendance à citer des écrits est moins présente au cours de ce siècle.

²⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 147.

²⁷ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 126.

²⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*, Paris, 1822, p. 69.

²⁹ Ibid.

Le premier voyageur Auguste Billiard donne une description détaillée de l'île jusqu'à son arrivée dans la rade de Saint-Paul. Il évoque les montagnes de l'intérieur de l'île, les cultures, les maisons, les forêts, les quartiers de l'est, la végétation et le relief dominant entre Saint-Denis et Saint-Paul. Il dresse un tableau plaisant du paysage perçu depuis l'océan comme le révèle le lexique employé : « De belles cultures [...] des maisons agréablement situées [...] belles cascades [...] jolis villages [...] »³⁰, « [...] richesse de la végétation, [...] dans toute sa beauté »³¹. Dans sa description, la nature occupe une place importante. Bourbon/La Réunion est présentée comme un paradis dans lequel les trois éléments sont en harmonie : le minéral, le végétal et l'animal. Mais les différents éléments comme les maisons, les cultures soulignent aussi que l'île est un espace habité et mis en valeur par l'être humain.

Le voyageur Itier est le seul à présenter l'île Bourbon/La Réunion, la nuit. Il écrit : « Il est dix heures du soir, j'aperçois les feux du volcan de Bourbon qui a l'attention délicate d'illuminer pour célébrer dignement l'arrivée de son futur historiographe »³² [...]. Il porte déjà son attention sur le volcan en éruption, seul élément perceptible dans la nuit. Celui-ci exprime son envie d'assister à une éruption volcanique, en s'exclamant : « [...] oh ! la belle page pour mes mémoires et pour les siens que la description d'une éruption [...] »³³. Pour le voyageur, être présent dans l'île au cours d'une éruption est une chance, l'occasion d'observer un phénomène auquel il n'a jamais assisté. Lors d'une éruption, là encore la nature impressionne avec son volcan.

Alors qu'il est dans l'attente de quitter le bateau, Yvan offre un tableau général, il relate : « [...] nous ignorions l'heure à laquelle il nous serait permis de quitter le bord pour aller nous reposer dans cette espèce d'oasis que la main de Dieu a placée au milieu des solitudes mouvantes de l'Océan »³⁴. Dans cette citation, l'île est perçue comme un Éden par la beauté de sa nature. Elle est aussi définie comme un espace de convalescence où l'être humain se ressource après avoir vécu un long temps en mer dans des conditions difficiles. Le positionnement de Yvan sur l'île comme un espace de repos est lié à sa fonction de médecin, d'autant qu'il accompagne un souffrant M. de Lagrené.

³⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 66.

³¹ Ibid., p. 67.

³² ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 125.

³³ Ibid.

³⁴ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 147-148.

Chaque voyageur offre une image différente de l'île depuis l'océan, mais chacun des récits met en évidence une constante nature dominante. L'île Bourbon/La Réunion vue de la mer est un espace attractif.

La description de l'île depuis la mer est un moment privilégié dans la narration du récit de voyage. Cependant, certains voyageurs débutent leur découverte par l'arrivée dans l'île comme Lavollée et Verschuur. Ce choix illustre la volonté de s'en tenir à l'essentiel : le récit débute par l'accessibilité de l'île. Au XIX^{ème} siècle, le temps n'est plus à la découverte d'une île inconnue, mais il faut connaître ses vertus et ses potentialités. La descente du bateau inspire la crainte.

B - Les premiers pas

« La mer est, avec tous ses dangers, une épreuve à surmonter, pour mériter les merveilles insulaires, les beautés de la Terre Promise³⁵ ». Cette citation fait référence à l'étape de la traversée. La traversée est longue et difficile pour atteindre Bourbon/La Réunion. Le voyageur n'est pas au bout de ses peines lorsque le navire accoste, la descente est risquée. Le voyageur Yvan en témoigne : « Il est souvent beaucoup plus dangereux de traverser la rade de Bourbon que de faire un long voyage sur le Grand Océan³⁶ ».

La descente au Barachois n'est pas une sinécure. Elle impressionne presque tous les voyageurs qui doivent traverser l'espace entre l'embarcation et l'île. Lavollée écrit sur cette traversée : « Voici l'instant critique : il faut descendre à terre. Le plaisir que l'on éprouve d'ordinaire à quitter le navire est singulièrement tempéré, à Bourbon, par la perspective du débarquement³⁷ ».

Seul le voyageur Itier ne décrit pas cet instant. En dépit du lieu (Saint-Denis ou Saint-Paul), tous les autres voyageurs écrivent l'expérience vécue et partagent la même crainte, celle de perdre leur vie lors du débarquement. En effet, le voyageur doit braver la mer et ces flots tumultueux « [...] foisonnant de requins³⁸ » ajoute le voyageur Verschuur. La mer agitée rend difficile l'accès à cette île. En ce sens, la traversée reflète la force de la nature caractérisant l'île. L'île Bourbon/La Réunion se mérite. Le voyageur souhaitant la découvrir doit s'adapter à la nature de l'île.

³⁵ COOPER-RICHET Diana et VICENS-PUJOL Carlota. *De l'île réelle à l'île fantasmée: voyages, littérature(s) et insularité, XVIIe-XXe siècles*. Paris : Nouveau Monde éditions, 2012, p. 56.

³⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 148.

³⁷ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 64.

³⁸ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 371.



Roussin, Louis Antoine. 1860. *Rade de Saint-Denis : novembre 1855*. Estampe, Bibliothèque départementale de La Réunion.

La description du débarquement dans les récits met en exergue un des problèmes de l'île : l'inexistence d'un port. Les voyageurs jusqu'à la construction du port, débarquent au large. Cette arrivée marque l'esprit des voyageurs. Les récits laissent entrevoir l'évolution de la rade jusqu'à la construction du port. Au début du XIX^{ème} siècle, il n'existe aucune infrastructure. Billiard arrivé dans la rade de Saint-Paul, écrit : « Des Noirs [...] se jetèrent à la mer jusqu'au cou pour haler et retenir la pirogue [...] »³⁹. Pour accoster, celui qui arrive dans l'île ne peut s'appuyer que sur la seule force des bras des esclaves. Au milieu du siècle, Lavollée et Yvan mentionnent l'existence d'un débarcadère ou embarcadère (Saint-Denis). Mais le système reste très rudimentaire. Yvan le décrit comme « [...] de grandes constructions sur pilotis [...] munies d'échelles, les unes fixes [...] les autres flottantes⁴⁰ [...] ». Lavollée ajoute que l'infrastructure est en bois et les échelles de corde⁴¹. Le débarquement est très difficile, les deux voyageurs disent qu'il faut entreprendre une « gymnastique » non sans risque avant de pouvoir poser les pieds sur terre.

Après la création du port de la Pointe des Galets, Verschuur décrit le débarquement d'autrefois. L'idée est de voir la différence entre l'ancienne rade et le nouveau port pour l'île. Cette allusion fait ressortir la difficulté d'accès à l'île pendant longtemps.

³⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 70.

⁴⁰ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 148.

⁴¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 64.

Les voyageurs débarquent soit à Saint-Denis soit à Saint-Paul. Ils ne portent pas leur attention sur les mêmes éléments. Chaque voyageur à son arrivée dans l'île parle de ce qui facilite leur descente.

Lors de l'arrivée à Saint-Paul, Auguste Billiard est interpellé par l'esclave. Celui-ci est présenté au travail dans deux rôles différents : celui de rameur et celui d'aide au débarquement. Les esclaves ne passent pas inaperçus. Dès les premières lignes de son récit, le voyageur Billiard met en avant ce travailleur qui assure le développement économique de l'île. Il offre d'abord une description physique de l'esclave : « [...] leurs cheveux crépus, [...] presque nus⁴² [...] » et ils sont forts. Il explique que l'esclave après avoir aidé le voyageur, demande des sous et se contente de la plus petite pièce lui servant à payer son verre d'arack⁴³. Dès qu'il arrive, il se permet de gloser sur le caractère de l'esclave et d'exposer ses idées préconçues. Il pense que la seule ambition de l'esclave est de boire et que celui-ci n'est pas capable d'économiser pour parvenir à son rachat notamment.

L'esclave se permet de réclamer des sous parce qu'il a fait une tâche risquée qui mérite une récompense. Le débarquement est une opération délicate. L'esclave se met au service des passagers, il déploie toute son énergie et son agilité et n'hésite pas à mettre sa propre vie en danger⁴⁴. Le voyageur insensible et égoïste est incapable d'apprécier à sa juste valeur le service qu'il lui rend. Il ne peut se départir de son complexe de supériorité. Cependant, l'esclave n'est pas en position de revendiquer, il se satisfait du peu qui lui est offert.

Billiard ajoute que les esclaves sont « [...] malins⁴⁵ [...] » car ils n'hésitent pas à faire entendre raison au voyageur pingre en le laissant se faire tremper lorsqu'il repart.

Billiard prête à l'esclave cette mauvaise intention. En réalité, les passagers peuvent se faire mouiller tout simplement par l'intensité des vagues. Il est ici dans l'exagération, puisque dans les chaloupes soumises aux lames de la mer, il est difficile à l'esclave de protéger les passagers des bourrasques d'eau.

Yvan est frappé par le faible nombre d'habitants. Pour lui, cette île : « [...] ne présentait aucune empreinte de pas humains, [...] semble privée d'habitants [...] »⁴⁶. La première présence humaine observée est celle de l'esclave qui est décrit « sur le sable incandescent,

⁴² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 70.

⁴³ Ibid., p. 71.

⁴⁴ ÈVE, Prosper. *Le corps des esclaves à l'île Bourbon : histoire d'une reconquête*. Paris, 2013, p. 264-266.

⁴⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 71

⁴⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 149

comme de gigantesques lézards⁴⁷ ». La comparaison de l'esclave à un invertébré dévoile que celui-ci ne semble posséder aucune caractéristique humaine. Cette image déshumanise l'esclave. Elle témoigne du regard porté sur celui-ci.

Cette présence semble perturber le voyageur qui comprend alors qu'il n'est pas en France puisqu'il écrit : « [...] ce qui faisait ressembler ce lieu aux solitudes abandonnées d'Héliopolis ou de Balbec⁴⁸ ». Cette citation illustre un jugement terrible. L'île autrefois considérée comme le Paradis et désormais comparée à Héliopolis et Balbec, lieu de la déchéance totale. La présence des esclaves damne l'île. Cette comparaison permet de saisir la vision dégradée du voyageur Yvan alors qu'il est considéré comme un abolitionniste, il véhicule pour l'esclave des idées peu progressistes.

Le sentiment patriotique transparait lorsque le voyageur Lavollée voit des agents de l'État, symbole de la « [...] belle patrie⁴⁹ [...] ». Il exprime son enthousiasme en ces termes : « Comment résister à ce tableau vivant de notre chère patrie ? [...] »⁵⁰. Alors qu'il voyage en même temps que Yvan, Lavollée ne parle pas d'esclave à son arrivée dans l'île, il souligne seulement cette présence française. Il arrive après un long voyage et souhaite se sentir chez lui et retrouver des Français et la France. Il cherche dès son arrivée, tout ce qui dans les moindres détails rappelle la France, d'où son intérêt pour les agents de l'État. Ils affichent aussi leur réflexion colonialiste. Comme Bourbon/La Réunion est une colonie française, le voyageur tient à décrire les mœurs françaises. Compte tenu de l'éloignement, cette île a forcément sa singularité. Dès lors, les voyageurs doivent s'attendre à découvrir dans cette île la réalité bourbonnaise/réunionnaise, mais non une reproduction à l'identique des us et coutumes françaises.

À la fin du siècle, le voyageur Verschuur rencontre en premier lieu la douane, puis l'esclave affranchi nommé « [...] ces électeurs⁵¹ ». Dès le début de son récit, il témoigne d'un changement majeur dans l'île : l'abolition de l'esclavage de 1848. Le regard du voyageur sur l'affranchi reste identique à celui porté sur l'esclave à l'arrivée sur l'île. En effet, Verschuur écrit : « Quatre nègres chargent mes malles et mes valises sur leurs têtes et les portent à la

⁴⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 149.

⁴⁸ Ibid.

⁴⁹ Ibid, p. 147.

⁵⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 64.

⁵¹ VERSCHUUR, Gerrit. *L'Île de la Réunion*, Paris, 1900, p. 373.

gare⁵² ». Ces travailleurs sont mécontents lorsqu'ils sont mal rémunérés. Ils expriment leur mécontentement avec des insultes et en demandent plus⁵³. Ces remarques peuvent être mises en parallèle avec celles de Billiard. Au début du siècle, l'esclave se contente du minimum que le voyageur souhaite lui offrir. Mais à la fin du siècle, il ne se prive pas de molester celui qui ne reconnaît pas son travail et qui le rémunère mal.

Si la présence des agents de l'État symbolise l'appartenance à la France, cette île n'est pas une copie conforme de la société française ; elle est une île créole et métissée.

Les voyageurs Billiard et Verschuur comparent Bourbon/La Réunion à l'île de France/Maurice puisqu'ils ont fait escale dans cette colonie anglaise.

Si la traversée de l'île de France/Maurice à Bourbon/La Réunion est facile, dans le sens inverse, la traversée est complexe⁵⁴. Le débarquement : « [...] est commode à l'île de France : ainsi que dans nos ports, les chaloupes et les canots arrivent jusqu'au bord du quai⁵⁵ [...] ». Cette île anglaise est dotée d'un port naturel facilitant son abordage, ce n'est guère le cas de l'île Bourbon/La Réunion.

Pour Billiard : « Saint-Paul est au Port-Louis de l'île de France ce qu'un beau village est à une ville du second ou du troisième ordre⁵⁶ [...] ». Il accorde la première place à l'île de France/Maurice au détriment de Bourbon/La Réunion parce qu'elle est plus active.

À la fin du XIX^e siècle, le voyageur Verschuur émet lui aussi une comparaison entre Bourbon/La Réunion et l'île de France/Maurice au moment du débarquement.

Le premier élément qu'il note est le nombre important de douaniers présents à Bourbon/La Réunion, contrairement à l'île de France/Maurice qui ne compte qu'un seul douanier⁵⁷. Mais il déplore le manque d'agents de police dans la gare⁵⁸.

⁵² VERSCHUUR, Gerrit. *L'Île de la Réunion*, Paris, 1900, p. 372.

⁵³ Ibid., p. 373.

⁵⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 64.

⁵⁵ Ibid., p. 69.

⁵⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 71.

⁵⁷ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 372.

⁵⁸ Ibid., p. 373.

En réalité, Verschuur critique la France dans la gestion de ses colonies alors que la police des frontières, le contrôle douanier semblent mieux assurés à La Réunion, l'administration anglaise semble malgré tout plus efficace.

2- Un espace à maîtriser

A- Des villes embryonnaires

Depuis sa colonisation, le terme de ville n'est pas utilisé à Bourbon/La Réunion. Les voyageurs parlent d'habitation, d'endroit, de lieu, de lieu-dit, de village ou de quartier⁵⁹. A partir du milieu du XVIIIème siècle, grâce aux aménagements entrepris, certains voyageurs emploient la notion de ville pour les quartiers les plus importants de l'île⁶⁰.

Chaque voyageur a sa propre approche de la ville. Deux espaces sont considérés comme tels : Saint-Paul et Saint Denis.

Les villes sont des espaces favorisés par leurs rades. Billiard et Lavollée parlent des rues voisines de la mer comme étant : « [...] animée, populeuse [...] »⁶¹. En effet, dans ces rues se situent les établissements de l'État et ceux dédiés au commerce⁶².

Grâce aux rades au contact avec le monde extérieur, les villes sont des lieux d'échanges. Saint-Denis possède la rade la plus importante de la colonie. Elle reçoit tous les produits de la colonie et les produits étrangers. Billard ajoute que les Européens arrivent en plus grand nombre dans le chef-lieu et qu'ils apportent plus d'énergie et d'activité à la ville⁶³. Les rades rendent dynamiques les espaces urbains. Ces différents échanges permettent le développement des villes et principalement de Saint-Denis.

Au début du siècle, Billard souligne les progrès du luxe dans le chef-lieu⁶⁴.

⁵⁹ COUËLLE, Colombe, et al. *Le cabinet de curiosités : mélanges offerts à Claude Wanquet*. Paris, l'Harmattan, 2001, p. 35.

⁶⁰ Ibid, p. 40.

⁶¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 65.

⁶² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 159.

⁶³ Ibid, p. 192-193.

⁶⁴ Ibid, p. 160.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1880. *Rue de l'Intendance. Saint-Denis*. Estampe, Musée Léon Dierx.

Cependant, ces échanges ont aussi des effets négatifs. Le voyageur Billiard raconte qu'une maladie a touché l'île. Mais seule Saint-Denis a été concernée⁶⁵.

La ville de Saint-Paul est bien moins développée que le chef-lieu. Cependant, les voyageurs Billiard et Lavollée soulignent la beauté du paysage de Saint-Paul. Billiard décrit Saint-Paul comme un « [...] gracieux paysage [...] »⁶⁶. Lavollée explique que Saint-Paul est plus petit que Saint-Denis, mais « [...] plus gracieux et ressemble à un jardin anglais [...] »⁶⁷. Saint-Paul est une ville au paysage singulier. Le voyageur Yvan a une autre perception de cette ville. Il est sensible à la beauté du paysage, mais il est horripilé par l'esprit cancanier des habitants : « [...] on devine à son aspect que c'est une de ces charmantes localités où l'on n'a d'autre distraction que de médire de ses amis et de déchirer les indifférents »⁶⁸.

⁶⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 227.

⁶⁶ Ibid, p. 74.

⁶⁷ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 100.

⁶⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 190.

Dans cet espace, les habitants semblent s'ennuyer. Pour se divertir, ils palabrent sur le sort des uns et des autres. Pour le voyageur Yvan, Saint-Paul est un espace « [...] presque désert [...] »⁶⁹.

Les voyageurs au XIX^{ème} siècle mettent l'accent sur Saint-Denis, car il s'agit du chef-lieu de la colonie.

Le chef-lieu possède les édifices les plus importants de l'île. Cependant, au début du siècle Billiard ne voit pas la nécessité de citer : « [...] un bâtiment public [...] »⁷⁰ même l'hôtel du gouverneur.

Au milieu du siècle, les voyageurs énumèrent le jardin botanique, l'hôpital et le collège. Ils constatent que les édifices à Saint-Denis sont peu nombreux. Ils ne prennent même pas la peine de les décrire, à l'exception de l'hôtel du gouverneur.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1847. *Hôtel du Gouvernement*. Estampe, Musée Léon Dierx.

⁶⁹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 190.

⁷⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 161.

Lavollée parle d'un bâtiment de bon goût construit au temps de la prospérité coloniale de la France⁷¹. Celui-ci ressemble à « [...] un véritable palais [...] » écrit Yvan. Le monument est pour lui : « [...] un vestige de notre ancienne grandeur, de notre puissance perdue⁷³ ». Cet édifice évoque pour les voyageurs la belle époque de la réussite de l'expansion coloniale française dans l'océan Indien. La description de ce monument traduit leur fierté à tout ce qui représente le pouvoir et tout ce qui leur permet de se sentir en sécurité. Comme l'île est nouvellement colonie, les monuments de la ville bourbonnaise/réunionnaise sont forcément encore rares par rapport à ceux d'Europe, ils peuvent paraître insignifiants aux yeux des voyageurs.

Le voyageur Billiard décrit aussi les édifices religieux à Saint-Paul et à Saint-Denis. L'église de Saint-Paul est décrite comme le : « [...] seul monument public qui vaille la peine d'être remarqué ; elle est assez vaste, propre et bien tenue [...] »⁷⁴. Mais celle de Saint-Denis est « [...] au-dessous de nos moindres églises de village⁷⁵ ».

Il souligne la simplicité des églises bourbonnaises/réunionnaises. Au cours du XIX^{ème} siècle, les voyageurs ne la décrivent plus.

Il n'en demeure pas moins vrai que l'église est un édifice public important dans le quartier ou la ville. Billiard à Saint-Paul décrit que : « Le quartier s'embellit à mesure que l'on approche de l'église [...] »⁷⁶. La ville se développe autour de l'église. L'église est le lieu de rencontre de la population. Yvan écrit : « Dans notre colonie de Bourbon, ce n'est qu'au sanctuaire, au pied même de l'autel, que j'ai vu ainsi rapprochés et confondus des Blancs et des mulâtres⁷⁷ ». L'église est le seul lieu où se mêle la population de l'île.

Au XIX^{ème} siècle, les voyageurs témoignent des aménagements de l'espace urbain, telle que la : « [...] longue chaussée plantée d'arbres qui sert de promenade d'un bout à l'autre du quartier⁷⁸ [...] » ou : « [...] l'avenue des Trois-Ponts ; c'est une large allée le long d'une

⁷¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffé, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 64.

⁷² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 152.

⁷³ Ibid, p. 152.

⁷⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 79.

⁷⁵ Ibid, p. 161.

⁷⁶ Ibid, p. 78.

⁷⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 150.

⁷⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 74.

petite rivière couverte de ponts en bois⁷⁹ [...] ». L'aménagement de Saint-Paul comme une ville avec un plan en damier est entrepris dès le XVIIIème siècle. La plantation d'arbres le long de la chaussée est décidée pour faciliter les déplacements dans cet espace et donner de la régularité⁸⁰.

Dans le chef-lieu, les voyageurs mentionnent l'existence de trois rues principales entrecoupées par des routes latérales. Verschuur écrit : « Les rues de Saint-Denis sont tirées au cordeau, et se ressemblent toutes⁸¹ ». Les demeures sont aussi clôturées par des murs⁸².

Ces aménagements embellissent la ville. Les maisons sont moins dispersées en comparaison avec le début du siècle. Les espaces désormais clôturés marquent la propriété privée.

La ville bourbonnaise/réunionnaise, principalement le chef-lieu regroupe les demeures des élites locales. Saint-Denis se définit comme étant : « [...] une agglomération de délicieuses villas [...] ⁸³ ». Les villas s'accompagnent de beau jardin : « [...] où croissaient les arbres odorants de l'Inde, des orangers, des pamplemousses, des manguiers au feuillage noir et lustré. De sveltes palmiers balançaient au-dessus de ces masses de verdure sombre leur gracieux éventails⁸⁴ ».

Les voyageurs retiennent des villes, les propriétés des élites. Elles représentent le charme du chef-lieu. Quant au jardin, il donne à la ville son caractère exotique. Les propriétés mettent en évidence le luxe des élites.

Au début du siècle, le voyageur Billiard exprime le bon goût des propriétés du chef-lieu quand il écrit : « Nos villes de France d'une même étendue que Saint-Denis n'ont en général ni autant de goût dans les constructions, ni autant de recherche dans les ameublements⁸⁵ [...] ». Le voyageur est sensible aux soins accordés par les élites à leurs demeures. En s'installant en ville, les grands propriétaires qui se sont enrichis grâce à la mise en sucre souhaitent apporter plus de confort à leur emplacement qu'à l'habitation. Leurs emplacements urbains rendent

⁷⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 100.

⁸⁰ COLOMBE, Couëlle et al. Faculté des lettres et des sciences humaines, *Le cabinet de curiosités*, 2001, p. 38.

⁸¹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 374.

⁸² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 63.

⁸³ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 126.

⁸⁴ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 150.

⁸⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 160-161.

compte de leur réussite sociale⁸⁶.

La description des villas et celle de l'ameublement permet de saisir l'investissement des élites pour leurs demeures. Yvan qui visite la demeure d'une notable trouve : « [...] toutes les belles inventions parisiennes [...] ainsi que [...] tout ce que l'extrême Orient crée de charmantes fantaisies [...] »⁸⁷. Cet exemple souligne une double influence « [...] moitié européenne et moitié asiatique [...] »⁸⁸. L'île échange aussi bien avec l'Europe qu'avec l'Inde. Cette influence donne à la ville bourbonnaise/réunionnaise sa singularité.

Au milieu du XIX^{ème} siècle, le chef-lieu est l'espace où s'organisent les fêtes publiques. Les voyageurs décrivent la fête de la Saint-Philippe avec les rues et les navires pavoisées, le retentissement des salves d'artillerie, le défilé des fonctionnaires, la messe suivie du bal du gouverneur et du feu d'artifice. L'organisation de ces fêtes nécessite des dépenses importantes. Ces fêtes témoignent des moyens dont dispose le chef-lieu. Saint-Denis est un espace développé. La description du bal par Lavollée accentue cette idée : « Le bal fut des plus brillants. Les salons, encombrés de monde, émaillés de quadrilles ou de tables de jeu, resplendissaient de diamants, de gants blancs et de fraîches toilettes⁸⁹ [...] ». Le voyageur met en avant la richesse et l'aspect mondain de la ville.

A la fin du XIX^{ème} siècle, Verschuur mentionne même l'existence d'une rubrique dans les journaux dédiés à tous les détails de la vie mondaine du chef-lieu, telle que les toilettes des dames⁹⁰. Cette rubrique prouve l'importance des apparences dans la ville. Le chef-lieu est représenté comme un espace des futilités.

En fait, les voyageurs sont à l'affût d'indices qui leur rappellent l'Europe. L'aspect mondain du chef-lieu en est un. Lavollée écrit : « [...] c'est une miniature de grande ville, une sorte de mirage d'Europe, Paris en raccourci. Fort agréable surprise assurément, quand on débarque du navire qui vous a apporté si loin, mais insuffisante à la curiosité naturelle du voyageur⁹¹ ».

⁸⁶ GÉRAUD, Jean-François. *Les maîtres du sucre: Île Bourbon 1810-1848*. Saint-Denis : Université de La Réunion CRESOI, 2013, p. 130.

⁸⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 151.

⁸⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 459.

⁸⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 66.

⁹⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 374.

⁹¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 72.

Après un long voyage, le voyageur est surpris quand il retrouve des traces de la métropole qu'il a quittée. Après avoir parcouru une telle distance, le voyageur s'attend à découvrir un nouveau paysage architectural. Il regrette le manque d'authenticité de la ville. La copie du modèle européen semble ne pas le convenir.

A la fin du XIX^{ème} siècle, le voyageur Verschuur donne une image dégradante du chef-lieu, il ne cite aucun édifice. Il décrit : « Les maisons, [...] sont pour la plupart vieilles, mal entretenues et réclament à grands cris une nouvelle couche de peinture. Quand on sort de la ville, c'est bien pis ; ce ne sont plus des maisons alors, mais de vieilles masures, aux portes vermoulues, des bâtisses tombant en ruines⁹² ».

L'image de la ville est alors loin de celle du milieu du siècle. Les belles villas ont laissé place à des maisons en ruines. Ce changement est certainement dû au contexte économique de crise dans laquelle l'île baigne depuis 1863. Beaucoup de sucreries endettées ont perdu leurs biens qui ont été récupérés par le Crédit Foncier Colonial. Les propriétaires de celle-ci n'ont plus les moyens suffisants pour entretenir leurs demeures. Le temps de prospérité du premier Second Empire est derrière eux.

A la fin du XIX^{ème} siècle, l'île Bourbon/La Réunion reste dominée par les « campagnes » qui sont occupées progressivement par la culture de la canne à sucre.

B- L'expansion de la canne

Depuis la colonisation de l'île, l'espace côtier est en perpétuelle transformation. Les terres à cultiver ont été accordées aux colons et s'étendent « du battant des lames au sommet des montagne ». Les paysages naturels reculent devant la culture du caféier puis de la canne à sucre.

Au début du siècle, le voyageur Billiard constate encore la diversité des paysages de l'île.

« Traverser avec beaucoup de fatigue un désert aride pour se trouver tout à coup dans un endroit délicieux, à quelque chose qui plaît à mon imagination [...] On retrouve fréquemment à Bourbon ce passage subit de la stérilité la plus affreuse au luxe de la plus belle végétation⁹³ »

⁹² VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 374-375.

⁹³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 85.

Billiard est admiratif face au contraste des paysages entre la région sous le vent et celle au vent. La diversité des paysages sur un espace aussi petit, d'une superficie bien inférieure à la France offre à l'île un environnement unique.

Cependant, les quartiers de l'Est sont les plus remarquables. Depuis la mer, Billiard est en admiration face à la beauté de ces quartiers. Les campagnes sont riches en cultures et la nature est toujours luxuriante. Pour lui : « Il ne peut exister dans le monde de pays comparables à la partie du vent de l'île Bourbon [...] »⁹⁴. L'Est de l'île est la région la plus attrayante sur le plan de la végétation.

Au milieu du siècle, cette zone se distingue par ses grandes usines, ses charmantes habitations⁹⁵ et ses aspects pittoresques. La région au vent est la plus favorisée de l'île. Les quartiers de l'Est sont les plus arrosées et les plus fertiles de Bourbon/La Réunion.

Dans cette région favorisée, le voyageur rencontre les quartiers les plus riches de la colonie. Tel est le cas de Quartier Français. D'ailleurs, Billiard indique que ce nom est lié à sa ressemblance avec la France. Il écrit en découvrant Sainte-Suzanne : « [...] Voilà la France ! [...] j'apercevais une plaine et des coteaux présentant, avec une physionomie à peu près similaire, tout ce que la Touraine et la Normandie peuvent offrir de richesse et de beauté [...] »⁹⁶.

À partir du milieu du XIX^{ème} siècle, les voyageurs dans leurs récits accordent une place plus importante au potentiel agricole de l'île avec sa mise en sucre au détriment des paysages naturels.

Billiard souligne que dans les champs, les habitants ont recours à des outils rudimentaires tels que la gratte et la pioche⁹⁷. L'île ne bénéficié pas encore d'instruments modernes comme la charrue⁹⁸. Elle est en retard sur le plan des outils par rapport à l'Europe.

Pourtant si au début du siècle, la majorité des usines de l'île ont recours aux moulins à traction animale ou à eau, la visite de l'usine de La Rivière des Pluies atteste une avancée

⁹⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 188.

⁹⁵ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 73.

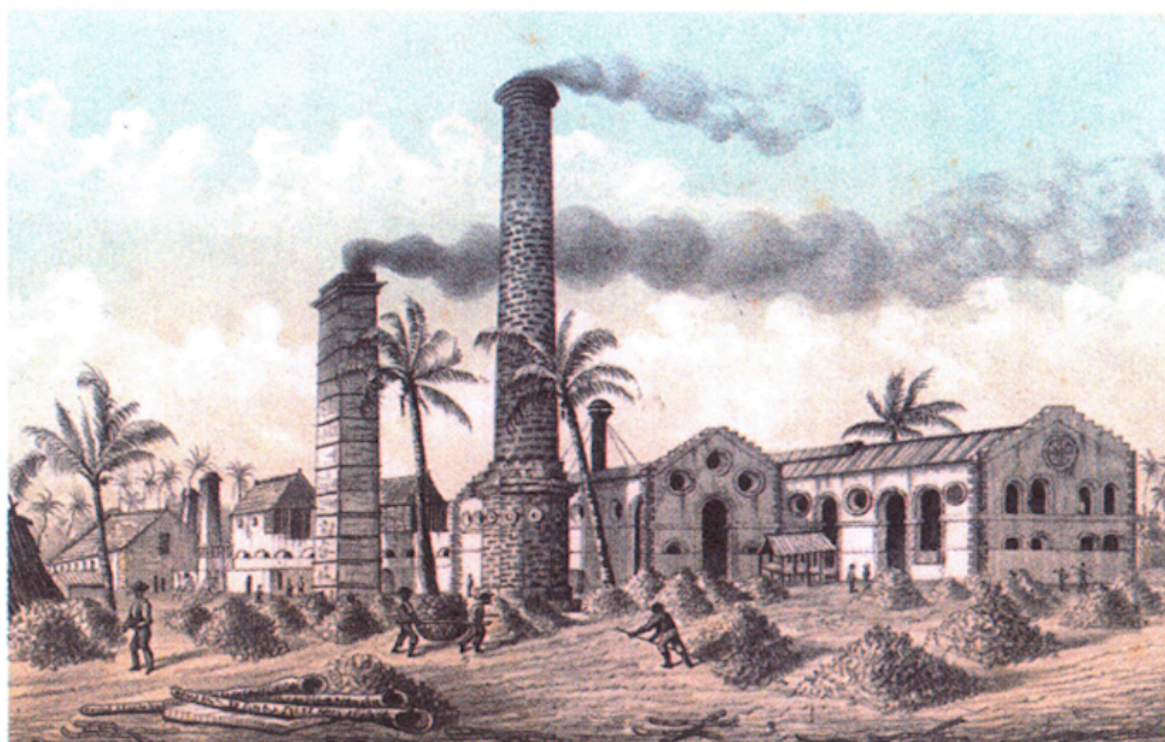
⁹⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 174-175.

⁹⁷ Ibid, p. 136.

⁹⁸ Ibid, p. 137.

technologique. Le moulin est actionné par une machine à vapeur⁹⁹. Billiard témoigne à travers la description de cette usine, le recours à des machines performantes. Cette prouesse est due à l'initiative de Charles Desbassayns.

Au milieu du siècle, les techniques de production continuent à se moderniser. Itier lors d'un déplacement à la Nouvelle-Espérance visite : « [...] cette usine où sont appliqués les nouveaux procédés de cuite à la vapeur et dans le vide [...] ¹⁰⁰ », ce qui procure un gain de production et de temps. Les machines sont perfectionnées. Avec la mise en sucre de l'île, elle devient une colonie en constante innovation.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1884. *Usine centrale K/Véguen. Quartier Français*. Estampe, Musée Léon Dierx.

Yvan ne partage pas l'opinion des autres voyageurs sur l'industrialisation de l'île. Ce voyageur porte un avis négatif sur les équipements de la colonie :

« La Nouvelle-Espérance est une immense sucrerie, où l'on se sert d'ustensiles rejetés en France comme défectueux depuis plus de dix ans. [...] un appareil hors d'usage dans les raffineries du Havre et de Marseille est encore, aux yeux des colons, un instrument perfectionné [...] ¹⁰¹ ».

⁹⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 166.

¹⁰⁰ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 128.

¹⁰¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 161.

Pour Yvan, les meilleures machines de la colonie sont obsolètes pour la France. Cette perception n'a pas de sens. En effet, pour lancer une nouvelle usine, il est indispensable d'avoir recours à des machines neuves. L'usine de la Nouvelle-Espérance est la première usine centrale de l'île. L'objectif de Auguste Vincent, le propriétaire de celle-ci est de développer la production industrielle de sucre à grande échelle. Afin d'y parvenir, il modélise la technologie du sucre de betterave et il « [...] installe donc les dernières machines : la cuite au vide, et la machine à double effet¹⁰² ». De ce fait, le voyageur Yvan tient des propos incohérent et discrédite l'industrialisation de la colonie.

La mise en sucre a permis le développement des quartiers de l'île. Le voyageur Lavollée en visite à Saint-André est surpris de découvrir le mode de vie d'un colon. Il écrit :

« En fuyant Saint-Denis, je croyais avoir rompu, pour quelque temps du moins, avec le monde, les longs dîners et les belles toilettes. Erreur profonde ! Me voici tombé de Charybde en Scylla, et tout honteux de mon costume de voyage au milieu des robes de bal et des cravates blanches qui entouraient la table de notre hôte¹⁰³ »

Le voyageur quitte Saint-Denis avec le souhait de découvrir la campagne. L'expression « tombé de Charybde en Scylla » qu'il emploie, signifie passer de pis en pis¹⁰⁴. Cette expression traduit le sentiment de surprise et de déception du voyageur. Il retrouve la vie mondaine qu'il a voulu quitter à Saint-André. L'enrichissement des habitants dans certains quartiers leur permet de mener grand train. La mise en sucre change aussi le paysage.

Les voyageurs contemplent au cours de leur traversée de l'île, la beauté des champs de canne à sucre. Pour le voyageur Billiard :

« Il n'y a point de culture qui ait un air plus riche que celle de la canne à sucre ; plusieurs fois, du haut d'une colline ou d'un piton, je me suis arrêté à contempler les belles campagnes de la partie du vent, surtout au moment où les vapeurs du matin, se confondant à la fumée des sucreries, s'élèvent au-dessus de la plaine comme une émanation de son abondance et de sa fertilité¹⁰⁵ »

La mise en sucre de l'île est perçue ici de manière positive. Elle semble embellir le paysage. Cette culture témoigne surtout de la fertilité des terres de l'île. Pour le voyageur Yvan, les cultures de canne à sucre rendent compte du « [...] travail de l'homme, qui répand partout la

¹⁰² GÉRAUD, Jean-François. « Des habitations-sucreries aux usines sucrières ». 2002, p. 676.

¹⁰³ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 73.

¹⁰⁴ LAROUSSE. « Charybde en Scylla », <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Charybde/112974#11012149> (Page consultée le 10 juin 2019).

¹⁰⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 176.

fécondité et la vie [...] ¹⁰⁶ ». Contrairement à Billiard, Yvan met en avant le rôle des habitants plutôt que la nature de l'île. Il souligne l'investissement des habitants dans la mise en valeur et le développement de l'île.

Les voyageurs osent comparer la culture de la canne à sucre aux autres pratiquées en Europe. Placé dans les hauteurs, Billiard décrit la vue de cette culture dans l'Est qui s'étend sous ses yeux : « [...] on croirait être au printemps des plus beaux pays de la France [...] ¹⁰⁷ ». Au milieu du siècle, Lavollée partage la même perception puisqu'il écrit : « [...] au milieu de champs de canne [...] vous vous croiriez transporté dans les plus riches campagnes de notre Europe [...] ¹⁰⁸ ». Yvan porte un regard similaire ¹⁰⁹.

Les voyageurs assimilent les cultures aux espaces les plus productifs d'Europe. Dans le domaine agricole, l'île est aussi performante que l'Europe. Les voyageurs soulignent ainsi le potentiel agricole de l'île.

Cependant, les étendues de canne à perte de vue donnent à l'ensemble de l'espace côtier une image insipide. À la vue des champs de canne, le voyageur Yvan explique que l'uniformité de cette culture donne au paysage de l'île une image de tristesse et de monotonie ¹¹⁰.

Yvan perçoit que les étendues de canne. Mais, comme le voyageur reste sur les grandes routes, il ne peut pas tout voir. En effet, l'île produit toujours ce qu'elle consomme, les cultures vivrières n'ont pas encore disparu au milieu du siècle. Le voyageur Yvan n'a qu'une vision partielle de la réalité.

Yvan confirme son impression à la fin de son récit sur Bourbon/La Réunion en disant : « On se lasse de certaines descriptions comme on se lasse en voyage d'un paysage monotone ; et les planteurs et les nègres, les champs de cannes et les sucreries se ressemblent, qu'on les observe au vent ou sous le vent ¹¹¹ ».

La distinction entre la région au vent et la région sous le vent n'est plus marquée avec la culture de la canne à sucre. Le voyageur dénonce l'expansion de la canne, pourtant au XIX^{ème} il existe

¹⁰⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 160.

¹⁰⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 176-177.

¹⁰⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 99.

¹⁰⁹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 160.

¹¹⁰ Ibid.,

¹¹¹ Ibid, p. 190.

toujours selon Billiard des paysages diversifiés. La culture de canne à sucre semble dominer partout.

Outre la critique sur l'extension de la culture de la canne dans le paysage, la mise en sucre a ses limites pour les voyageurs. Billiard et Itier ne croient pas en l'avenir de cette culture. Itier expose quelques-unes des raisons qui font que ce n'est pas une culture prometteuse. D'abord, elle épuise le sol¹¹², ensuite les usines coûtent trop cher¹¹³ et nécessitent beaucoup de main-d'œuvre¹¹⁴. L'avenir de la canne à sucre est incertain. Dès le début du siècle, les voyageurs disent que cette culture représente un risque pour la colonie, alors qu'elle l'impose dans le jeu de la modélisation.

À la fin du siècle, la perception des paysages de l'île n'est plus la même. Verschuur décrit : « [...] cette superbe île de la Réunion, où l'on désirerait trouver le bien-être, la prospérité, le progrès, s'associant aux délices d'une nature idéale, mais où, hélas ! le touriste ne peut que s'attrister sur la déchéance, la misère et la ruine¹¹⁵ ».

Il s'interroge sur les raisons de cette dégradation de l'île. La fertilité du sol n'est pas en cause puisqu'il écrit : « [...] aucune colonie au monde ne se prêterait, comme cette terre féconde, à toutes les cultures possibles ; aucun sol tropical ne pourrait donner des résultats plus rémunérateurs¹¹⁶ ». Comme ses prédécesseurs, Verschuur reste fidèle à l'idée de la fécondité de l'île.

Pour régler le problème du manque de main-d'œuvre annoncée par les colons, il propose que « des gens intelligents et d'initiative, arrivent d'Europe [...] »¹¹⁷.

L'île est une terre d'immigration. Yvan, cite des : « [...] jeunes gens qui, trouvant que l'on gagne trop lentement le vieil argent d'Europe, viennent tâcher de faire fortune aux colonies¹¹⁸ ». En réalité, à la fin du siècle, Bourbon/ La Réunion n'est plus un eldorado.

¹¹² ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 137.

¹¹³ Ibid, p. 134.

¹¹⁴ Ibid, p. 148.

¹¹⁵ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 381.

¹¹⁶ Ibid, p. 381-382.

¹¹⁷ Ibid, p. 382.

¹¹⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 166.

Cependant, au cours de ses visites de l'île, Verschuur rencontre « [...] quelques [...] plantations sérieuses [...] »¹¹⁹. Celle de la canne à sucre du Gol, « [...] de belle apparence¹²⁰ » à Sainte-Rose et la vanillerie du Bois-Blanc.

Au milieu du siècle, les voyageurs mentionnent le Bois-Blanc pour son sentier menant au volcan. Le Bois-Blanc est désormais un espace exploité. Ce voyageur retient essentiellement les plantations du sud. Mais il a parcouru seulement l'ouest et le sud de l'île.

3- Les freins au désenclavement

A- Un espace encore cloisonné

Les auteurs mentionnent les manières de circuler des personnes aisées dans l'île. Au début du siècle, Billiard signale que les hommes sont à cheval et les femmes en palanquin¹²¹. Les esclaves accompagnent les différents voyageurs pour se charger de la monture et des affaires à transporter. Au milieu du siècle, Yvan confirme cette manière de se déplacer.

Le voyageur dispose du coucou décrit comme affreux et désuet par Lavollée¹²². A plusieurs reprises dans son récit, il parle du trajet en coucou¹²³ dans lequel le voyage est déplaisant puisqu'il écrit : « J'aurai pu m'épargner les cahotements et les moustiques de l'inférieur coucou : à peine arrivé à Saint-Denis, il fallut remonter dans la même voiture [...] »¹²⁴. Le coucou n'est pas pratique puisqu'il est nécessaire de s'arrêter dans chaque ville pour changer de chevaux¹²⁵. Le voyageur peut aussi se déplacer en charrette¹²⁶, même si celle-ci sert principalement en transport de marchandises. Il se retrouve à pied et à cheval dans les lieux les plus difficiles d'accès tels que le volcan et les Hauts de l'île.

¹¹⁹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 382.

¹²⁰ Ibid, p. 391.

¹²¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 151.

¹²² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 72.

¹²³ Le coucou : Il s'agit d'une voiture tirée par des chevaux - France Pittoresque. « Le coucou », <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article12429> (Page consultée le 10 juin 2019).

¹²⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 84.

¹²⁵ Ibid, p. 73.

¹²⁶ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 149 ; LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 87.

Le voyageur est en contact direct avec l'esclave au cours de son déplacement dans l'île. Il l'accompagne d'un lieu à l'autre. Les transports utilisent la force de l'animal ou de l'esclave. Ce dernier est placé au même niveau que l'animal. Dans son excursion pour se rendre à Salazie, Yvan exprime la difficulté du chemin : « [...] nos chevaux n'avancent plus qu'avec une peine extrême¹²⁷ ». Il mentionne sa rencontre avec des dames créoles portées par des esclaves, et d'une dizaine d'autres transportant « [...] des espèces de cartons à chapeaux qui renfermaient le bagage de ces dames, les fraîches toilettes qu'elles aiment à emporter partout¹²⁸ ». Le chemin est éprouvant pour les esclaves et les chevaux. Pour oublier sa peine, l'esclave chante. Il exerce cette tâche difficile en chantant pour se sentir libre et « briser la monotonie de sa vie¹²⁹ ».

La circulation dans l'île permet aux voyageurs de découvrir le paysage. La traversée de l'espace côtier rappelle l'Europe. Lavollée en voiture décrit tantôt les champs de canne ressemblant aux riches campagnes d'Europe et tantôt un pont au-dessus d'un torrent où s'entremêlent rochers et lianes comparé à la Suisse¹³⁰. Les voyages à pied sont contraignants, mais offrent de beaux panoramas sur la colonie. Itier en marche pour Saint-Denis, écrit : « Cette route [...] présente à chaque pas, de ravissants points de vue : la ravine de la Grande-Chaloupe, me rappelait, dans ses escarpements profonds, les plus beaux sites de la Grande-Chartreuse, près Grenoble¹³¹ ». Le trajet en pirogue ou canot de Saint-Denis à la Possession donne aussi des points de vue d'exception. Lavollée écrit : « Nous rasons rapidement la côte qui se dresse à pic comme une montagne de rochers, diaprée de couches de laves et couronnée par les cimes ondoyantes des palmiers. Chaque coup de rame nous fait découvrir un point de vue nouveau et pittoresque¹³² ». Il met en avant le relief formé par le volcan. Billiard a une représentation fantaisiste de ce paysage :

« Cette navigation en pirogue, au pied d'un rempart escarpé, a toujours produit une impression singulière sur mon imagination, surtout pendant un beau clair de lune qui, par effet de la lumière et des ombres, fait voir les rochers sous les formes les plus hardies et les plus fantastiques : l'œil pénètre avec une agréable frayeur dans le profond encaissement des ravines¹³³ ».

¹²⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 171.

¹²⁸ Ibid, p. 172.

¹²⁹ EVE, *Le corps des esclaves à l'île Bourbon*, 268.

¹³⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 99-100.

¹³¹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 168.

¹³² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 98.

¹³³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 153.

Billiard est impressionné par ces paysages atypiques.

Pour passer d'une région à l'autre de l'île, deux routes existent : le grand chemin qui fait le tour de l'île¹³⁴ et le chemin de la Plaine la traversant en ligne droite¹³⁵. Le premier : « [...] n'est praticable pour les charrois que dans le district du vent, et dans quelques parties seulement du district sous le vent ; il sera possible avec le temps d'adoucir toutes les rampes pour les rendre praticables aux voitures¹³⁶ ».

Malgré cette route, la circulation dans l'île reste limitée. La région sous le vent est la plus enclavée, elle est sillonnée par de multiples ravines et précipices.

La seconde route est plus simple à traverser, mais n'est pas pratique comme axe de communications. Elle n'est pas reliée aux rades les plus importantes. D'ailleurs, la route des Plaines n'est pas mentionnée pas les autres voyageurs.

La traversée de l'île est globalement pénible : « De quelque manière qu'on les fasse, les voyages par terre sont très-fatigants à Bourbon, autant à cause de l'inégalité du terrain, que par la chaleur dont on est accablé¹³⁷ ».

Malgré le grand chemin, la liaison entre les deux régions est compliquée. En effet, la région nord et celle de l'ouest sont séparées par une montagne. Le cap Bernard entre la Possession et Saint-Denis est difficile à arpenter. Billiard à cheval et Itier à pied expriment ce laborieux parcours.

Billiard écrit :

« [...] on gravit une rampe beaucoup plus rude que celle du Bernica. Après avoir franchi quelques ravines qui entrecouperont le plateau de la montagne, nous arrivons au bord de la plus profonde, celle de la grande chaloupe, qui se croise de trois à quatre cents toises à son embouchure à la mer. On frémit la première fois qu'on descend à cheval les rampes de cette ravine [...] Quelle route triste et fatigante, que celle de la Possession à Saint-Denis ! [...] Fatigués de la montagne [...] ¹³⁸ ».

Ce chemin est dangereux et très long. Itier fait mention de cinq heures de marche pour atteindre le sommet de la montagne dominant Saint-Denis¹³⁹.

¹³⁴ BILLIARD, Auguste. Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820. 1822, p. 199.

¹³⁵ Ibid, p. 145.

¹³⁶ BILLIARD, Auguste. Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820. 1822, p. 199.

¹³⁷ Ibid, p. 151.

¹³⁸ BILLIARD, Auguste. Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820. 1822, p. 155-156.

¹³⁹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 168.

Les reliefs forment un réel obstacle au développement de l'île.

Pour faciliter la liaison entre Saint-Denis et la Possession, le parcours est effectué par pirogue ou canot. Billiard, Lavollée et Itier effectuent ce trajet. Le voyageur embarque au moment où la mer est calme, avant le crépuscule du matin, entre 3 et 4 heures¹⁴⁰. Les trajets en mer sont privilégiés à la terre puisqu'ils sont surtout plus rapides. De ce fait, les produits de la colonie destinés à l'exportation sont acheminés par voie maritime jusqu'aux rades de l'île. L'exemple des produits de Saint-Benoit transportés sur la mer jusqu'au chef-lieu¹⁴¹. Le recours à la mer incertaine témoigne de la complexité des voyages intérieurs. Afin de pallier au trafic terrestre et à l'absence d'un port, l'île a mis en place le système des marines dans chaque quartier afin de faciliter les transports des marchandises jusqu'à Saint-Denis. Ce système reste des plus précaires et dangereux.

Jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, les infrastructures sont très rudimentaires. Les ponts sont construits le plus souvent en bois, plus précisément en madrier et en fer. Le voyageur en parcourant l'île rencontre ces ponts de fortune. Yvan décrit à Salazie, des ponts en fil de fer légers, à telle point qu'ils sont « [...] presque aussi mobiles que les ponts de lianes jetés par la nature dans toutes les contrées tropicales¹⁴² ».

Le voyageur Billiard craint même la traversée d'un pont :

« [...] ce sont quelques madriers jetés d'un cap à l'autre, et retenus avec des scellements. On traverse le pont légèrement, dans la crainte de s'y appuyer. En écrivant cette relation, je le vois encore comme au moment où nous l'aperçûmes d'une certaine distance, presque au-dessus de nous, ne pouvant croire que ce fût par-là que nous eussions à passer¹⁴³ ».

Ces ponts sont peu solides et n'ont aucune résistance face à la force du courant lorsque la nature se déferle. Le voyageur trouve parfois au cours de son déplacement dans l'île des ponts effondrés. L'exemple du pont de la rivière Saint-Denis détruit par la rivière en crue¹⁴⁴ et celui de la Rivière du Mât n'a plus qu'une seule voie, l'autre ayant été emportée¹⁴⁵.

¹⁴⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 153.

¹⁴¹ Ibid, p. 182.

¹⁴² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 169.

¹⁴³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 241.

¹⁴⁴ Ibid, p. 159.

¹⁴⁵ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 138.

Ces ponts joignent des zones escarpées cloisonnées par des ravines ou des ravins. Ceux-ci s'élèvent au-dessus des torrents et surplombent des précipices profonds. Ces ponts ne garantissent pas le passage lors d'une intempérie.

Le gouvernement s'investit pour résoudre les problèmes de l'île. Billiard relève l'investissement du gouverneur M. Milius pour doter l'île de ponts¹⁴⁶. Parfois, des hommes éclairés de la colonie apportent l'idée d'un radier permettant un meilleur écoulement de l'eau. Le radier a pour rôle de réduire la force de l'eau qui s'étend alors sur la largeur¹⁴⁷. Les habitants participent eux aussi au désenclavement de leur île. Le voyageur Billiard cite l'histoire du pont de Saint-Benoit construit par la famille Montfleuri. Le père a terminé cette construction entamée par son fils, souhaitant comme dernière volonté que l'édifice soit achevé¹⁴⁸. Le gouvernement et les habitants de l'île développent les axes de communications afin de faciliter la circulation des êtres humains et des produits dans l'île. Chacun s'implique dans le devenir de son île.

Cette colonie exige de nombreux investissements. Lavollée constate :

« Je ne crois pas qu'il y ait en France beaucoup de départements où les routes soient aussi bien entretenues qu'à Bourbon, et pourtant la tâche est difficile. Il a fallu tourner des montagnes, jeter des ponts sur les torrents, combler de profonds ravins, corriger en tous sens les caprices d'un sol fantasque, sur lequel le volcan a si souvent promené ses désordres et l'ouragan ses tourmentes¹⁴⁹ ».

Il valorise le travail fourni afin de maintenir les routes fonctionnelles, malgré la difficulté de mettre en place des infrastructures avec la géographie de l'île.

Les ouragans mettent à mal les constructions. En ce sens, Lavollée ajoute : « Que deviennent alors les chemins ? Que de temps, d'argent et de travaux perdus !¹⁵⁰ ».

Ce voyageur met en évidence la complexité de l'aménagement de cette colonie. Celle-ci dépense beaucoup en infrastructures, très vite détruit par les ravages de la nature et qu'il faut sans cesse reconstruire. L'île est un espace difficile à mettre en valeur.

¹⁴⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 198.

¹⁴⁷ Ibid, p. 198.

¹⁴⁸ Ibid, p. 183.

¹⁴⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 99.

¹⁵⁰ Ibid, p. 99.

B- La mise en place d'infrastructures : l'entrée de l'île dans la modernité

À partir des années 1870, pour relancer l'économie de l'île, des grands travaux sont entrepris avec pour projet la construction de la ligne du chemin de fer et d'un port. Verschuur offre un tableau de l'île au moment où ses infrastructures sont en service.

À la fin du XIX^{ème} siècle, il parcourt de nombreux ponts au cours de sa traversée de l'île. Il observe : entre Saint-Gilles et Saint-Leu, les arches de deux viaducs¹⁵¹, et le pont de la rivière Saint-Etienne le plus long de la colonie « [...] 500 mètres de long, et est porté par neuf piles et deux culées¹⁵² ». Enfin, il contemple le pont suspendu de Saint-Rose dépeint comme superbe et impressionnant puisqu'il surplombe un précipice béant¹⁵³. Ces infrastructures impressionnent le voyageur.

L'île passe des ponts de fortune au début du siècle à « [...] de véritables œuvres d'art¹⁵⁴ ». Les matériaux utilisés évoluent aussi au cours du XIX^{ème} siècle. Les ponts sont plus solides puisqu'ils sont construits en pierre. Désormais, les franchissements des ravines sont possibles même par temps de pluie. Les ponts rendent la traversée de l'île plus sûre.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1881. *Album de la Réunion. Pont du chemin de fer sur la Grande Ravine. Quartier Saint-Leu*. Estampe, Musée Léon Dierx.

¹⁵¹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 384-385.

¹⁵² Ibid, p. 385.

¹⁵³ Ibid, p. 391.

¹⁵⁴ Ibid, p. 384.

Verschuur souligne : « Il est facile de comprendre contre quelles difficultés on a eu à lutter pour établir plusieurs de ces ponts¹⁵⁵ [...] ». Il fait référence surtout au problème des rivières en crue. En ce sens, les ponts ont été construits à une hauteur permettant l'écoulement et s'appuient sur des piles suffisamment enfouies pour ne pas succomber à la force de l'eau. Mais l'eau n'est pas le seul obstacle à la création des ponts. La géographie même de l'île est une entrave. Le franchissement du cap Bernard entre Saint-Denis et la Possession a nécessité la construction d'un tunnel¹⁵⁶. Celui-ci n'est pas mentionné par Verschuur même s'il parle de la performance employée par les hommes. Les ingénieurs et les bâtisseurs ont anéanti les handicaps de la nature. À la fin du XIX^e siècle, l'accent est porté non plus sur la force de la nature et ses effets dévastateurs sur les constructions, mais sur l'ingéniosité des êtres humains.

Les récits de voyage portent la marque du temps. Les allusions au temps dans la narration donnent aux lecteurs un aperçu de la durée nécessaire pour traverser l'île. Les changements de chevaux, la nécessité de poursuivre la route à pied dans certains cas, offrent une pause dans la narration. Le voyageur entraîne le lecteur dans ses déplacements dans l'île. Le voyageur Yvan explique : « Je ne ferai pas le récit détaillé de notre excursion ; je craindrais que le lecteur, fatigué de nos pérégrinations à travers les salazes et les plantations, ne nous abandonnât en chemin¹⁵⁷ ». Il souligne la volonté de ne pas évoquer les difficultés afin de ne pas accabler le lecteur. Dans un tel contexte, les déplacements dans l'île sont longs.

Mais à la fin du siècle, l'écriture du voyageur Verschuur traduit les progrès réalisés par les termes employés : « Arrêt à Saint-Paul¹⁵⁸ », « [...] Autre halte¹⁵⁹ [...] », « Me voici à présent¹⁶⁰ [...] ». La narration n'est plus interrompue par le temps comme dans les autres récits. Verschuur passe rapidement d'une ville à l'autre, grâce au chemin de fer, le voyage est facilité dans l'île. Cette innovation est une avancée majeure pour se déplacer. La force de l'homme et de l'animal est remplacées par la force technique avec le chemin de fer. Les déplacements dans l'île deviennent plus rapides et confortables qu'au début du siècle.

Le trajet en locomotive permet de contempler la beauté du paysage. Selon Verschuur : « On longe à droite l'océan bleu, splendidement éclairé par les rayons ardents du maître Phébus

¹⁵⁵ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 384.

¹⁵⁶ COMITÉ DU CENTENAIRE DE LA VILLE DU PORT. *Des marines au port de la Pointe des Galets: 1886-1986, centenaire*. La Réunion : Comité du centenaire de la ville du Port, 1987, p. 115-116.

¹⁵⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 190.

¹⁵⁸ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 384.

¹⁵⁹ Ibid, p. 385.

¹⁶⁰ Ibid,.

[...] En certains endroits de gigantesques rochers à pic surplombent la voie ferrée [...] plus loin la locomotive glisse entre de longues parois escarpées¹⁶¹».

Chaque voyageur s'accorde à dire : « [...] le premier regret qu'on éprouve est de n'y point trouver un port¹⁶² ». La question du port dans l'île est majeure, celui-ci est indispensable au développement des échanges extérieurs. Ce manque place Bourbon/La Réunion à un rôle secondaire par rapport à l'île de France/Maurice. Pourtant, Billiard explique : « Comme colonie agricole, Bourbon a beaucoup plus d'importance que l'île de France ; l'avantage d'un port est ce qui donne une suprématie incontestable à cette dernière¹⁶³ ». Pour Itier, le port est essentiel pour que l'île reste à la France, sans lui aucun navire ne peut être à l'abri et l'île est coupée du monde en cas de guerre.

Dans l'île, la recherche de l'espace le plus propice à la création du port débute dès le XVIIIème siècle, mais il en est surtout question au cours du XIXème siècle. Cependant, la construction de celui-ci il n'est pas chose aisée. Les voyageurs s'interrogent eux aussi sur le lieu idéal pour une telle réalisation. Chaque lieu nécessite un lourd investissement et le succès n'est pas assuré.

Il faut attendre 1886 pour voir la création d'un port à l'île Bourbon/La Réunion. Le port de la Pointe des Galets reste limité pour le voyageur Verschuur :

« On a choisi, bien à tort d'après l'opinion générale, la pointe des Galets, et le bassin, où le bateau doit entrer avec la prudence du serpent, a coûté des sommes folles : on m'a affirmé 60 millions ! Comme dimension, ce port minuscule n'est qu'une vraie mare à canards ; manœuvrer et tourner dans un espace aussi exigu constitue un véritable tour de force¹⁶⁴ ».

Il est indigné du coût élevé pour une réalisation aussi peu fonctionnelle. La somme annoncée par le voyageur est exagérée. Cependant, le port a nécessité des dépenses importantes à cause de l'impossibilité de construire dans les abords de l'île.

Malgré les critiques, celui-ci est une réussite pour la colonie. Il permet l'accueil du bateau à vapeur et réduit considérablement le temps de trajet entre la métropole et l'île. Cela représente une avancée pour Bourbon/La Réunion¹⁶⁵.

¹⁶¹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 384.

¹⁶² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 157.

¹⁶³ Ibid, p. 296.

¹⁶⁴ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 372-373.

¹⁶⁵ COMITÉ DU CENTENAIRE DE LA VILLE DU PORT. *Des marines au port de la Pointe des Galets: 1886-1986, centenaire*. La Réunion : Comité du centenaire de la ville du Port, 1987, p. 100.

Malgré les progrès majeurs en termes de circulation, les communications avec l'extérieur sont restreintes. Verschuur est consterné lorsqu'il se rend compte qu'il n'existe pas de télégraphe dans l'île. Comment dit-il : « [...] il n'y a pas de câble qui relie la Réunion au réseau dont les mailles enserrant actuellement à peu près le monde entier ?¹⁶⁶ [...] ». Il explique aussi que les communications sont limitées à deux bateaux vers la France et pour une dépêche il est nécessaire d'envoyer une lettre à l'île Maurice reliée au réseau télégraphique¹⁶⁷.

Verschuur souligne le retard de l'île sur cette avancée technique. En effet, la première ligne de télégraphe débute en France en 1794. Les réseaux télégraphiques se développent dès le milieu du XIX^e siècle dans le monde¹⁶⁸.

L'île n'est pas connectée au réseau télégraphique et dépend d'une colonie étrangère. Verschuur ne comprend pas la raison pour laquelle l'île est reliée à l'île de France/Maurice plutôt qu'à Madagascar¹⁶⁹. L'île connaît ses débuts en liaison télégraphique à la fin du XIX^e siècle. Une initiative est réalisée en 1874 reliant Bourbon/La Réunion et l'île de France/Maurice. Cependant, cette liaison fonctionne à titre privé et ne permet pas à Bourbon/La Réunion d'être en communication avec le monde.

Au cours du XIX^e siècle, l'île connaît un réel progrès malgré sa géographie complexe. Les grands travaux modifient le paysage de l'île. Toutefois, il reste des aménagements à accomplir.

Pour conclure, la mise en sucre a un impact important sur l'île. Celle-ci entre dans un processus de développement industriel et économique. Ce développement concerne l'espace côtier de l'île qui est en perpétuel aménagement. Progressivement, les bas de l'île s'urbanisent.

La mise en valeur est l'œuvre des habitants de l'île. La seconde partie de cette étude est consacrée à la réalité humaine de l'île.

¹⁶⁶ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 391.

¹⁶⁷ Ibid.,.

¹⁶⁸ GRISSET, Pascal. *Un fil de cuivre entre deux mondes : les premières liaisons télégraphiques transatlantiques*. Quaderni. 1995, Vol. 27, n° 1, p. 97-114.

¹⁶⁹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 391.

II- La réalité humaine

À sa découverte, Bourbon/La Réunion est un espace désert. Le peuplement de l'île débute au cours du XVIII^{ème} siècle et provient des migrations progressives de diverses populations. La réalité humaine participe à l'image de l'île.

1) L'esclave : un être brisé

La période de l'esclavage a profondément marqué l'histoire de Bourbon/La Réunion. Dès le début de sa colonisation, l'esclavage est mis en place dans l'île. Les travaux portant sur les esclaves sont légion. L'objectif de cette partie est de mettre en exergue l'image de l'île à travers le regard porté sur les esclaves.

A. L'esclave au travail

Au cours de leurs visites de l'île, le voyageur est au contact direct de la population servile. Le voyageur rencontre tout au long de son voyage l'esclave au travail. Les postes occupés par l'esclave sont très diversifiés. Ils travaillent aussi bien dans les champs¹⁷⁰, dans l'industrie¹⁷¹, ou dans les demeures en tant que domestiques. Ils sont aussi porteurs lors des voyages¹⁷² et marins.

L'esclave est représenté au travail. Les différents postes tenus témoignent de leur rôle essentiel dans le développement économique de l'île. L'esclave est un acteur majeur sur l'échiquier économique.

Cependant, la description des esclaves au travail déprécie l'image du développement de l'île. Yvan décrit les esclaves rentrant de leurs travaux. Ils sont « [...] silencieux et mornes. Il n'y avait sur ces physionomies ni l'expression que donne la satisfaction du devoir accompli ni la gaieté qui résulte d'une tâche remplie avec conscience¹⁷³ ».

¹⁷⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 137.

¹⁷¹ Ibid, p. 172.

¹⁷² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 171.

¹⁷³ Ibid, p. 165.

L'expression de tristesse des esclaves est révélatrice. Les esclaves travaillent durement et occupent des postes éprouvant comme le montre les voyageurs. L'exemple du travail de l'esclave dans la préparation du café qui « [...] exige quatre à cinq heures d'un travail des plus rudes¹⁷⁴ ».

Ce travail difficile est effectué chaque jour sans la moindre reconnaissance et sans aucune amélioration de leurs conditions de vie.

Le voyageur témoigne de la différence entre l'allure triste des esclaves et le contentement des cultivateurs des villages pauvres de France après une dure journée de travail¹⁷⁵.

Yvan souligne que même le plus pauvre des cultivateurs est plus heureux que l'esclave. Le voyageur compare avec ce qu'il a l'habitude de voir en Europe. Mais cette comparaison n'a pas de sens. La vie du cultivateur Européen est bien loin de celle de l'esclave. Le cultivateur travaille pour ces propres besoins et récolte les fruits de son labeur. L'esclave lui ne peut rien espérer malgré ses efforts. La vue des esclaves confère au développement de Bourbon/La Réunion une image plus nuancée. La mise en valeur de l'île s'appuie sur l'exploitation d'êtres humains.



POTEMONT, Adolphe Martial. 1848. *Retour du travail*. Estampe, Archives départementales.

¹⁷⁴ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846, 1848*, p. 146.

¹⁷⁵ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 165.

Les voyageurs soulignent que l'esclave est aux aguets pour exécuter le moindre désir du colon. Lavollée constate : « [...] parfois, mon regard s'arrêtait trop fixement sur l'un d'eux, il accourait immédiatement et tout craintif [...] »¹⁷⁶ pour me servir. Le voyageur est stupéfait par l'esclave venu le servir sans avoir reçu aucun ordre. Pour Lavollée, « les nègres pourtant ont des oreilles [...] »¹⁷⁷.

L'esclave n'a pas besoin d'entendre, il s'empresse et agit aux moindres gestes. En effet, dans son ouvrage *Le corps des esclaves de l'île Bourbon*, Prosper EVE explique que le travail de domestique exige la civilité. Il explique que : « La pratique de la civilité pour l'esclave domestique suppose le don de l'observation. Ce qui implique un travail de différenciation dans les attitudes et la sensibilité à l'autre »¹⁷⁸. L'esclave domestique doit aussi faire preuve de silence et ne pas écouter ce qui se dit. Ce métier exige une grande maîtrise de soi.

Les voyageurs découvrent tout au long de leurs traversées dans l'île, les traitements accordés aux esclaves.

Au cours de leurs visites sur les habitations, les voyageurs découvrent la manière de vivre des esclaves. Itier parle de « [...] misère qui ronge les nègres »¹⁷⁹ [...]. Quant à la case à nègres, elle est décrite comme : « [...] un ignoble parc à bétail »¹⁸⁰, des « misérables demeures »¹⁸¹ [...], « [...] plus triste, plus désolée que des ruines »¹⁸².

La découverte des cases à nègres fait prendre conscience des conditions de vie désastreuse et difficile des esclaves. Ceux-ci ne possèdent rien, vivent dans des conditions abjectes. La comparaison de Itier est très explicite, la case des nègres est proche du parc à bétail. Ainsi, les esclaves vivent comme des bêtes. Pourtant, les esclaves travaillent durement toute la journée. Dans la case à nègres, l'hygiène est inexistante. Itier parle de la saleté infecte qu'engendre l'insouciance des esclaves formant ainsi des miasmes délétères¹⁸³. Le voyageur souligne la responsabilité de l'esclave dans le manque d'hygiène de sa case. Pour Itier, l'esclave est négligent. La beauté des demeures des colons contraste avec la triste case à nègres.

¹⁷⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 69.

¹⁷⁷ Ibid, p. 69.

¹⁷⁸ EVE, Prosper. *Le corps des esclaves à l'île Bourbon : histoire d'une reconquête*. Paris, 2013, p. 192.

¹⁷⁹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 162.

¹⁸⁰ Ibid, p. 162.

¹⁸¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 163.

¹⁸² Ibid, p. 163.

¹⁸³ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*.s 1848, p. 162.

Itier est affligé en assistant à la distribution du souper par les noms burlesques donnés aux esclaves. Il écrit : « J'étais sans doute mal disposé, mais ces noms burlesques loin de m'exciter à rire, me semblèrent ajouter une infernale moquerie à tant de misères, et je m'éloignai de cette scène le cœur serré¹⁸⁴ ».

Dans cette citation, le voyageur laisse transparaître sa peine. Selon lui, le nom donné aux esclaves est choisi de manière à les humilier davantage.

De passage en ville, le voyageur Yvan est affligé par une scène terrible de mauvais traitements subis par un esclave. Il écrit :

« J'ai vu, à l'hôtel Joinville, un pauvre nègre, appelé Napoléon, frappé impitoyablement par une espèce de dandy, parce que ce malheureux ne lui avait pas assez promptement rapporté la monnaie [...] Le stupide auteur de cet acte de brutalité s'éloigna fièrement ensuite, sans être le moins du monde troublé par les cris de douleurs de sa victime¹⁸⁵ ».

Le voyageur est choqué par la violence pratiquée vis-à-vis de l'esclave pour une raison aussi insignifiante. Mais surtout, par l'indifférence dont fait preuve l'auteur de cet acte.

Au sujet de la violence pratiquée dans l'île à l'égard des esclaves, le voyageur explique que : « La longue habitude qu'ont les créoles de considérer les esclaves comme des bêtes de somme, les porte à les traiter avec la plus grande dureté¹⁸⁶ ». Le voyageur est formel, les esclaves sont considérés comme des bêtes.

Le voyageur éprouve de la compassion pour l'esclave. Pour le désigner, il utilise les expressions : « [...] fort malheureux¹⁸⁷ [...] », « [...] malheureux, abruti¹⁸⁸ [...] », « [...] malheureuse race¹⁸⁹ [...] ». Le mot « malheureux » traduit la situation dans laquelle évolue l'esclave.

Il n'en demeure pas moins vrai que le voyageur n'a pas beaucoup de considération pour l'esclave. Billiard écrit que : « [...] le mot esclave est synonyme de voleur, de paresseux et de

¹⁸⁴ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846.s 1848*, p. 150.

¹⁸⁵ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 187.

¹⁸⁶ Ibid.,

¹⁸⁷ Ibid.,

¹⁸⁸ Ibid.,

¹⁸⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 69.

menteur¹⁹⁰ ». Cependant, il note aussi que les esclaves qui s'attachent à leurs maîtres sont « [...] remarquables par leur grande fidélité¹⁹¹ [...] ».

Les voyageurs Itier et Yvan considèrent que l'esclave se rapproche de l'enfant. Itier s'exclame : « [...] ce sont de si grands enfants que les nègres !¹⁹² [...] ». Yvan à ce sujet écrit :

« [...] les nègres sont des hommes qui restent toujours à l'état d'enfance [...] dans ses habitudes, le nègre se rapproche de l'enfant : il a la même curiosité inquiète, la même mobilité de pensées, les mêmes ruses ; il aurait la même naïveté charmante, si ses instincts grossiers ne s'éveillaient pas de bonne heure, s'il ne devenait bientôt brutal et débauché¹⁹³ ».

En allant sur le Grand-Brûlé, Itier et Lavollée racontent leurs mésaventures avec les esclaves chargés de les accompagner. Lavollée écrit à ce sujet :

« Après deux longues heures d'attente [...] nous les voyons enfin arriver tranquillement, comme s'ils étaient en avance [...]. Pour comble, ils avaient eu le talent de laisser fuir l'eau [...] et de casser les bouteilles [...] apparemment pour que la charge fût moins lourde¹⁹⁴ »

Itier explique que celui qui compte sur le service des esclaves tombe dans la plus lourde dépendance¹⁹⁵. Pour les voyageurs, il ne faut pas se fier aux esclaves. Ceux-ci sont prêts à recourir à la ruse pour alléger leur travail.

En se rendant au Bois-Blanc, les voyageurs signalent que la route est pleine de secousses¹⁹⁶. Pourtant, à la vue des provisions, les voyageurs accusent l'esclave d'avoir volontairement détérioré les provisions. Cet exemple révèle que l'esclave est tenu responsable dès lors qu'il y a un problème.

Les esclaves sont considérés comme insolents. Sur la route de Salazie, le voyageur Yvan rencontre des esclaves porteurs qui accompagnent des dames créoles. Il raconte qu'en cédant le passage, les esclaves les saluèrent humblement. Les dames créoles installées dans leurs hamacs regardent la petite troupe passer¹⁹⁷. Les voyageurs lors de leur déplacement dans l'île ont des avis différents sur les esclaves. Ce passage démontre que certains a priori sur l'esclave

¹⁹⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 120.

¹⁹¹ Ibid.,

¹⁹² ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 151.

¹⁹³ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 188-189.

¹⁹⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 89-90.

¹⁹⁵ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 151.

¹⁹⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 88.

¹⁹⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 172.

ne sont pas valables. En effet, l'esclave est vu par Yvan comme aimable et courtois lors de sa traversée et même plus que les dames créoles.

À la fin du siècle, le voyageur Verschuur les qualifie d'insolents.

Malgré les idées abolitionnistes des voyageurs, ceux-ci ont des préjugés et portent souvent des jugements sévères sur les esclaves.

B - La question de l'émancipation

Au cours du XIX^{ème} siècle, la question de l'émancipation des esclaves est en débat dans la colonie. Avant 1848, les voyageurs donnent leurs opinions sur les conséquences du système esclavagiste sur les esclaves et les possibles effets de l'émancipation.

À travers les termes utilisés, les voyageurs en visite avant 1848 laissent transparaître leur regard sur l'esclavage. Pour Lavollée, l'esclavage est un régime abrutissant¹⁹⁸. Yvan associe l'esclavage au verbe dépraver¹⁹⁹. À l'inverse, pour lui, l'émancipation peut « [...] régénérer²⁰⁰ ».

Pour le voyageur Yvan :

« Ces mauvais traitements, le dédain qu'on affecte à leur égard, rendent, en général, les nègres menteurs, perfides, vindicatifs ; ils usent des ruses les plus ingénieuses pour tromper leur maîtres, et ils mettent dans leur conduite tant de circonspection, tant de persévérance, qu'ils finissent par endormir la vigilance de ceux dont ils veulent se venger²⁰¹ ».

Pour le voyageur, le système esclavagiste pervertit les êtres humains. Les esclaves maltraités ont une seule chose en tête se venger. Yvan écrit qu'ils sont prêts à recourir à toutes les ruses pour parvenir à leurs fins. D'ailleurs, il raconte que lorsque quelqu'un mourait sur les habitations, l'esclave était suspecté d'empoisonnement²⁰².

¹⁹⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 81.

¹⁹⁹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 153.

²⁰⁰ Ibid, p. 187.

²⁰¹ Ibid, p. 187-188.

²⁰² Ibid, p. 188.

L'esclavage retire à l'être humain toute conscience. Yvan écrit à ce sujet :

« Ces malheureux, abrutis par la servitude, sont étrangers à toute noble passion, et quelques verres de rhum versés d'une main libérale par leurs maîtres peuvent leur faire renier la liberté, qui seule peut les régénérer²⁰³ ».

Yvan souligne cependant les possibles effets positifs de l'émancipation qui peut « régénérer » les esclaves. Il porte un regard très sévère sur les esclaves. Pour lui, pour des verres de rhum l'esclave peut renoncer à la liberté. Cette idée montre le regard porté sur l'esclave. En réalité, les esclaves n'ont qu'un seul souhait celui d'être libre.

Lavollée souligne les craintes que soulèvent l'émancipation, notamment que les esclaves une fois libres cessent de travailler. Mais il explique :

« [...] À qui la faute, si cette malheureuse race a pris le travail en haine et s'est dégradée ? Ce sont les tristes fruits de l'esclavage. À quoi bon prodiguer ses forces pour enrichir le maître, lorsque la vie n'a d'autres horizon que la misère ?²⁰⁴ [...] ».

Pour le voyageur Lavollée, les esclaves détestent le travail, mais ce n'est pas de leur faute. Rien n'a été fait pour que l'esclave aime le travail. Au contraire, l'esclave travaille durement et vie malgré tout dans les pires conditions. Le voyageur explique que le maître est le seul à profiter des efforts des esclaves. Ce regard du voyageur donne l'image d'une terre d'injustice.

Le voyageur Verschuur est le seul à visiter l'île après l'abolition de 1848. Il porte un regard très critique sur l'abolition de l'esclavage. Pour lui, celle-ci a été pour Bourbon/La Réunion « [...] le point de départ de la décadence²⁰⁵ ». De fait, il considère l'esclavage comme un système idéal. Sans ce système, l'île court à sa perte.

Il accuse l'affranchi d'être responsable de cette décadence puisqu'il dit : « La main d'œuvre manque, le nègre, une fois libre, s'étant refusé à tout travail ».

Il reconnaît ainsi que les anciens esclaves ont été de bons travailleurs. En réalité, les affranchis n'ont pas quitté leurs habitations et ils n'ont pas cessé de travailler. Ils ne sont pas restés sur les habitations où ils ont subi de mauvais traitements. Au lieu de les employer dans leur intérêt, les colons ont présenté les affranchis comme des paresseux afin de justifier le recrutement de

²⁰³ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 187.

²⁰⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 101.

²⁰⁵ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie*. 1900, p. 382.

travailleurs étrangers²⁰⁶. Il faut aussi souligner que le travail est difficile et que les colons ne font rien pour intéresser les affranchis au travail²⁰⁷.

Verschuur accuse l'abolition comme seule raison de la décadence. Il néglige aussi d'autres conséquences qui ont amené l'île à la décadence telle que la crise économique liée à la culture de la canne. Cette citation met surtout en évidence le regard négatif de Verschuur sur les affranchis.

Il préfère s'appesantir sur les effets pervers de l'absence de besoins de l'affranchi :

« Ce dernier vit avec 20 centimes par jour, et quand il a gagné ces quelques sous, en faisant une course ou une besogne quelconque, ou bien souvent en volant, il s'étend de son long sur le sable ou sous l'ombre d'un manguier, bien décidé à ne plus travailler de la journée sous quelque prétexte que ce soit²⁰⁸ ».

Pour lui, l'affranchi travaille pour assurer son strict minimum et généralement vole. Or, les esclaves sont « [...] conscient qu'il faut travailler pour vivre et que la manne ne peut tomber du ciel [...] »²⁰⁹.

Il préfère dénoncer la paresse légendaire des affranchis :

« S'il ne représentait encore que la paresse incarnée, on se bornerait à le considérer comme une faute d'impression dans le livre de la nature, et l'on passerait à côté de lui avec un sentiment d'indifférence, de pitié peut-être ; mais ce triste produit d'une terre qui nourrit les siens sans travail, sans effort, nous toise d'arrogance et nous prodigue son vocabulaire insolent²¹⁰ »

Verschuur médite les affranchis quand il donne son opinion sur la question de la citoyenneté. Il écrit : « Il est notre égal, suivant sa conviction et suivant les droits que lui accordent les lois. Il est électeur, cet être qui manque de civilisation, qui ne connaît ni nos mœurs, ni nos institutions, ni nos intérêts généraux²¹¹ ».

Le voyageur Verschuur remet en cause le statut de citoyen accordé aux anciens esclaves. Pour lui, les affranchis n'ont pas les capacités nécessaires pour voter. En réalité, les affranchis : « [...] ont une conscience politique aigüe. Ils pensent à leur avenir²¹² ».

²⁰⁶ ÈVE, Prosper. *Petit précis de remise en cause des idées reçues sur les affranchis de 1848 à la Réunion*. Saint-André (Réunion) : CRESOI éd, 2009, p. 142.

²⁰⁷ Ibid, p. 147.

²⁰⁸ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie*. 1900, p. 382-383.

²⁰⁹ ÈVE, Prosper. *Petit précis de remise en cause des idées reçues sur les affranchis de 1848 à la Réunion*. Saint-André (Réunion) : CRESOI éd, 2009, p. 51.

²¹⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie*. 1900, p. 383.

²¹¹ Ibid.,

²¹² ÈVE, Prosper. *Petit précis de remise en cause des idées reçues sur les affranchis de 1848 à la Réunion*. Saint-André (Réunion) : CRESOI éd, 2009, p.186.

Il les ridiculise en soutenant qu'ils cultivent l'intempérance. Verschuur écrit :

« Une élection à La Réunion se réduit à une lutte au rhum. Pas de rhum, pas d'électeurs ! Pour un verre de plus, ils voteraient tout aussi bien pour l'empereur de Chine que pour le candidat qui brigue leurs suffrages. On m'a affirmé qu'on a vu cinq nègres produire 104 voix, faisant le tour du local du vote, et rentrant par différentes portes, armées de bulletins, chaque fois changés. Lors d'une élection, un journal de Saint-Denis a parlé de 2000 électeurs qui s'étaient présentés, et on n'avait vu personne dans la rue !²¹³ »

Il prétend que les affranchis n'ont pas conscience de l'importance du droit de vote et qu'ils sont prêt à voter pour n'importe qui, pour obtenir un verre de rhum. Dès lors que les affranchis deviennent des électeurs, les votes sont altérés. Cependant, tout a été fait pour que les affranchis ne votent pas.

À travers sa perception, il est facile de comprendre les difficultés d'insertion de l'affranchi au sein de cette société. L'abolition a certes permis à l'esclave d'accéder à la liberté et au statut de citoyen. Mais les mentalités ne changent pas du jour au lendemain. Les anciens esclaves ont peine à trouver leurs places dans la société.

Au moment de l'abolition, malgré les mauvais traitements subis lors de l'esclavage et contrairement aux idées reçues, les nouveaux affranchis se comportent avec une grandeur d'esprit.

Ils ne pensent pas à la vengeance, mais à leur avenir et à la liberté si durement obtenue. Le comportement de l'affranchi remet en cause tous les préjugés. Cette attitude donne l'image d'une île touchée par l'esprit de transcendance. Les affranchis sont touchés par l'île et ne veulent pas la mettre à mal. Ce comportement de l'esclave apporte une meilleure image à l'île.

²¹³ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie. 1900*, p. 383.



POTEMONT, Adolphe Martial. 1848. *Danse des Noirs sur la place du gouvernement le 20 décembre 1848.*
Estampe, Musée Léon Dierx.

2- Les élites : une vie mondaine sous le modèle occidental

À Bourbon/La Réunion, la mise en sucre de la colonie a donné naissance à une élite. Au début du siècle, les grands propriétaires résident sur leurs habitations, mais ils s'installent de plus en plus en ville²¹⁴. Les voyageurs donnent leurs impressions de cette élite locale.

Au début du siècle, les colons sont présentés de manière positive par le voyageur Billiard. Il cite par exemple, M. Philibert Chauvet : « [...] un des cultivateurs les plus zélés et les plus instruits de la colonie²¹⁵ [...] ». Il mentionne, M. Joseph Hubert qui inventa de nouvelles techniques pour améliorer la pousse du muscadier²¹⁶ et renforcer le giroflier²¹⁷. Il parle aussi des frères Desbassayns qui ont doté l'île de machines industrielles sans cesse améliorées. Pour Billiard, Charles Desbassayns est le fondateur des sucreries de l'île. Il le décrit comme étant :

²¹⁴ GÉRAUD, Jean-François. *Les maîtres du sucre : Île Bourbon 1810-1848*. Saint-Denis : Université de La Réunion CRESOI, 2013, p. 127.

²¹⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 190-191.

²¹⁶ Ibid, p. 185.

²¹⁷ Ibid, p. 186.

« Doué d'un esprit entreprenant²¹⁸ [...] ». Ces exemples soulignent l'intelligence des colons et leur esprit d'innovation. Ceux-ci contribuent au développement de la colonie.

Billiard parle aussi du propriétaire engagé dans la mise en sucre comme : « [...] un habile sucrier, [...] n'est point un homme ordinaire ; toutes ses forces sont distribuées dans une juste proportion [...]»²¹⁹ ». Il vante la capacité de gestionnaire du sucrier qui répartit les tâches et veille au bon fonctionnement de son industrie. Les colons ont contribué à l'innovation en offrant à la colonie de nouvelles techniques et de nouvelles technologies. Les colons sont également représentés comme des personnes d'initiative, tel est le cas de Lemarchant à la tête de son établissement dans l'espace reculé d'Orère.

Il vante les colons de l'île : « [...] je ne sais si dans les autres colonies, il y a autant qu'à Bourbon et à l'île de France d'hommes remarquables par leurs connaissances et leur éducation²²⁰ ».

Cependant, Billiard écrit que : « le colon est pressé de jouir : il faut que le capital qu'il emploie à l'achat d'une habitation lui soit rendu en moins de dix années²²¹ ». Le colon est toujours à la quête du profit. Cette citation démontre l'impatience du colon pressé de récupérer ce qu'il a investi. La terre est synonyme de richesse pour le colon qui n'a de cesse de produire. L'île est un espace d'investissement et d'enrichissement pour les colons.

Au milieu du siècle, le regard porté sur les colons sur leurs habitations se dégrade. Le voyageur Lavollée est indigné face aux plaintes des colons : « Les colons ont l'habitude de crier misère : à les en croire, ils seraient tous ruinés. En attendant, ils mènent grand train, mangent des truffes, boivent nos meilleurs vins, jouent gros jeu et vivent à peu près comme des nababs. On devrait se résigner facilement à être ruiné de la sorte²²² ».

Le regard sur les élites en ville est négatif. Au cours de leurs passages en ville, les voyageurs observent les modes de vie des élites.

Lavollée décrit la vie créole à Saint-Denis : « Après les heures de soleil, qui sont celles du repos et de la famille, le soir vient et se dépense dans le monde, au bal, au jeu, au théâtre, parfois chez

²¹⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 173-174.

²¹⁹ Ibid, p. 172.

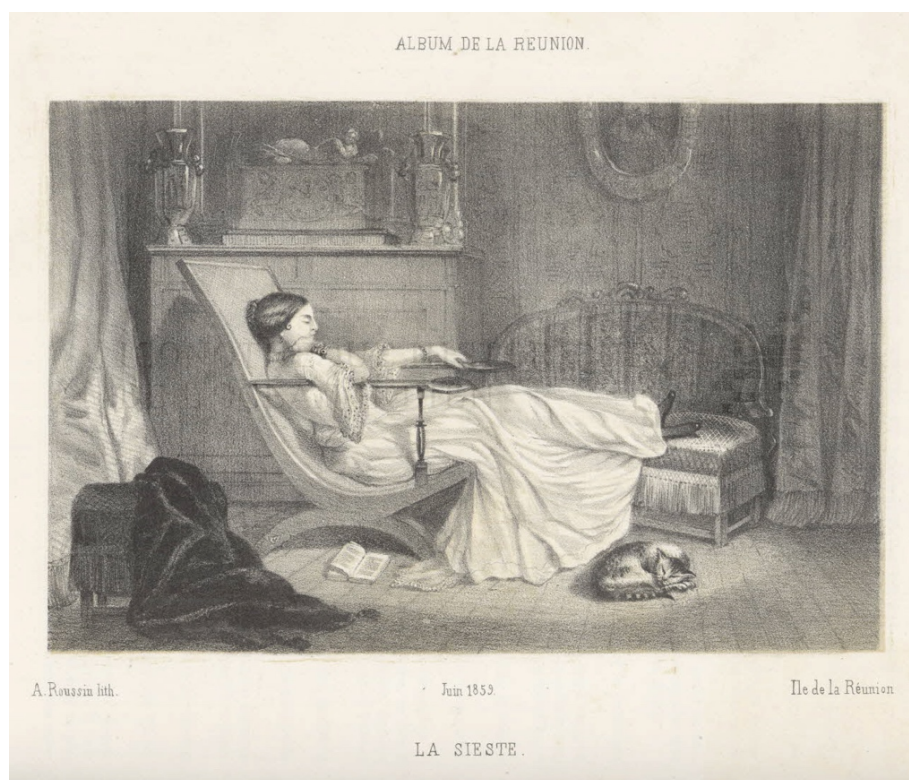
²²⁰ Ibid, p. 177.

²²¹ Ibid, p. 210.

²²² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 73.

la mulâtresse²²³ [...] ». Les élites consacrent leurs temps à se ménager et à mener grand train en société. Itier précise que la sieste est le : « [...] point d'orgue dans l'existence du colon²²⁴ [...] ».

Les élites sont mal vues. La mise en sucre a enrichi ces notables qui vivent comme les plus grands de la métropole. L'estampe de Louis Antoine ROUSSIN représente aussi les élites au repos.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1859. *La sieste : juin 1859*. Estampe, Bibliothèque départementale.

Les voyageurs offrent une description de la dame créole. Au milieu du siècle, leur regard n'évolue pas. Celle-ci se caractérise par sa beauté, une grâce parfaite²²⁵ et sa nonchalance.

Les voyageurs Yvan et Verschuur portent un regard plus critique sur celle-ci. Pour Yvan :

« Les belles Bourbonnaises charmantes [...] ce sont des femmes de satin blanc, vêtues de gaze, vaporeuse comme un rêve, mais nonchalantes, froides, ne mettant un peu d'élan que là où elles peuvent satisfaire leur vanité, nous dirons même leur orgueil. [...] Ces femmes ont des caprices, elles n'ont pas de passion. Les désirs de ces êtres diaphanes, nés avec des instincts de despotisme, habitués à la mollesse, n'ayant d'autre règle que leur vouloir [...] à cause des vagues aspirations de leur esprit peu cultivé²²⁶ [...] ».

²²³ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 71-72.

²²⁴ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 127.

²²⁵ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 71.

²²⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 154.

Yvan dénigre les dames créoles. Il atteste de leurs beautés et de leurs belles toilettes, mais elles sont dénuées de bon sens. Il explique qu'elles sont attachées à leurs jeunesses qu'elles cherchent à éterniser²²⁷.

Pour Verschuur, la femme créole est une fainéante. Il écrit : « Quant à la femme créole, dont la journée se passe sans absolument rien faire du tout, se balançant dans une chaise longue, et ne s'occupant pas plus de son ménage que de ses enfants, elle a le goût prononcé pour la toilette toutes les fois qu'elle se montre en public²²⁸ ». Pour lui, elle s'intéresse qu'à son bien-être personnel au détriment de sa maison et même de ses enfants.

Ce voyageur porte un jugement sévère sur la dame créole. En réalité, les dames sont responsables de l'entretien de la maison et s'occupent de leurs enfants. Si certaines dames vivent de cette manière, il ne faut malgré tout pas prendre ce mode de vie pour une généralité.

Les voyageurs critiquent l'intelligence de ces élites. Yvan qui visite la demeure d'une notable de l'île la décrit comme : « Mme B*** passait à Bourbon pour une femme d'un esprit supérieur ; à Paris, elle aurait été à peine élégante, rien de plus²²⁹ ».

Le voyageur souligne que les élites perçues comme les plus brillants de l'île sont bien loin du niveau d'instruction de la métropole.

À la fin du siècle, Verschuur écrit : « Et que dire du développement intellectuel de ces créoles, dont la vie s'écoule dans une monotonie désespérante, qui n'ouvrent jamais un livre sérieux, qui vivent comme la fougère au bord du fossé ?²³⁰ ». Le regard de Verschuur est très critique sur les élites. Ils présentent les créoles comme inactifs. Il reproche aux habitants leur inculture. Pour lui, les créoles ne s'intéressent à rien. C'est pourquoi il les compare à des fougères.

Quant au colon, les voyageurs soulignent sa passion pour le jeu. Les colons y dépensent des sommes folles. Lavollée écrit à ce sujet : « [...] les colons, [...] jouaient ou pariaient, dans l'attente fiévreuse d'un brelan, sur le tapis couvert de pièces d'or qui représentaient leurs champs de cannes ou leurs nègres²³¹ ». Le colon est prêt à parier tout ce qu'il possède pour gagner plus. Pour les voyageurs Lavollée et Yvan, les jeux sont comme une maladie pour le

²²⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 155.

²²⁸ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*, 1900, p. 374.

²²⁹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*, 1855, p. 151.

²³⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*, 1900, p. 374.

²³¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 66.

colon. Pour celui-ci, une partie engagée est une lutte à mort²³². Les jeux représentent une obsession pour le colon. Il marque aussi la volonté d'obtenir des gains considérables alors que le colon vit déjà dans le plus grand des confort. Le colon de la ville est représenté comme une personne cupide.

Pour les voyageurs, à l'exception des jeux, les colons aspirent à une seule chose : « [...] l'amour, ou tout au moins la possession d'une belle mulâtresse, est l'ambition, le rêve favori du colon²³³ ». Le voyageur Lavollée explique que l'attrance des colons pour la mulâtresse est liée à sa différence physique avec la dame créole. Cependant, il ajoute que les : « hommes qui souvent se ruinent pour elles, mais qui ne les épouseront jamais²³⁴ ». Pour le voyageur, les colons peuvent tout perdre pour les mulâtresses, mais en aucun cas ils ne s'engagent avec elle. En effet, se marier avec une mulâtresse est inacceptable dans la société bourbonnaise/réunionnaise. Le colon perdrait de son rang. Les élites ne veulent pas se mélanger aux autres, ils souhaitent rester entre eux.

En ville, le colon est présenté comme spécialiste des ragots. Alors qu'il est accueilli chez un colon de la ville, celui-ci a pour premier sujet de conversation de rapporter : « [...] la chronique du bal de la veille, les bruits de coulisse, les petites intrigues, la ruine de l'un, les gains de l'autre²³⁵ [...] ». Dans l'île, chacun porte un regard critique sur l'autre. Les élites s'intéressent à des éléments superficiels.

Contrairement, au roman de Georges Sand, la varangue n'est pas le lieu où les colons profitent de leurs cigares paisiblement, mais : « En réalité, ils y prennent du café noir en méditant de leurs voisins²³⁶ [...] ». Le voyageur montre que la réalité est bien loin de l'image donnée dans les romans.

L'image des colons qui habite en ville est négative. Itier définit les habitants de la ville comme étant : « [...] les quelques personnes qui jouissent du privilège de consommer les produits du travail et des sueurs de toute une population, dépensent l'or comme elles le

²³² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 154.

²³³ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 71.

²³⁴ Ibid, p. 71.

²³⁵ Ibid, p. 67.

²³⁶ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 150.

gagnent²³⁷ ». Le voyageur souligne que le travail forcé des esclaves profite à une minorité de la population. Pour lui, les plus riches n'ont pas conscience de la valeur du travail. Les élites n'ont donc aucun mal à dépenser le fruit du travail des autres, dans les jeux d'argent. À travers sa perception des élites, le voyageur critique aussi le système esclavagiste. Ce regard porté sur les élites donne à Bourbon/La Réunion une image négative. Dans cette île, la société s'appuie sur la souffrance des uns pour satisfaire le plaisir des autres.

Les élites locales s'appuient sur le modèle occidental. Les loisirs sont copiés sur les Européens tels que le théâtre. Lavollée qui assiste à un spectacle d'opéra témoigne que celui-ci est plutôt désastreux : « L'orchestre ne parvenait pas toujours à se mettre d'accord ; quant aux chœurs, c'était vraiment pitié²³⁸ ». Mais, le colon n'assiste pas à ce spectacle pour la beauté du chant. L'objectif est tout autre, comme le démontre le voyageur : « [...] les colons se figurent qu'ils sont à l'Opéra ; les dames étalent leurs belles toilettes, leurs bracelets et leurs bras nus, et cela suffit, à ce qu'il paraît, à cette manie d'imitation parisienne qui tourmente incessamment nos compatriotes des tropiques²³⁹ ».

Le but des colons est d'afficher ces richesses devant la société. Chaque événement est l'occasion d'afficher sa réussite. Les élites souhaitent aussi à travers ce loisir suivre la mère patrie. Ce mimétisme se manifeste dans leur mode de vie, l'art de la table, l'alimentation, l'architecture des demeures créoles²⁴⁰.

Cette attitude tire ses racines dans l'appartenance de l'île à la France. Les riches créoles effectuent leurs études en France²⁴¹. La présence : « [...] des fonctionnaires et des officiers de marine entretient entre la métropole et Bourbon un courant non interrompu d'idées et de relations²⁴² [...] » qui donne à l'île son cachet français.

Les tenues vestimentaires sont proches de l'habillement Européen avec les belles robes de bal et les cravates. Le voyageur Itier souligne la beauté des vêtements portée par les créoles lors du bal : « [...] quant à l'élégance de leur mise, il est peu de grandes villes de France, où la toilette

²³⁷ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 126.

²³⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 70.

²³⁹ Ibid, p. 70.

²⁴⁰ Notre étude ne développe pas ces différents aspects. En effet, l'ouvrage *Les maîtres du sucre* de Jean-François GERAUD traite de ces éléments.

²⁴¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 68-69.

²⁴² Ibid, p. 69.

des femmes puisse être comparée pour la richesse, la fraîcheur, le goût et j'ajouterais la nouveauté, à ces toilettes expédiées directement de Paris²⁴³ [...] ». Les élites de Bourbon/La Réunion sont à la pointe en matière de mode.

Verschuur est très critique sur la copie du modèle européen. Si les autres colonies ont une couleur locale²⁴⁴, ce n'est pas le cas de Bourbon/La Réunion. Au XIX^e siècle, même si les élites suivent le modèle occidental, ils parviennent à se singulariser. Si les tables des élites sont plutôt dans l'imitation, il existe toutefois des pointes de créolisation²⁴⁵. Contrairement à ce que dit Verschuur, les élites ont leur propre identité.

L'apparence pour les élites est primordiale. Le voyageur Verschuur est étonné à la vue d'une dame en robe de soie avec manche à gigot sortir d'une triste bicoque qui semble être habitée par des indigènes²⁴⁶. Il souligne ici le contraste entre le soin accordé à la toilette et la vétusté de leur maison. Il ajoute la femme créole mange : « [...] du riz et de la morue pendant un mois, pour pouvoir paraître avec un luxe bien au-dessus de ses moyens à l'occasion d'un mariage, d'un bal ou d'une fête quelconque²⁴⁷ ».

Les dames misent tout sur l'apparence au détriment de leur niveau de vie. Elles n'assument pas leur statut social et tentent de cacher leur misère vis-à-vis des autres. Le regard des autres est important dans l'espace urbain. La ville est l'espace du jugement et de la critique.

Le souci des apparences ne concerne pas seulement les dames, mais s'applique à la famille créole. En effet, Verschuur écrit : « Tout est pour l'extérieur dans beaucoup de familles créoles, et la vie intime est d'une simplicité telle, qu'elles seraient bien embarrassées si quelqu'un arrivait à l'improviste à l'heure du repas²⁴⁸ ».

À la fin du siècle, les colons victimes de la crise veulent conserver la meilleure image d'eux face à la société. Cependant tout est dans le paraître. Dans l'espace urbain, les apparences ne sont qu'illusion et ne traduisent pas la réalité. Elles représentent la réussite sociale, « l'un des marqueurs les plus importants d'intégration à Bourbon²⁴⁹ ».

²⁴³ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 127-128.

²⁴⁴ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 373-374.

²⁴⁵ GÉRAUD, Jean-François. *Les maîtres du sucre : Île Bourbon, 1810-1848*. Saint-Denis : Université de La Réunion CRESOI Océan éd, 2008, p. 155-156.

²⁴⁶ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. 1900, p. 375.

²⁴⁷ Ibid, p. 374.

²⁴⁸ Ibid, p. 374.

²⁴⁹ GÉRAUD, Jean-François. *Les esclaves du sucre : Île Bourbon, 1810-1848*. Saint-Denis : Université de La Réunion CRESOI Océan éd, 2008, p. 130.

En quittant Bourbon/La Réunion, le voyageur Lavollée insinue que l'occidentalisation de cette espace est réussie. Cependant, il regrette d'être venu si loin pour retrouver l'Europe.

En ce sens, il écrit :

« À quoi bon, quitter l'Europe pour se retrouver, à trois mille lieues de distance, avec les mêmes hommes et les mêmes choses ? Jusqu'ici, faut-il le dire, nos désirs, nos espérances avaient été en partie déçus. [...] Bourbon, c'était encore et toujours l'Europe, transplantée sous un autre soleil avec les rides de la civilisation ; [...] Cette fois, du moins nous pensions dire pour longtemps adieu aux images monotones de la civilisation et nous soustraire aux reflets du vieux monde. Les bals, les fêtes qui précédèrent notre départ, les sons de l'orchestre, les aimables souhaits des colons, tout cela ne nous paraissait plus qu'un écho d'Europe, une vision²⁵⁰ ».

Au regard du voyageur, l'île n'a rien d'exceptionnel.

3- Une société complexe :

A. Une population diversifiée

Les voyageurs insistent dans leurs récits sur la population servile et les notables de l'île. Mais la société bourbonnaise/réunionnaise est plus complexe.

La population est aussi constituée d'esclaves affranchis que le voyageur reconnaît par ses souliers. Lavollée écrit à ce sujet : « J'appris [...] que les affranchis, les Noirs devenus *Blancs* se permettaient le luxe d'une paire de souliers. L'émancipation a dû combler de joie tous les cordonniers de la colonie²⁵¹ ». Le voyageur retient qu'un simple soulier symbolise la liberté pour l'ancien esclave. Mais pour l'affranchi, ce soulier est un symbole important. D'ailleurs, l'esclave préfère marcher pieds nus sur les cailloux plutôt que d'utiliser ces souliers²⁵².

Au cours de ses périples dans l'île, le voyageur rencontre des affranchis. Ceux des Hauts de l'île qui ont eu droit à une propriété sont présentés comme n'abusant pas du travail²⁵³. Mais la rencontre du voyageur Lavollée avec un couple d'affranchis en train de travailler la terre remet en cause cette perception de l'affranchi. En effet, le voyageur est étonné de voir des

²⁵⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 105-106.

²⁵¹ Ibid, p. 74.

²⁵² Ibid.,

²⁵³ Ibid, p. 75.

affranchis travailler aussi durement alors qu'ils n'ont pas de maître. Il décrit l'affranchi : « Son front ruisselait de sueurs ; ses mains calleuses, son corps amaigri, à peine couvert d'une ceinture de coton, annonçaient une vie rude et un travail opiniâtre²⁵⁴ ». Son dialogue avec l'affranchi révèle la raison de ce laborieux travail, celui-ci souhaite acheter la liberté de son fils. Lavollée ajoute qu'après cette discussion, « [...] le nègre saisit sa bêche et se remet à l'œuvre avec énergie, comme s'il regrettait la minute qu'il venait de perdre²⁵⁵ ».

L'image de l'esclave tant ressassé n'est pas à généraliser. Le regard étonné de Lavollée à la vue d'un couple d'affranchis qui travaille révèle que le voyageur a des idées reçues sur les esclaves et les affranchis. Évidemment les affranchis restent pour les voyageurs des esclaves. Le voyageur Billiard tient à le préciser²⁵⁶.

Les voyageurs présentent les mulâtresses comme objet de tentation du colon²⁵⁷. Ce dernier succombe à leur attrait physique d'après Lavollée :

« Leur corps à la fois ferme et souple, leur taille élégamment cambrée, leurs traits accentués [...] les tresses brillantes et sinueuses de leur chevelure, leur costume bariolé des plus riches couleurs et jusqu'à ce doux babil [...] tout en elles semble empreint de séduction plus encore que de beauté²⁵⁸ ».

Cette description donne une belle image de la mulâtresse. Outre sa beauté le voyageur souligne qu'en termes de caractère elle connaît « le code de toutes les roueries²⁵⁹ ». Pour le voyageur, le colon est une victime de la mulâtresse.

Billiard admet que : « la race croisée des Blancs et des nègres jouit d'une heureuse constitution²⁶⁰ ».

Le voyageur Yvan ajoute que les belles mulâtresses sont l'objet de spéculation pour ceux qui les possèdent comme esclaves. Ceux qui possèdent ces belles mulâtresses profitent de la passion du colon pour « [...] arriver à certaines fins, ou bien ils leur assignent un prix exorbitant !²⁶¹ ». Ce voyageur montre que les propriétaires profitent de l'amour du colon pour s'enrichir.

²⁵⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*, 1852, p. 100.

²⁵⁵ Ibid, p. 101.

²⁵⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 207.

²⁵⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 156.

²⁵⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 71.

²⁵⁹ Ibid, p. 71.

²⁶⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 226.

²⁶¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 157.

A la limite et au-delà des terres cultivées, les voyageurs rencontrent des habitants. Le voyageur Billiard y fait référence sous le terme de « créoles des hauts ». Les créoles des Hauts sont tout simplement des affranchis et des Petits-Blancs²⁶². Ceux-ci se différencient des créoles des Bas de l'île.

Les Petits-Blancs sont décrits comme descendant des premiers habitants de la colonie et de race européenne pure²⁶³, alors qu'il n'existe pas de pureté à Bourbon/La Réunion. Billiard les présente comme étant bons, mais ignorants²⁶⁴. Le voyageur indique aussi qu'ils vivent modestement de ce que leur offre leur petite parcelle de terre. Billiard représente cette partie de la population de manière positive.

Au milieu du siècle, les voyageurs s'accordent avec la perception du voyageur Billiard. Yvan considère les Petits-Blancs comme étant : « [...] la population la plus originale et la plus intéressante de notre possession²⁶⁵ ». En effet, les Petits Blancs représentent une population originale, ils font partie des catégories pauvres de l'échelle sociale et qui sont de ce fait associé aux mêmes niveaux que la population de couleur. Le statut des Petits Blanc, donne à la pyramide sociale de Bourbon/La Réunion un caractère d'exception²⁶⁶.

Les voyageurs mettent en avant la situation difficile dans laquelle se retrouve cette population. Itier écrit : « Hélas ! la misère ronge les Petits Blancs de Bourbon²⁶⁷ ». Il ajoute que les Petits-Blancs que les voyageurs rencontrent au Bois-Blanc vivent du travail de cette terre : « [...] si ingrate, qu'on y meurt à peu près de faim²⁶⁸ ».

La description des Petits-Blancs des Hauts est plus favorable que celle des colons de l'espace côtier. Les voyageurs parlent de cette population retirée dans les solitudes intérieures : « [...] chez ces êtres revenus à la simplicité primitive, il se commet peu de délits parmi eux, et un crime y est une chose à peu près inouïe²⁶⁹ ».

Cet exemple met en valeur la différence entre les Hauts et les Bas de l'île. Dès lors que l'habitant s'éloigne de l'espace côtier, les mœurs semblent se bonifier. L'espace de vie a une influence sur le caractère des habitants de l'île.

²⁶² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 445-446.

²⁶³ Ibid, p. 445.

²⁶⁴ Ibid, p. 446.

²⁶⁵ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 175.

²⁶⁶ BOURQUIN, Alexandre. *Histoire des Petits-Blancs de La Réunion : XIXe-début XXe siècle*. Paris : Karthala, 2005, p. 28.

²⁶⁷ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 152.

²⁶⁸ Ibid, p. 152.

²⁶⁹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 177.

Cependant, en se retirant loin de la ville et de la civilisation, cette population est dans la plus grande ignorance. Itier met en avant cette idée suite à sa rencontre avec Mlle Amélia, « [...] la plus simple et la naïve des filles du Bois-Blanc²⁷⁰ [...] ». En effet, Mlle Amélia a pour seule connaissance du monde, sa terre du Bois-Blanc et ses alentours, selon le voyageur. Le défaut de vivre retiré de tous est de perdre pied avec la civilisation.

Le regard des Petits-Blancs sur les colons souligne qu'ils se distinguent d'eux. Les Petits-Blancs parlent des colons comme : « [...] des parvenus, qui ont conquis leurs biens par l'usure [...] »²⁷¹. Pour eux, les colons se sont enrichis de la plus mauvaise des manières. Or, les Petits-Blancs travaillent de leurs mains pour subvenir à leurs besoins et celui de leur famille. Les femmes « se livrent aux travaux du ménage et confectionnent les nattes, les chapeaux [...] »²⁷² et les hommes cultivent leur terre, exploitent la forêt, d'autres pratiquent la pêche et le braconnage²⁷³.

Les voyageurs présentent les Petits-Blancs comme des travailleurs alors que les élites de la ville sont inactives.

B. Les relations humaines :

En premier lieu, les voyageurs sont frappés par le désir des Blancs de ne pas s'associer aux esclaves.

Le voyageur Yvan fait part de l'horreur pour le sang des nègres, des élites. Il écrit : « Pour ces nobles Blancs, la plus petite trace de sang nègre équivaut à un déshonneur complet, et celui qui est ainsi entaché ne saurait être admis dans leur intimité [...] »²⁷⁴. Il explique que ce mépris vis-à-vis de l'esclave est surtout une question d'intérêt pour les élites. En effet, ceux-ci souhaitent que les esclaves gardent leur statut. Yvan met l'accent sur l'hypocrisie qui règne dans cette société, car parmi les esclaves, certains « [...] ont la peau plus lisse et plus blanche [...] »²⁷⁵ que les colons, car nombreux sont les enfants de ceux qui les tiennent au rang d'esclaves.

²⁷⁰ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 152.

²⁷¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 88.

²⁷² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 176.

²⁷³ Ibid.,

²⁷⁴ Ibid, p. 156.

²⁷⁵ Ibid.,

Les élites souhaitent maintenir les Noirs dans l'esclavage et garder leur supériorité. Cependant, le voyageur souligne l'existence de relation entre les élites et les esclaves donnant naissance à un métissage. Ces enfants qui pourtant sont aussi Blancs restent considérés comme des esclaves.

Au sein même de la population libre qui est au bas de l'échelle sociale, le seul titre de gloire est d'être Blanc malgré la pauvreté. Cette catégorie ne veut pas s'associer aux Noirs. Billiard donne l'exemple de son passage auprès du créole des Hauts, « [...] un jour que je passais au travers d'une petite habitation, le maître, qui travaillait à son champ avec deux esclaves, m'ayant aperçu, jeta bien vite sa gratte, pour que je n'eusse pas croire qu'il s'abaissait à travailler²⁷⁶ ». Seul l'esclave travaille. Dès lors, le créole des Hauts perçoit mal le fait de travailler. Il ne veut pas être au même niveau que l'esclave.

Au milieu du siècle, le voyageur Yvan écrit au sujet du Petit Blanc :

« Une chose digne de remarques, c'est que, malgré leur pauvreté, jamais les Petits Blancs ne se sont alliés aux mulâtres ; aucune considération ne saurait les décider à altérer la pureté de leur race par une goutte de sang mêlé : leur susceptibilité à cet égard est plus grande peut-être que celle des riches colons des basses terres. Aussi appartiennent-ils bien réellement à l'aristocratie²⁷⁷ ».

Selon Yvan, la vie des Petits Blancs est proche de l'affranchi. Cependant, ils ne souhaitent pas se mêler à cette population pour conserver leur fausse image d'aristocrate et marquer leur supériorité.

En premier lieu, les voyageurs donnent une image binaire de la société bourbonnaise/réunionnaise avec d'un côté les esclaves et de l'autre le reste de la société. Ils font ressortir la relation entre les dominants et les dominés. Or, les relations entre les habitants de l'île sont bien plus complexes. En effet, certains colons entretiennent des relations avec des mulâtresses. Les voyageurs rencontrent parfois des situations surprenantes.

Ainsi, Yvan est intrigué par la rencontre d'un esclave qui porte à son poignet un bracelet de cheveux blonds. Il interroge l'esclave sur cet objet auquel celui-ci répond que ce bracelet est celui de sa maîtresse. Suite à cette réponse, Yvan écrit : « Je restai confondu. Il n'existe certainement point de mulâtresse de cette nuance-là : il y a donc des femmes blanches pour lesquelles un nègre est un homme²⁷⁸ ».

²⁷⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 464.

²⁷⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 177.

²⁷⁸ Ibid, p. 175.

Le voyageur est surpris d'une possible relation entre une blanche et un esclave. Ce cas rare mérite l'attention.

La relation entre les habitants et les voyageurs soulignent l'hospitalité des Bourbonnais/Réunionnais. Tout au long de leur traversée dans l'île, les voyageurs sont reçus par les habitants de l'île. D'ailleurs, les voyageurs citent les habitants qui les ont reçus : « L'accueil de M. Cazeaux[...] fut des plus aimables²⁷⁹ », « [...] M.N*** qui nous avait fait un si gracieux accueil²⁸⁰ », « Mme L*** nous offrit l'hospitalité cordiale et magnifique que nous avons trouvée chez les autres colons²⁸¹ », « [...] un repas splendide, offert de la meilleure grâce²⁸² ». Les exemples de ce type sont nombreux dans les récits.

L'hospitalité dans l'île est presque poussée jusqu'à l'excès, comme l'attestent les voyageurs Billiard et Itier. Billiard écrit en parlant des habitants de Saint-Leu : « [...] J'adresserai un reproche [...] aux habitants de ce quartier, c'est de trop bien traiter leurs hôtes, de sorte que ceux-ci sont souvent obligés de remettre au lendemain le voyage qu'ils auraient voulu continuer²⁸³ ». Il ajoute que les habitants de Saint-Leu combler la tristesse du quartier par le plaisir d'accueillir des hôtes. Les habitants de Saint-Leu sont contents de recevoir des voyageurs. Ceux-ci sont tellement bien traités qu'ils n'ont plus envie de quitter les lieux et y passent plus de temps que prévu.

Itier en arrivant dans l'île écrit : « J'étais attendu au débarcadère par un ancien camarade récemment marié à Bourbon ; il fallut le suivre malgré mes observations sur la gêne que j'allais lui causer. Allons, puisqu'on pousse ici l'hospitalité jusqu'à la violence, laissons-nous faire !²⁸⁴ ». Cette citation met clairement en évidence l'hospitalité des habitants de l'île. Malgré la gêne que peut occasionner la présence du visiteur, le Bourbonnais/Réunionnais est toujours prêt à accueillir l'autre.

Des esclaves aux élites de l'île, chacun est chaleureux dans la colonie. Ce caractère propre aux Bourbonnais/Réunionnais donne à l'île, l'image d'une terre accueillante.

²⁷⁹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 139.

²⁸⁰ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. 1855, p. 166.

²⁸¹ Ibid, p. 174.

²⁸² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. 1852, p. 73.

²⁸³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822, p. 132.

²⁸⁴ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. 1848, p. 126.

Les habitants contribuent au développement de Bourbon/La Réunion, mais ils ne sont pas présentés de manière avantageuse dans les récits des voyageurs.

III- Une île colonisée gardant à la marge son caractère pittoresque

1 - Une nature immuable

A – Le climat

L'île Bourbon/La Réunion jouit d'un climat tropical humide soumis aux alizés. Mais compte tenu de son relief, l'île est le théâtre de microclimats. Le voyageur européen à son arrivée est confronté à ce climat tropical différent du sien. Cet élément est important dans l'image de l'île puisqu'il joue un rôle sur le paysage.

Tous les voyageurs au cours de leurs déplacements offrent des informations sur le climat, à l'exception de Verschuur. Billiard, est le plus prolixe sur le sujet puisqu'il consacre dans son récit, une partie au climat intitulé « Vents, température, saisons²⁸⁵ », soit six pages et une autre à l'« Ouragan²⁸⁶ », soit neuf pages.

Le voyageur est frappé à son arrivée en été par la chaleur, notamment lorsqu'il parcourt le littoral. La forte chaleur est liée à cette illumination quasi quotidienne : le soleil. Itier parle des « [...] feux du jour²⁸⁷ » et Yvan des « [...] rayons meurtriers du soleil²⁸⁸ ». Ce climat a des conséquences sur l'être humain : il fatigue et rend plus difficile la marche dans l'île²⁸⁹ pour Billiard et fait perdre l'appétit²⁹⁰ pour Lavollée.

Dès que le voyageur gagne la partie haute en visitant les habitations adossées à la montagne, il est soulagé par l'agréable fraîcheur. Quand Billiard va à l'Ermitage, il trouve : « [...] une température moins brûlante que celle du quartier, un air extrêmement pur dont les courants traversent et rafraîchissent continuellement la maison²⁹¹ ». L'intérieur de l'île offre un climat plus modéré pour ces voyageurs habitués au climat tempéré de l'hémisphère nord.

²⁸⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 18.

²⁸⁶ Ibid, p. 18.

²⁸⁷ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 126.

²⁸⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 189.

²⁸⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 151.

²⁹⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 68.

²⁹¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 83.

Les voyageurs soulignent le contraste climatique : la forte chaleur due aux puissants rayons du soleil et le frais des montagnes. La nature a donné à chaque coin de l'île ce qui est nécessaire afin qu'il soit agréable.

Elle a tout prévu. Le voyageur accablé par la chaleur trouve de la fraîcheur avec la brise. La brise apportée par la mer le ranime²⁹², mentionne Yvan. Billiard précise qu'en période de chaleur excessive, l'air est rafraîchi pas deux types de brise le matin : celle de la mer évoquée par Yvan et le soir la brise de la terre²⁹³. La brise ne rafraîchit pas seulement, elle couvre l'île d'une délicieuse mélodie. En effet, Lavollée à Saint-Denis relate : « Au soir, la brise se lève et chante harmonieusement à travers les tiges de bambous ou sous le feuillage des filaos²⁹⁴ ». Le vent apporte la fraîcheur aux êtres humains et aussi il transporte des semences offrant à l'île une belle végétation. Le vent amène aussi la pluie²⁹⁵.

Chaque élément de la nature se complète et apporte l'équilibre à l'île. En effet, le vent participe à la naissance de la végétation et joue un rôle essentiel puisqu'elle apporte la fraîcheur. De même, le vent transporte la pluie et la montagne par la suite partage les grains dans l'île et arrête la pluie lorsqu'elle est en abondance dans la région au vent²⁹⁶. Les sources par leurs émanations amènent des nuages de pluie.

Par cet équilibre, l'île possède un air pur et sain : « un des climats les plus salubres de l'univers²⁹⁷ » dit Yvan. Cette idée se retrouve chez chaque voyageur. Billiard ajoute qu'à Bourbon/La Réunion et en île de France/Maurice, il n'existe pas de maladie propre à ces pays. Les maladies qui touchent l'île sont liées selon lui à l'imprudence des êtres humains²⁹⁸. Les êtres humains habitant cette île sont chanceux. Ils vivent dans un climat des plus agréables et dans un paysage où même le ciel est exceptionnel.

Malgré les rayons ardents du soleil, les voyageurs décrivent la beauté du ciel à Bourbon/La Réunion. Billiard parle du lever du soleil comme le plus beau moment de la

²⁹² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 189.

²⁹³ Ibid, p. 222-223.

²⁹⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 65.

²⁹⁵ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 221.

²⁹⁶ Ibid, p. 221-222.

²⁹⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 176.

²⁹⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 225.

journée²⁹⁹. Lavollée ajoute que le soleil éclaire la ville d'une brillante auréole³⁰⁰. Le ciel est idyllique dans l'île, mais à tout moment il peut être annonciateur d'un mauvais présage.

L'île subit parfois le déferlement de la nature, au cours duquel les éléments se déchaînent. Billard en remontant vers l'Ermitage, se retrouve dehors en plein déluge, il décrit une vraie scène apocalyptique avec une pluie torrentielle et le grondement terrible venant du ciel³⁰¹. Il écrit la violence de ce phénomène imprévisible : « de mémoire d'homme on n'en avait jamais vu de pareil à l'île de Bourbon : la foudre [...] brisa des arbres ; fit éclater des rochers [...]. La pluie creusa de nouvelles ravines : quelques habitations, terres et arbres, furent entraînées par des torrents³⁰² ». Cette expérience décrite n'est pas un ouragan et pourtant la nature qui s'est réveillée tout à coup dans toute sa force sème le désastre sur son passage. L'île est frappée souvent par ce genre de phénomène climatique, mais l'être humain est toujours surpris. La nature reste imprévisible.



CASSIEN, Paul. 1881. *Album de la Réunion. Pendant un ouragan. Environs de Saint-Paul.*
Estampe, Musée Léon Dierx.

²⁹⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820.* Paris, 1822, p. 154.

³⁰⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java.* Paris, 1852, p. 65.

³⁰¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820.* Paris, 1822, p. 86.

³⁰² Ibid, p. 87.

L'ouragan est le phénomène naturel dévastateur. Le voyageur Itier témoigne des conséquences de ce phénomène météorologique à Saint-Gilles après le passage de celui-ci lors d'un précédent voyage :

« L'ouragan [...] a semé son passage de ruines et de débris. À cette même place où je voyais un vaste amas de décombres, s'élevait, il y a trois mois, une belle sucrerie dont la destruction a réduit au désespoir le malheureux colon qui avait consacré sa vie entière à la fonder. Ces espaces profondément ravinés, stériles, couverts de pierres, c'étaient de beaux champs où la canne prospérait. Quelques heures ont suffi pour consommer l'anéantissement de ces richesses et jusqu'à la terre des champs qu'une pluie torrentielle a entraînée à la mer, tout a disparu pour faire place à une roche nue³⁰³ ».

Billiard laisse entendre que la nature généreuse est aussi incertaine, tout ce qu'elle a pu offrir à l'être humain elle peut le reprendre³⁰⁴. Sur son passage, l'ouragan détruit tout. L'être humain est impuissant et il ne peut qu'accepter son triste sort.

S'il ne peut avoir aucun contrôle sur les événements climatiques, les habitants de l'île ont appris à observer et écouter la nature qui les entoure, à vivre à ses côtés.

Au XIX^{ème} siècle, le développement de la météorologie est encore limité et les techniques en matière de prévision du temps sont encore inexistantes, elles apparaissent au XX^{ème} siècle³⁰⁵. À Bourbon/La Réunion, les seuls instruments mobilisables sont le baromètre et le thermomètre³⁰⁶, aucun autre outil n'est mentionné dans les récits du XIX^{ème}. Ils permettent de prendre des mesures certes, mais ne permettent pas la prévision d'un ouragan. De plus, seule une personne instruite dans la colonie possède ces instruments. Hormis cet habitant instruit, les autres habitants n'ont rien à leur disposition, ils se replient sur leurs sens.

Billiard remontant vers une habitation à l'Ermitage, est prévenu par un habitant qu'il ne parviendra pas jusqu'à l'habitation avant le déluge³⁰⁷. Cet exemple atteste que l'habitant perçoit que le climat se dégrade et qu'il faut s'attendre à un déluge. L'être humain s'est habitué à son environnement et sait comprendre les signes précurseurs du déluge, tels qu'une « chaleur suffocante [...], un nuage bleuâtre [...] sur la mer, des traits de feu³⁰⁸ ». Billiard témoigne d'un second exemple qui illustre cette capacité des habitants de Bourbon/La Réunion. Il explique

³⁰³ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 164.

³⁰⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 210.

³⁰⁵ CHARLES, Lionel. « Perspectives sur l'histoire de la météorologie et de la climatologie », *Ecologie et politique*, 2006/2, n°33, pp.36-52, p.45.

³⁰⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 223

³⁰⁷ Ibid, p. 86.

³⁰⁸ Ibid,.

que l'île de France/Maurice a subi l'ouragan alors que dans l'île, cela avait été annoncé 24h à l'avance³⁰⁹. Cette capacité de comprendre la nature est propre à Bourbon/La Réunion. Lors de l'arrivée d'un ouragan, aux signes du déluge cité précédemment, s'ajoutent « un calme profond », un ciel d'une couleur grisâtre et enfin le bruit des bois qui ronfle dans la montagne³¹⁰. Cette capacité d'écoute de la nature par l'être humain atteste qu'il est en symbiose avec elle.

Pour éviter les catastrophes naturelles, les habitants adaptent leurs constructions. Elles sont peu élevées à Saint-Denis hormis certains monuments puisque « Sous la menace continuelle du tonnerre, de l'ouragan et des tremblements de terre, l'homme est obligé de se faire modeste et d'humilier jusqu'à son toit³¹¹ ». Pour les cultures, les habitants s'appuient sur le climat. En effet, le maïs est planté durant les pluies de décembre jusqu'au mois de janvier³¹². Ceux qui habitent l'île ont des connaissances sur le climat. Par leurs observations, ils ont distingué une période de pluie à Bourbon/La Réunion.

L'habitant prend aussi des mesures, juste avant l'arrivée de l'ouragan pour tenter de limiter les dégâts : « [...] on donna l'ordre dans les habitations de couper la tige des maniocs et le feuillage des bananiers et des papayers [...] ³¹³ ».

B- La mer et son rivage

L'océan est pendant longtemps l'espace de tous les fantasmes. Il reflète l'inconnu et la crainte chez l'être humain. Celui qui entreprend le voyage en mer est dans l'incertitude de son arrivée. Il s'engouffre dans les périls de l'océan, avec le risque de ne pas y survivre. La mer est essentielle dans le paysage et s'inscrit dans la définition même de l'île.

La descente à Bourbon/La Réunion offre aux voyageurs une première perception négative de cette mer qui rend difficile l'accès à l'île. L'île est entourée par un océan tourmenté, sa fureur effraie le voyageur.

³⁰⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 234.

³¹⁰ Ibid, p. 234.

³¹¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 65.

³¹² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 87.

³¹³ Ibid, p. 234.

La mer peut devenir plus terrible lors des raz-de-marée. Selon, Billiard :

« [...] ce ne sont point alors des vagues multipliées qui se brisent au rivage ; la masse des eaux, dont la surface n'est point agitée, semble y être poussée tout entière : la mer gronde sourdement en arrivant au bord de la plage ; elle s'élève, elle se gonfle en un long rouleau qui s'abaisse avec un bruit pareil à celui d'une montagne qui s'écroulerait tout à coup ; de nouveaux rouleaux se succèdent presque sans interruption ; les communications cessent entre les navires et la terre : c'est dans les raz de marée, qui durent ordinairement vingt-quatre heures, que la mer me semble avoir le plus de grandeur et de majesté³¹⁴ ».

Dans cette description, la mer apparaît dans toute sa force. Avec les raz-de-marée, la mer devient un véritable déluge. Malgré cette scène terrifiante, Billiard est admiratif de voir la nature qui se déchaîne. Pourtant, les conséquences de ces raz-de-marée peuvent être dramatiques. Les navires qui n'ont pas eu le temps d'échapper à cette manifestation de la nature se retrouvent perdus : « Malheur au navire [...] En peu d'instant ses débris, tordus par une force irrésistible, viendront rouler dans un tourbillon de vagues sur le sable des galets³¹⁵ ».



ROUSSIN, Louis Antoine. 1860. *Rade de Saint-Denis. Coup de vent (appareillage)*. Estampe, Bibliothèque départementale

³¹⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 220-221.

³¹⁵ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 98.

À l'exception de Billiard qui est impressionné par la puissance de l'océan, la mer apparaît aux voyageurs comme un espace dangereux et funeste. Au cours de leur voyage dans l'île, les voyageurs donnent leur perception sur l'océan.

À peine élevée dans l'île, la vue se pose agréablement sur l'océan. Billiard le décrit « [...] comme un champ d'azur³¹⁶ ». Sur les hauteurs de Saint-Paul, il voit le panorama de cette plaine dont la limite est une mer à l'horizon sans fin : « [...] Vous ne voyez au-delà qu'une mer sans bornes qui se confond avec l'azur des cieux³¹⁷ ; [...] ». Le ciel et la mer semblent se confondre. La mer offre la beauté d'un paysage pur, où la limite de cette île semble être l'horizon. En hauteur, l'océan n'est plus le même que celui de la descente à Bourbon/La Réunion. Il paraît parfaitement immobile et paisible. La mer, ici, invite à l'évasion. Cette image idyllique de l'océan est différente à mesure que le voyageur s'approche de celui-ci.

Le voyageur Yvan dans une habitation placée au bord de mer met en avant la notion de profondeur. À proximité de l'eau, sa couleur s'assombrit. L'océan azur se transforme en « [...] profondeurs bleuâtres³¹⁸ [...] ». La nuance sombre de la mer est synonyme de crainte. L'océan représente l'inconnu aux profondeurs sans fin.

L'océan peut cacher aussi le pire des crimes. Yvan interroge le propriétaire M.N*** au sujet de la disparition de son associé Vincent. La réponse de celui-ci fait allusion à un assassinat suivi d'un dépôt à la mer : « La marée montante lave chaque jour le rivage, [...] et un cadavre auquel l'on attache une pierre à chaque pied reste au fond de la mer.³¹⁹ » Les dépouilles disparaissent dans les abîmes de l'océan.

L'image de la mer à Bourbon/La Réunion dans les récits de voyage est dramatique. La descente laisse aux voyageurs un sentiment de crainte. Cependant, les voyageurs se baladent le long des rivages. Cet espace associé à la mer est aussi présenté par celui-ci.

Lorsque la mer est basse, elle dévoile ces récifs recouverts par une abondance de coquillage³²⁰. L'océan ne regorge pas seulement d'animaux très dangereux (requins), mais

³¹⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 83.

³¹⁷ Ibid, p. 73.

³¹⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 164.

³¹⁹ Ibid, p. 168.

³²⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 83.

cache aussi de petits trésors. Les coquillages offrent au rivage une image de beauté. Pour Billiard, les rivages sont différents et comportent leurs spécificités. Le rivage se distingue par la diversité des paysages. Arrivé à Saint-Paul sur « [...] une plage aride, [...] d'un sable mobile et brûlant ³²¹ » il est ébloui par la blancheur du sable à Saint-Leu³²² et au contraire désolé à la vue des dunes de sable mobiles³²³ à la « [...] teinte uniforme et grisâtre³²⁴ [...] » de L'Etang-Salé. Le rivage de Sainte-Rose se distingue de ceux décrits par Billiard puisque Lavollée écrit qu'elle se compose de galets³²⁵.

Le sable de Saint-Paul et de l'Etang-Salé illustre les mouvements de la nature dans cette île. En effet, ce sont des amas de sables dunaires provenant de différentes actions : le sable résulte de l'érosion de Mafate (Saint-Paul) et du Bras de Cilaos (Etang-Salé) amené par les rivières et le vent a formé les dunes de ces plages³²⁶. Chaque élément a participé à la formation de ces plages uniques. L'île Bourbon/La Réunion est singulière par son paysage littoral qui ne ressemble pas à l'image type de l'île. Le rivage marque aussi la distinction entre paysages de la région au vent et sous le vent. Cependant, dans chaque région, le voyageur rencontre des accidents de terrain.

Le rivage comme la montagne sont les signes du soulèvement volcanique de l'île. À l'Ermitage, Billiard remarque que le rivage est « [...] composé de débris volcaniques et de débris de madrépores ; d'espace en espace la plage est interrompue par un cap de rochers, ou hérissée de laves dont les torrents refroidis semblent encore lutter contre les vagues de l'Océan [...] ³²⁷ ». Ces caps sont l'œuvre du volcan et de l'action marine³²⁸.

Le rivage est le témoin des déluges de la mer. Lavollée écrit : « Chaque point du rivage se trouve marqué d'un souvenir sinistre ; chaque roche est en quelque sorte devenue la pierre tumulaire des nombreux navires que le ras de marée y a brisés³²⁹ ». Le naufrage est une réalité à Bourbon/La Réunion. La mer entourant l'île est des plus dangereuses. Lavollée signale ici les

³²¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 69.

³²² Ibid, p. 131.

³²³ Ibid, p. 135.

³²⁴ Ibid, p. 136.

³²⁵ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 84.

³²⁶ ROBERT, René. *Les paysages naturels de la Réunion*. Saint-Denis, 1996, p. 73-74.

³²⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 84.

³²⁸ ROBERT, René. *Les paysages naturels de la Réunion*. Saint-Denis, 1996, p. 67.

³²⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 98.

risques mortels encourus par celui qui parcourt celle-ci et notamment les marins effectuant le cabotage pour l'île³³⁰.

C- Les montagnes

Depuis la mer, le regard du voyageur se dirige sur les montagnes. Celles-ci dominent l'île, quel que soit l'endroit où se trouve le voyageur. Pourtant, ces espaces escarpés ont longtemps été inexplorés. L'esclave marron a avancé en « pionnier³³¹ » dans cet espace altier dès la fin du XVIIIe siècle. Au XIXème siècle, le voyageur suit ses traces.

Les yeux du voyageur sont attirés par les sommets de l'île. Les voyageurs parlent d'« [...] hauteur prodigieuse [...] »³³², de « deux géants qui ont l'air de s'affronter » en référence au gros Morne et au Bénard³³³. Les montagnes décrivent parfois un amphithéâtre compte tenu de leurs formes³³⁴, terme employé par Yvan « une espèce d'amphithéâtre dont les noirs rochers sont les gradins ». Les montagnes singularisant ce paysage.

Cependant, au début du XIXème siècle, la hauteur des Pitons est inconnue. Le Piton des Neiges est connu comme celui le plus élevé de l'île, mais Billiard indique que « sa hauteur n'a pas encore été déterminée ni par des opérations géodésiques, ni à l'aide du baromètre ; on peut cependant la porter à dix-huit cents toises³³⁵ ». Il annonce une hauteur approximative.

Dès le milieu du siècle, des mesures sont données dans les récits : « [...] le Piton des Neiges, le plus haut point de l'île (3,150 mètres) et les Salazes (2,400 mètres)³³⁶ » et à la fin du siècle, ces mesures se précisent avec le voyageur Verschuur³³⁷. L'unité de mesure change au cours du siècle passant de la toise au mètre.

Selon Billiard, l'existence de techniques ou d'instruments permet la mesure des Pitons. Cependant, jusqu'au milieu du XIXème, ils ne sont pas mesurés. Les premiers colons n'ont pas manifesté trop d'intérêt pour cette zone. Ils ont investi la partie côtière au XIXème siècle.

³³⁰ ÈVE, Prosper. *Le corps des esclaves à l'île Bourbon : histoire d'une reconquête*. Paris, 2013, p. 264.

³³¹ ÈVE, Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 118.

³³² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 172 ; ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 172.

³³³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822. Paris, 1822, p. 140.

³³⁴ Ibid, p. 158.

³³⁵ Ibid, p. 197.

³³⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 76.

³³⁷ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

Les montagnes sont comparées à d'autres sommets connus. Ainsi, le pic de Ténériffe est plus élevé que la hauteur des Salazes³³⁸. Mais la beauté des montagnes de Bourbon/La Réunion est incomparable. Billiard dit d'Orère : « M. De Béranger, qui a voyagé dans les Alpes et les Pyrénées, convint n'avoir rien vu dans ces montagnes de comparable à la scène que nous étions à contempler [...] ». Les montagnes offrent aux voyageurs un spectacle pittoresque.

Cependant, le voyageur doit s'armer de courage pour rejoindre les Hauts de l'île. Les montagnes se méritent. Le Piton des Neiges se dévoile à ceux qui se lèvent aux aurores pour le contempler³³⁹.

Les montagnes sont habillées par la végétation. Lavollée dit qu'elles sont « couvertes de bois vierge³⁴⁰ » et Yvan, qu'elles se perdent : « [...] dans une verdure éternelle³⁴¹ ».

Les montagnes sont verdoyantes, car leurs sols sont fertiles. Billiard signale que l'ambaville pousse en abondance dans les espaces montagneux et sa fleur offre le meilleur des miels³⁴². Les pommes de terre apportées dans l'île « se sont d'elles-mêmes multipliées dans ces rochers³⁴³ ». La montagne par son sol et sa fraîcheur offre les meilleurs produits de la nature. La verdure donne à la montagne toute sa beauté.

Les sommets de ces montagnes semblent atteindre le ciel. Le voyageur en haut de ces monuments ne semble plus sur terre. Billiard en voyage au Bénard assiste à un spectacle merveilleux la nuit : « nous étions entourés d'une mer sans borne qui commençait à nos pieds ; [...] à laquelle je ne vois rien à comparer. Elle était d'une blancheur éblouissante ; ses vagues immobiles se couvraient d'une mousse argentée légère comme du coton [...]»³⁴⁴. Billiard décrit ici un « océan de nuages³⁴⁵ ». Le voyageur est dans un monde idyllique. Les nuages cachent aussi ces sommets dégarnis.

Depuis la mer, Billiard est captivé à la vue du Pic des Salazes : « l'aspect en est sublime, en est affreux ; à peine de sa cime à sa base aperçoit-on quelques traces de verdure, qui reposent

³³⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822. Paris, 1822, p. 65.

³³⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 77.

³⁴⁰ Ibid, p. 74.

³⁴¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 169.

³⁴² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 431.

³⁴³ Ibid, p. 252.

³⁴⁴ Ibid, p. 427-428.

³⁴⁵ Ibid, p. 428.

plus agréablement la vue que ces torrents de lave, que ces rochers amoncelés en désordre ;³⁴⁶ ». Lavollée est déçu en découvrant le sommet du piton des Neiges tant attendu : « [...] je dois dire qu'il est fort laid. Ses flancs sont sillonnés en tous sens par d'énormes aspérités ou de profondes excavations, comme des rides sur une face vieillie et décrépète. C'est une franche horreur sans originalité ni pittoresque³⁴⁷ ». L'aspect rocheux des sommets contraste avec la végétation présente sur la masse compacte composée de roches.

Au XIX^{ème} siècle, à la vue des montagnes l'attrait est porté sur leur composition. Les montagnes sont l'œuvre du puissant volcan dont elles portent encore les traces. En ce sens, elles sont propices à l'étude puisqu'elles gardent les marques des bouleversements à l'origine de la création de l'île. Itier en voyage à Salazie écrit : « L'étude de cette longue fissure fournit de précieuses données sur le mode de formation de l'île Bourbon³⁴⁸. » Le voyageur peut remonter à la naissance de l'île, découvrir les profondeurs de Bourbon/La Réunion. À partir du milieu de ce siècle, les voyageurs se soucient de la montagne comme objet scientifique et non plus seulement comme élément pittoresque du paysage.

Les montagnes jouent un rôle essentiel sur le climat : elles influencent la pluie et le vent. Le paysage de l'île est constitué de deux régions distinctes celle au vent et celle sous le vent. Cette différence « [...] provient de la hauteur des montagnes [...]»³⁴⁹ » et offre à la région au vent un climat plus favorable pour son sol.

Les « trois grands courants de la colonie, les rivières des Galets, de Saint-Étienne et du Mât³⁵⁰ » prennent leurs sources au cœur de ces montagnes. Celle-ci semble mettre l'île à l'abri de certains météores. En effet, l'île de France/Maurice est plus touchée par les ouragans que Bourbon/La Réunion selon Billiard. Il explique qu'« [...] on croit que cela provient de la différence, quoique peu considérable, qu'il y a entre les latitudes ; les montagnes de l'île de Bourbon sont encore un avantage pour elle, parce qu'elles préservent toujours une partie des cultures, en opposant une barrière à la fureur des vents »³⁵¹. Les montagnes protègent l'île.

³⁴⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822. Paris, 1822, p. 65.

³⁴⁷ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 77.

³⁴⁸ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 139.

³⁴⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 219.

³⁵⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

³⁵¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822. Paris, 1822, p. 236.

L'espace montagneux est salubre. Lors d'une maladie, « [...] ceux qui se sont élevés dans la montagne n'en ont pas été atteints³⁵² ». Il semble que rien ne peut transpercer cette muraille. Dans cette île, rien n'a été laissé au hasard. Le voyageur laisse transparaître dans son récit, l'œuvre d'une nature bienveillante.

Il est laborieux d'atteindre les montagnes et la vie y est difficile, mais la montagne n'est pas un espace invivable. L'esclave marron survit dans cet espace puisque Billiard en voyage au Bénard raconte que la caverne à Phahons avait abrité un esclave marron pendant des années³⁵³. L'esclave marron réussit à vivre dans cet espace avec ce que la nature avait décidé de lui offrir. Les Blancs délogent les esclaves marrons, mais ils ne se résignent pas, ils s'élèvent davantage jusqu'au sommet des montagnes. Lavollée écrit : « On nous assura que des nègres marrons [...] habitaient encore sur les neiges du Piton. Triste vie ! mais, du moins, ils étaient libres³⁵⁴ ». La vie dans les montagnes est difficile, mais la liberté n'a pas de prix. Le marron donne une leçon de vie en gagnant ces zones isolées. La montagne est élevée comme « monument vivant et éternel du marronnage³⁵⁵ ».

Les esclaves marrons sont attachés à ces espaces. Philippe, ancien esclave marron, y est heureux. Billiard dit de lui : « il aurait mieux aimé visiter de nouveau son ancien réduit, son nid dans les rochers, que ces palais de France dont il avait aussi entendu parler³⁵⁶ ». La montagne compte aux yeux du marron par ce qu'il représente pour lui : la liberté, mais aussi un lieu de paix où il peut vivre en harmonie avec la nature.

Les deux poèmes *Le Pic du Salaze*³⁵⁷ et *Le Piton des Neiges*³⁵⁸ d'Auguste Lacaussade corroborent les constats de ces voyageurs.

³⁵² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. 1822. Paris, 1822, p. 229.

³⁵³ Ibid, p. 428.

³⁵⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 77.

³⁵⁵ ÈVE, Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 120.

³⁵⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 435.

³⁵⁷ LACAUSSE, Auguste. *Poèmes et paysages*. Paris, 1897, p. 29.

³⁵⁸ Ibid, p. 38.

2- Une nature menacée

A- Les cours d'eau :

Bourbon/La Réunion est parcourue par trois grands courants : celui des Galets, de Saint-Étienne et du Mât et une multitude de rivières. Billiard insiste sur l'importance de l'eau dans l'île. Il mentionne : « la ravine à Marquet³⁵⁹ », « la ravine du Bernica³⁶⁰ », « la ravine des Trois-Bassins³⁶¹ », « la ravine à Malheur³⁶² », « la ravine des Lataniers³⁶³ ».

Les rivières déterminent les espaces puisqu'elles en sont la limite, ainsi la rivière du Mât délimite les quartiers de Saint-André et de Saint-Benoît³⁶⁴. Les ravines constituent les limites supérieures des concessions³⁶⁵.

La présence de l'eau est le résultat d'un cycle. Par son climat tropical, l'île connaît des pluies abondantes qui alimentent ses rivières. L'évaporation de l'eau de mer et du sol couvert par la végétation engendre aussi la pluie. Ce cycle perpétuel est le résultat de l'association des différents éléments de la nature qui offre à l'île toute sa richesse.

Le volcan est à l'origine du relief de l'île, il a créé les crevasses et les rochers permettant le ruissellement de l'eau. Verschuur écrit aussi que : « Les ruisseaux ont creusé leurs sillons³⁶⁶ ; [...] », l'eau sous l'effet de l'érosion crée son propre passage. Le volcan et l'eau dessinent le paysage de l'île.

L'eau traverse le moindre interstice entre les rochers avant de se jeter à la mer et donne à l'île un cachet particulier. Billiard depuis la mer repère les cascades blanchâtres et reprend l'opinion de Flacourt : « [...] il fait beau voir les eaux tomber le long des ravines des montagnes de bassin en bassin, en forme de cascades qui sont si admirables, qu'il semble que la nature les ait ainsi faites afin d'allécher les hommes qui les voient à y demeurer³⁶⁷ ». Les autres voyageurs

³⁵⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 75.

³⁶⁰ Ibid, p. 76.

³⁶¹ Ibid, p. 129.

³⁶² Ibid, p. 119.

³⁶³ Ibid,.

³⁶⁴ Ibid, p. 179-180.

³⁶⁵ ÈVE, Prosper, *Saint-Denis : histoire politique et culturelle d'une capitale depuis le XVIIIe siècle*. Revue historique de l'océan Indien. Saint-Denis, 2014, p. 350.

³⁶⁶ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 376.

³⁶⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 66.

décrivent seulement les eaux des Hauts de l'île. Dans cet espace longtemps resté inoccupé, la nature est prodigieuse. L'eau assure la santé et purifie le corps. Dans l'intérieur de l'île, le voyageur rencontre les plus beaux spectacles offerts par l'eau. L'eau embellit le paysage par sa couleur tantôt argentée et tantôt d'« une teinte bleu foncé qui lui donne l'apparence d'une lessive indigo³⁶⁸ ».

Le voyageur s'attarde auprès des rivières et des ravines. Pour Billiard, les cours d'eau sont à visiter pour leur cadre idyllique et leur fraîcheur délicieuse³⁶⁹. La ravine des Trois-Bassins par son ombrage est un espace de rafraîchissement et de repos pour les esclaves porteurs, écrit Billiard³⁷⁰.

La beauté de l'eau s'accompagne de sa symphonie. Cependant, le bruit apaisant du ruissellement des rivières et des cascades peut vite se transformer en vacarme effrayant. Le Bernica n'est plus alors « [...] un murmure entre les rochers³⁷¹ [...] », mais « [...] un bruit sourd qui [...] retentit d'une manière effrayante³⁷² [...] ».

Lorsque les fortes pluies s'abattent sur l'île, la rivière se transforme en torrent dévastateur. La traversée des rivières devient alors impossible. La rivière Saint-Étienne se parcourt : « [...] à gué dans la saison de la sécheresse ; dans les avalaisons, elle entraînerait à la mer, broyé par les rochers, le téméraire qui tenterait de le franchir.³⁷³ » Il faut être inconscient pour traverser une rivière en crue. Le torrent représente un vrai danger de mort, car il est d'une puissance impressionnante. L'abondance de l'eau est capable de transformer en un instant, Saint-Paul en « un lac où l'on peut naviguer.³⁷⁴ ».

Le torrent est plus fort que tout et balaye en un instant tout ce qui se trouve sur son passage. Selon Verschuur, les cours d'eau en période de pluies : « atteignent souvent une hauteur considérable. L'eau animée d'une vitesse énorme entraîne des blocs de roche et de laves, qui, projetés contre les piles, produisent de sérieux dégâts à ces constructions. Le lit du torrent s'élargit et souvent se déplace.³⁷⁵ » Le torrent est imprévisible et peut dévaler à tout moment

³⁶⁸ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 169.

³⁶⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 75.

³⁷⁰ Ibid, p. 129.

³⁷¹ Ibid, p. 76.

³⁷² Ibid, p. 77.

³⁷³ Ibid, p. 139-140.

³⁷⁴ Ibid, p. 77.

³⁷⁵ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 384.

s'il a plu dans les Hauts. En un clin d'œil, le torrent détruit toutes les constructions. L'eau peut prendre place n'importe où et sortir de son lit. Cette force de la nature est spectaculaire.

L'eau qui s'écoule dans l'île est pure. Billiard à Orère trouve sur le sentier, dans le rempart : « [...] un filet d'eau pour se désaltérer [...] »³⁷⁶. Partout, l'eau qui s'échappe des rochers peut être consommée sans crainte. L'intérieur de l'île recèle d'une eau minérale naturelle comparée à celle de Vichy par Verschuur³⁷⁷. Par sa composition, elle a des propriétés favorables pour la santé. L'eau pure qui s'écoule est un cadeau du ciel.

L'eau est une richesse pour l'être humain, mais aussi pour l'île. Elle participe à la fertilité du sol. À Saint-Paul, Billiard explique que les ravines lorsqu'elles sont en crue, n'ont pas seulement des conséquences négatives, mais au contraire, l'eau : « [...] apporte des engrais et de la terre aux cultivateurs des rizières et des jardins du quartier [...] »³⁷⁸. L'eau qui ruisselle à travers le paysage de l'île s'imprègne dans le sol. Cette infiltration de l'eau irrigue en continu le sol et dote l'île d'une végétation luxuriante. Les rivières possèdent d'autres potentiels comme celui de la pêche. Billiard dit qu'à Saint-Gilles : « [...] la pêche y est fort agréable [...] »³⁷⁹.

L'eau est une ressource précieuse. Dans la région sous le vent, la savane : « est égayée par trois ou quatre champs de cannes assez étendus dans lesquels on a fait parvenir un courant d'eau [...] »³⁸⁰. Cette région est plus sèche que la région au vent, l'eau des rivières permet de compenser le manque. L'eau est essentielle pour les cultures. Cependant, de ce côté de l'île, la nature étant moins favorable, l'eau manque. Pour irriguer leurs champs dans cette région, les habitants doivent trouver des solutions pour que l'eau arrive aux cultures. Billiard explique aussi que : « Les habitants de la partie sous le vent sont presque partout obligés d'aller chercher l'eau à une grande distance »³⁸¹.

À Saint-Denis, au pied d'un rempart, Billiard témoigne de la disparition de l'eau : « [...] de jolis jardins établis sur les fonds que le torrent a abandonnés ». Il explique aussi que : « [...]

³⁷⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 240.

³⁷⁷ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

³⁷⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 91.

³⁷⁹ Ibid, p. 85.

³⁸⁰ Ibid, p. 91.

³⁸¹ Ibid, p. 133.

les rivières étaient très-poissonneuses³⁸² [...] auparavant ». Verschuur écrit à la fin du siècle : « Les grands cours d'eau de La Réunion sont presque tous à sec durant la moitié de l'année [...] »³⁸³. Selon lui, les rivières se remplissent seulement au cours de la période des pluies.

La colonisation a transformé et fragilisé le paysage. La présence des êtres humains et la volonté de mettre en valeur les terres ont eu pour conséquence un dessèchement de l'île. Pour Billiard, ce dessèchement est le résultat du défrichage intensif de l'île.

« Les défrichements, en remontant la montagne, se sont en général élevés à une assez grande hauteur : ce n'est pas sans inconvénient, surtout dans la partie sous le vent, qu'on leur donnerait une plus grande extension ; d'ailleurs il ne faut pas dépouiller la terre sans être certain d'avoir assez de bras pour la cultiver : les nuages remontent eux-mêmes à mesure que le pays se découvre³⁸⁴ ».

La sécheresse est souvent associée à la déforestation de l'île. Le développement des cultures au cours du XIX^{ème} siècle entraîne une plus grande déforestation³⁸⁵.

Face à la sécheresse, Billiard propose comme solution d'inciter à la plantation dans la région sous le vent afin de retenir les nuages et conserver l'humidité³⁸⁶.

B- Flore et faune :

La végétation est présente partout dans l'île, même dans les espaces les plus inattendus comme sur les laves refroidies du Grand-Brûlé. Elle égaye et repose la vue de cet espace dévasté.

Depuis la mer, les espaces habités sont à peine perçus, car cachés au cœur de la végétation. Elle représente le cachet naturel de l'île et confère la beauté au paysage : « [...] la fraîcheur de la végétation semble un vernis répandu sur le tableau presque jusqu'au sommet de ces montagnes [...] »³⁸⁷.

³⁸² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 261.

³⁸³ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 383.

³⁸⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 219.

³⁸⁵ ÈVE, Prosper. Saint-Denis : histoire politique et culturelle d'une capitale depuis le XVIII^e siècle. *Revue historique de l'océan Indien*. Saint-Denis, 2014, p. 352-353.

³⁸⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 222.

³⁸⁷ Ibid, p. 74-75.

Le voyageur utilise les termes gracieux et magnifique, les verbes s'épanouir et couronner, quand il parle de la végétation.

Celle-ci est luxuriante et d'une grande richesse. Dans la diversité des espèces florales et des arbres fruitiers Billiard cite les attiers, les bibassiers, les goyaviers, les avocatiers³⁸⁸. Dans l'encaissement de la ravine à Marquet, il rencontre des oranges, des buissons chargés de mandarines, de vangassayes, de limons, de citrons doux, de citrons galets et la mandarine de Chine³⁸⁹. Une multitude d'autres espèces sont énumérées par les voyageurs. Pour les fruits consommables, il explique que : « [...] s'ils échauffent, ce n'est pas un grand inconvénient ; s'ils rafraîchissent, ils tiennent lieu de léger purgatif dont on aurait besoin³⁹⁰ ».

Certaines espèces se distinguent aux yeux des voyageurs. Dans les récits, les voyageurs retiennent le vacoa et l'aloès pour leur résistance, le palmier pour sa hauteur prodigieuse. Telle est la description du filaos par Yvan : « Cet arbre élancé, aux feuilles découpées, réunit à la grâce élégante du bouleau la mélancolique physionomie du cyprès et du saule pleureur. Nous n'avons dans nos bosquets aucun arbre qui embellisse le paysage comme ce conifère gracieux³⁹¹ ». Il effectue la comparaison avec ce qui existe en Europe, mais rien n'y est comparable. Billiard ne peut pas rester insensible à la vue d'un beau palmiste³⁹². Sa description du vacoa et du papayer offre à ces espèces un caractère majestueux, puisque pour lui, ils pourraient être consacrés aux dieux Lampsaque et Cybèle³⁹³. Cette comparaison avec ces divinités souligne la luxuriance de ces espèces. En effet, ces divinités représentent la fertilité. Lampsaque est une ville consacrée au culte de Priape, dieu de la fécondité du sol³⁹⁴. Cybèle, déesse qui représente la puissance sauvage de la nature, symbolise la fertilité³⁹⁵. Ces espèces représentent l'abondance.

Le voyageur se délecte des odeurs que la nature lui offre. Lavollée écrit sur Saint-Denis : « [...] le soleil, échauffant l'air calme et embaumé par les émanations des jardins [...] »³⁹⁶.

³⁸⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 96.

³⁸⁹ Ibid, p. 96-97.

³⁹⁰ Ibid, p. 226.

³⁹¹ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 164.

³⁹² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 432.

³⁹³ Ibid, p. 109.

³⁹⁴ Mythologica, « Lampsaque ». <https://mythologica.fr/grec/priape.htm>.

³⁹⁵ Mythologica, « Cybèle ». <https://mythologica.fr/grec/cybele.htm>.

³⁹⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 65.

Yvan parle de « la brise qui [...] entretenait une fraîcheur délicieuse, tout imprégnée du léger parfum des fleurs³⁹⁷ ». Verschuur du côté de l'Est, sent « [...] l'arôme balsamique des plantes alpestres³⁹⁸ ».

La végétation de l'île n'est pas seulement belle, elle sollicite l'odorat de ceux qui la parcourent.

L'île est dotée d'une couverture végétale distincte d'un espace à l'autre. Les dunes arides de l'Etang-Salé, où le paysage a pour seule végétation : « [...] de vigoureux pieds d'agave [...] et par des pignons d'Inde, qui les uns et les autres prospèrent dans les terrains les plus frappés de stérilité³⁹⁹. » Accompagnés de vieux lataniers. Les anciennes laves sont couvertes par une faible végétation constituée d'ambavilles, de fougères ou de bruyères.

Les forêts proches des rivières sont décrites comme : « [...] d'antiques forêt [...] leurs arbres, aussi variés par le port que par le feuillage, [...] qu'ont renversés à leurs pieds la vieillesse et les ouragans : dans les embranchements, de magnifiques scolopendres s'épanouissent en larges bouquets ; pareilles aux cordages qui correspondent de l'un à l'autre mât d'un navire, des lianes vigoureuses s'élancent d'arbre en arbre, ou redescendent jusqu'à terre pour y jeter de nouvelles racines, pareilles encore aux câbles des haubans et des vergues⁴⁰⁰, [...] ». Les Hauts de l'île sont recouverts d'un berceau de verdure.

Chaque espace de l'île connaît un climat (pluviométrie, ensoleillement, ...) différent, ayant pour conséquence le développement d'une végétation contrastée. Cependant, l'île impressionne par la force de la nature. Dans les espaces les plus secs, ceux qui croisent le torrent des laves ou celui de l'eau, la végétation pousse.

La végétation est l'œuvre de chaque élément de la nature. La terre de l'île par son sol fertile, qui conserve l'eau permet la pousse de la végétation. Elle est arrosée régulièrement par la pluie et les rivières. Enfin, il ne faut pas oublier le travail du vent et des oiseaux qui transportent les graines⁴⁰¹.

Dans cette île harmonieuse, la terre est généreuse. Les espèces poussent avec facilité et s'accroissent rapidement. Même dans les espaces les plus reculés, la nature affiche sa fertilité.

³⁹⁷ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 159.

³⁹⁸ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 376.

³⁹⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 135.

⁴⁰⁰ Ibid, p. 99.

⁴⁰¹ Ibid, p. 109.

À Orère, les pommes de terre implantées dans l'île « [...] se sont d'elles-mêmes multipliées dans ces rochers⁴⁰² : [...] ». Les différentes semences apportées dans l'île se sont acclimatées et se développent commodément. Billiard précise que dans l'île : « On commence à donner aux arbres fruitiers un peu plus de soin qu'autrefois : on ne connaissait pas la greffe, on négligeait de les émonder⁴⁰³. » Les habitants s'occupent depuis peu des arbres fruitiers et pourtant l'île est dotée d'une abondante et d'une multitude de fruits.

Il en est de même pour les animaux qui : « [...] se multiplièrent avec une grande rapidité⁴⁰⁴ ».

La nature est une richesse pour les habitants de cette île. La végétation est importante pour les cultures. Les filaos constituent : « [...] des rideaux destinés à protéger les plantations contre la violence du vent⁴⁰⁵ » les arbres fruitiers sont utilisés pour abriter les caféiers⁴⁰⁶. Les habitants plantent aussi des arbres dans le but de : « [...] former un double rideau, en ayant soin encore de faire des clôtures en haies vives autour de chaque propriété⁴⁰⁷ ». Les arbres autour de la plantation sont précieux. Ils servent de délimitation aux cultures et les protègent.

Le Vacoa est utilisé pour fabriquer des sacs pour le transport des denrées notamment le café⁴⁰⁸ et le sucre. Les habitants de l'île transforment ce que la nature leur offre.

Les bois sont aussi une ressource pour l'île. Billiard donne les usages des différents bois : « [...] le natte, avec lequel on construit presque toutes les maisons ; le takamaka et le benjoin, qui servent à la marine ; le bois puant, qu'on emploie pour les magasins et les hangars ; [...] le bois rouge et le tanrouge sont employés [...] pour les bordages et pour les cloisons⁴⁰⁹ ». Il suggère l'implantation du bois noir dans la région sous le vent afin de compenser la sécheresse, et encourage la plantation de benjoin et du filaos de Madagascar.

La végétation abrite du soleil et rafraîchit l'atmosphère. Yvan écrit : « Les branches entrelacées de ces arbres formaient un dôme de verdure, sous lequel régnait un frais crépuscule, et mettaient cette jolie retraite tout à fait à l'abri de la chaleur et de la lumière ardente des tropiques⁴¹⁰ ». La végétation participe aussi à la salubrité de l'air. Dans cette île, la nature est

⁴⁰² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 252.

⁴⁰³ Ibid, p. 98.

⁴⁰⁴ Ibid, p. 262.

⁴⁰⁵ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 164.

⁴⁰⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 96.

⁴⁰⁷ Ibid, p. 222.

⁴⁰⁸ Ibid, p. 94.

⁴⁰⁹ Ibid, p. 217-218.

⁴¹⁰ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 159.

bienveillante. Certaines espèces ont des vertus médicinales. Si cet aspect est peu développé par les voyageurs, Billiard et Yvan offrent tout de même des exemples d'utilisation. Le premier cite le lait de papaye servant de purge pour les enfants. Un breuvage efficace puisqu'il dit : « [...] il les sauve presque tous⁴¹¹ [...] ». Le second mentionne le faham, plutôt utilisé à titre médicinal que comme boisson contrairement à ce que disait George Sand⁴¹². Les plantes de l'île nourrissent et soignent. La connaissance des espèces végétales de l'île doit beaucoup aux esclaves.

La faune est peu abordée dans les récits, à l'exception d'Yvan. En effet, il découvre dans les jardins d'une habitation : « [...] des coléoptères aux élytres brillants volaient bruyamment⁴¹³ [...] » et « [...] un beau papillon, fort commun dans ces climats, aux ailes noires frangées de rouge⁴¹⁴ [...] ». Dans l'humidité qui règne à Salazie, il trouve des achatines « [...] que leur forme gracieuse encore plus que leur rareté fait avidement rechercher des collecteurs⁴¹⁵ ». Ce voyageur semble porter un intérêt aux espèces tropicales rares. Elles égaient le paysage verdoyant de l'île.

Billard aborde non pas les espèces endémiques, mais les animaux implantés dans l'île dans l'intérêt de la colonisation.

Auparavant, l'île était recouverte par une flore et une faune endémique. Mais au XIX^{ème} siècle, le paysage évolue. Billiard est sensible aux changements puisqu'il écrit :

« Au temps de la prise de possession par les Français, l'île était presque entièrement couverte de bois ; cependant il n'y avait d'autres fruits que la vavangue [...] Les bois étaient remplis d'oiseaux qui ne s'effrayaient point à l'approche de l'homme ; on remarquait la dronte ou solitaire, qu'on chassait à la course ; on en voyait encore au temps de M. De La Bourdonnaye, [...] Il y avait une espèce de chauve-souris de la grosseur d'une poule, [...] Des tortues de trois à quatre cents livres couvraient les sables du rivage ; [...] ces faveurs d'une terre nouvelle n'existent plus aujourd'hui ; d'autres biens les ont remplacées⁴¹⁶ ».

La présence de l'être humain et la colonisation de l'île a transformé la couverture végétale et la faune de l'île. Certaines espèces ont disparu.

⁴¹¹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 110.

⁴¹² YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 150

⁴¹³ Ibid, p. 159.

⁴¹⁴ Ibid.,

⁴¹⁵ Ibid, p. 171.

⁴¹⁶ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 261.

Ceux qui sont venus coloniser cette île ont apporté de nouvelles semences et de nouveaux animaux pour leurs besoins. L'État n'a pas non plus négligé l'introduction de nouvelles espèces.

Au XIX^{ème} siècle, la nature bourbonnaise/réunionnaise est encore assez riche. Cependant les voyageurs, à l'exception de Billiard, accordent moins de place à la flore dans leurs récits. Dans les Hauts, le décor est si extraordinaire qu'il ne lui est pas possible de ne pas en faire part dans son récit.

3- Une nature grandiose

A - Le Grand-Brûlé et le volcan : Un espace de discernement des secrets du cosmos

L'île Bourbon/La Réunion est une île volcanique composée de deux volcans : celui du Piton des Neiges de 3069 mètres et celui du Piton de la Fournaise de 2631 mètres, volcan actif de l'île.

Du XVII^{ème} au XVIII^{ème} siècle, le volcan est un lieu commun dans les récits de voyage. Associé au Pays-Brûlé, il est à la fois un espace de fascination et de répulsion⁴¹⁷. Durant ces siècles, les connaissances sur la Fournaise dans les récits s'appuient sur les dires des habitants. Le volcan de Bourbon/La Réunion reste méconnu, puisque la connaissance en géologie n'est pas encore développée. En effet, personne ne comprend le volcanisme et en conséquence les êtres humains se réfugient dans l'irrationnel pour expliquer ce phénomène.

La Fournaise est conçue comme l'enfer, il représente le lieu après la mort où se rend l'âme des pécheurs dès le XVIII^{ème} siècle. Cet enfer donne vite naissance à un mythe dans lequel « [...] rien ne se passe comme sur la terre. Les rôles sont inversés, les esclaves prennent leur revanche. Dans le cratère, les esclaves sont Blancs et les maîtres Noirs leur transmettent les ordres du démon⁴¹⁸ ». Pendant les premières années de colonisation, les esclaves marrons se sont cachés dans cet espace assigné à l'enfer en pensant que les Blancs n'y viendraient pas. Ils se sont trompés. Ce mythe raconté par Bory de Saint Vincent rend la mort plus acceptable pour l'esclave. Comme ils ne sont pas convertis au catholicisme, ils savent qu'ils sont condamnés à

⁴¹⁷ GIRAULT-FRUET, Arlette. *La perception du volcan par les Voyageurs à Bourbon aux XVII^e et XVIII^e siècles*. 2001. Disponible à l'adresse : <http://www.crlv.org/conference/la-perception-du-volcan-par-les-voyageurs-%C3%A0-bourbon-aux-xvii-e-et-xviii-e-si%C3%A8cles>.

⁴¹⁸ ÈVE, Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 127.

l'enfer, mais comme les excès des maîtres ne peuvent rester impunis, se retrouver avec eux après la mort est insupportable, car ils craignent de subir à nouveau leur foudre. Pour que la mort soit acceptable, les rôles sont inversés⁴¹⁹. Les récits de voyage du XIX^e siècle permettent de saisir cette manière de se représenter le volcan.

Au début du XIX^e siècle, si les esclaves ont peur de s'approcher du volcan, les voyageurs européens, en revanche, visitent le volcan surtout lorsqu'il est en éruption. Les voyageurs n'ont visiblement pas peur de la Fournaise et mettent même leur vie en danger pour satisfaire leurs caprices. Le voyageur Itier se rapproche près de la lave, mais : « [...] d'autres, malgré les recommandations du père Arsène, osent demander au volcan du feu pour allumer leur cigare, et paient de la perte de leurs cils cette façon cavalière d'en agir avec un volcan⁴²⁰ ». Lavollée risque cette expérience puisqu'il accompagne Itier⁴²¹. Le premier à s'être aventuré dans cet espace est l'esclave marron qui s'enfuit de l'enfer vécu chez les maîtres⁴²². Grâce aux esclaves, la connaissance du volcan progresse.

Le Grand-Brûlé

L'espace du Grand-Brûlé, nommé Pays-Brûlé par Flacourt au XVII^e siècle et dans notre corpus par les voyageurs Billiard et Yvan, est l'œuvre du volcan. Chaque voyageur parle de cette partie de l'île dans son récit, y compris Billiard qui pourtant, n'a pas visité ce lieu. Cet espace est marqué par l'empreinte de chaque coulée de lave donnant au paysage les formes les plus « bizarres ». C'est un lieu d'étude du phénomène volcanique par la possible analyse des anciennes coulées. Le Grand-Brûlé forme un paysage atypique.

La découverte d'un tel espace ne peut avoir lieu sans l'aide d'un guide. Vershuur et Yvan ne donnent aucune précision sur leur accompagnateur. Les voyageurs Itier et Lavollée partent à l'exploration du volcan sous la direction du Père Arsène, qui appartient à la classe des Petits Blancs⁴²³. Yvan ayant voyagé avec Itier et Lavollée, il est à supposer qu'il a eu recours

⁴¹⁹ ÈVE, Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 127-128.

⁴²⁰ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 155-156.

⁴²¹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 94.

⁴²² Ces précieuses informations, nous proviennent de l'intervention de ÈVE, Prosper. *Bourbonnais, explorateurs européens et la Fournaise du XVII^e au début du XIX^e siècle*. 2001. Disponible à l'adresse : <http://www.crlv.org/conference/bourbonnais-explorateurs-europ%C3%A9ens-et-la-fournaise-du-xvii%C3%A9-au-d%C3%A9but-du-xix%C3%A8me-si%C3%A8cle>.

⁴²³ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 152.

au même guide. Le guide est essentiel, sans lui, l'exploration n'est pas possible. Billiard n'ayant trouvé aucun guide a dû renoncer à son expédition au volcan.

Le Père Arsène présenté par Itier et Lavollée n'est pas un guide ordinaire. Il est décrit comme étant « [...] l'ami du volcan.⁴²⁴ ». Le Père Arsène connaît tout du volcan et de chacune de ses éruptions. Il a une connaissance sans égale, mais surtout un attachement au volcan. Il a décidé de faire découvrir le volcan aux autres, car celui-ci l'a sauvé, raconte Itier⁴²⁵. Il témoigne de sa relation avec la nature, il sait être à son écoute. Il compare le volcan à un être humain comme lui. Il semble en symbiose avec lui. C'est pourquoi Lavollée écrit « Le volcan et lui ne font qu'un⁴²⁶ ». Ce lieu n'a pas de secret pour lui, puisqu'il y a vécu toute sa vie⁴²⁷. Le volcan représente son espace de vie, d'où son fort attachement à celui-ci.

Souvent, les anciens marrons qui se rangent sont aussi utilisés comme guides⁴²⁸ touristiques. L'exemple de l'ancien noir marron Philippe, guide pour le voyageur Billiard dans les Hauts de l'île⁴²⁹. En effet, l'esclave marron a des connaissances solides sur ces espaces isolées.

Ces espaces représentent beaucoup pour l'ancien marron puisqu'ils symbolisent pour lui : la liberté.

Les voyageurs qui visitent le Grand-Brûlé gardent généralement une image négative. Ils sont traumatisés par la force destructrice de la nature. Cet espace reflète les désastres du volcan, Lavollée parle d'« [...] une plaine tourmentée⁴³⁰ [...] », Yvan d'une « [...] zone désolée⁴³¹ [...] » et Verschuur d'« un chaos convulsé et informe⁴³² [...] ». Ils usent des verbes « menacer » et « détruire ». Pour les voyageurs Yvan, Lavollée et Verschuur, le Grand-Brûlé est un espace sans vie.

« J'ai peine à m'arracher au troublant spectacle que présente le Grand-Brûlé, où la nature est inerte, où le souffle du vent ne bruit même pas, où la mort paraît régner, où tout est nu, triste et silencieux⁴³³ » note Verschuur. Le Grand-Brûlé témoigne des effets néfastes du volcan sur le

⁴²⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 88.

⁴²⁵ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 151.

⁴²⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 89.

⁴²⁷ Ibid, p. 88.

⁴²⁸ ÈVE Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 349.

⁴²⁹ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 434.

⁴³⁰ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 153.

⁴³¹ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 179.

⁴³² VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 388.

⁴³³ Ibid, pp. 390-391.

paysage. De la forêt primitive, il ne reste désormais rien. Les coulées volcaniques détruisent la flore, mais aussi la faune avec la mort de poissons, lorsque la coulée arrive en mer⁴³⁴.

Les voyageurs sont stupéfaits devant la capacité reproductrice de la nature. Pour eux, la végétation est la seule trace de vie dans ce paysage détruit du Grand-Brûlé. Pour Itier et Lavollée, la végétation est une « oasis ». Yvan dit qu'« On éprouve un profond sentiment d'admiration en observant les efforts puissants de la végétation pour reprendre son empire sur les lieux où ses manifestations les plus brillantes ont été violemment détruites⁴³⁵ ». Après la coulée, au fil des années, la végétation reprend ses droits. Le sol est favorable à la croissance de certaines espèces grâce au vent qui disperse les graines⁴³⁶.

Après le travail du volcan, la nature renaît de ses cendres. De ce fait, la nature s'équilibre d'elle-même. L'espace du Grand-Brûlé reflète le cycle de la vie. Néanmoins, plus le voyageur se rapproche de l'enclos et plus les traces de la végétation disparaissent.

Le voyageur curieux souhaitant s'approcher de l'enclos du Piton de la Fournaise doit traverser cet espace du Grand-Brûlé. Les trois voyageurs : Itier, Lavollée et Yvan vont jusqu'à l'enclos afin d'assister à une éruption volcanique produite au cours de leur voyage. Pour braver le sol du Grand-Brûlé, il faut parcourir une longue et laborieuse distance. Les voyageurs Itier et Lavollée donnent tous deux des indications de temps sur les trajets effectués jusqu'à l'enclos. Ils ont pris cinq heures pour effectuer le trajet menant du Bois-Blanc au bord de l'enclos. Une marche complexe sur un sol traversé par des anciennes coulées : « [...] à chaque pas de nouveaux obstacles⁴³⁷ [...] », « [...] le pied enfonce comme dans un lit de sable mouvant.⁴³⁸ ». Ils mentionnent leurs chaussures abîmées, leurs mains déchirées par le sol. Pour atteindre l'enclos du volcan, le voyageur doit effectuer un important effort physique. Le Piton de la Fournaise se mérite. Le voyageur parcourt tous ses obstacles de son plein gré afin de répondre à sa curiosité, tandis que l'esclave marron a sillonné cet espace pour jouir de la liberté.

⁴³⁴ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 96.

⁴³⁵ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 178.

⁴³⁶ Ibid, p. 178.

⁴³⁷ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 155.

⁴³⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 91.

Les relations de ces voyageurs permettent de réfléchir sur l'expérience vécue par l'esclave marron⁴³⁹. Au moment où les voyageurs tentent d'échapper à la coulée de lave, Lavollée rapporte : « Ce n'est qu'à grand'peine et après mille faux pas au milieu de ravins boueux et de scories mouvantes que nous parvenons à trouver un nouveau gîte [...] »⁴⁴⁰. Ce constat met en évidence les obstacles bravés par l'esclave marron pour parvenir dans cette zone.

Comme le voyageur, l'esclave peut se blesser à travers cette surface accidentée et surtout se perdre. L'esclave marron doit lui aussi mobiliser toute son énergie pour vivre libre. Cependant, les conditions ne sont pas du tout les mêmes. Les voyageurs sont équipés et guidés par un bon marcheur. Pourtant, malgré le guide, le voyageur dans la nuit se perd faute de repère. Les esclaves eux sont partis sans rien : ni nourriture, ni eau, ils n'ont pas de chaussures et n'ont aucune connaissance de l'espace à parcourir.

Lors de leurs expéditions, les voyageurs décrivent la zone proche de l'enclos comme vide d'êtres humains. L'esclave marron a trouvé refuge dans ce lieu où il est difficile de survivre, car la liberté n'a pas de prix. Animé par la transcendance, il ne recule pas devant l'effort. Dans cet espace, l'esclave marron est dans l'insécurité permanente, car à tout moment, il peut être dans l'obligation de s'enfuir face à une éruption imprévue.

Le volcan

Le volcan en activité devient attractif. Il est perçu depuis l'océan. Lorsque l'éruption arrive à la mer, il est même entendu « [...] avec un fracas épouvantable, que les navires entendent à plusieurs lieues en mer [...] »⁴⁴¹. Le volcan donne à l'île son identité.

Les voyageurs Billiard et Verschuur n'ont pas assisté à une éruption pendant leur temps de présence dans l'île. Cependant, Itier, Lavollée et Yvan ont eu cette opportunité. Itier et Lavollée s'accordent sur leurs perceptions du volcan. Face à l'éruption, ces deux voyageurs nuancent les aspects négatifs du volcan perçu à travers le paysage désastreux du Grand-Brûlé. Ils sont tous deux fascinés par « [...] cette scène splendide »⁴⁴². Certes, même s'ils assistent à la destruction de la végétation par la coulée du volcan, la lave est décrite par les deux voyageurs

⁴³⁹ Ce parallèle entre discours du voyageur et le vécu de l'esclave s'appuie sur la démarche employée dans l'ouvrage de ÈVE Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris, 2003, p. 132-133.

⁴⁴⁰ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 94.

⁴⁴¹ Ibid, p. 96.

⁴⁴² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 93.

comme majestueuse. Le volcan éblouit le voyageur « de reflets écarlates qui rayonnent jusqu'au ciel. Il est comparé à « [...] un immense feu de Bengale⁴⁴³ ».

Le voyageur qui n'a jamais visité le volcan est surpris par ce phénomène naturel. La vue du volcan est perçue positivement par rapport au Grand-Brûlé, puisque le volcan est un tableau vivant de la nature. Tandis que le Grand-brûlé est un paysage inerte, hormis la végétation symbole vivant dans cet espace. D'ailleurs, le voyageur Lavollée regrette le manque d'intérêt des colons pour cet espace. Le colon préfère le spectacle médiocre de l'être humain au spectacle grandiose de la nature⁴⁴⁴.

Le phénomène volcanique laisse le voyageur perplexe. Itier est sidéré par cette « [...] illumination infernale qui frappe d'un irrésistible sentiment de terreur l'observateur isolé au milieu d'un océan de feu, perdu dans un océan de ténèbres.⁴⁴⁵ ». Face à l'éruption, le voyageur éprouve un sentiment teinté d'admiration et de peur.

Yvan a une approche plus terre à terre du volcan. Contrairement aux deux autres voyageurs, il décrit la coulée de lave comme « [...] assez semblable à un épais torrent de boue, qui roule pesamment sur le flanc de la montagne.⁴⁴⁶ ».

Il retient de l'éruption, l'aspect destructeur. Il note que : « Sur le passage de ce courant terrible, on entendait un léger grésillement ; c'étaient les végétaux dévorés par le feu invincible, qui se calcinaient et disparaissaient sous la lave⁴⁴⁷ ». Le volcan n'est pas pour lui un spectacle. Il déplore ce phénomène, capable d'anéantir toutes formes de vie sur son itinéraire.

Le volcan, c'est la nature en furie. Itier est touché par la lutte entre l'eau de la pluie et le feu du volcan⁴⁴⁸. Dans ce combat engagé par ces éléments de la nature, l'eau triomphe. Seule l'eau peut arrêter la coulée déambulant et brûlant tout sur son passage. En effet, le feu jusqu'ici victorieux auquel rien n'a pu s'opposer, pas même les plus grands arbres, trouve avec la mer sa finitude. Lorsque la coulée arrive jusqu'à la mer, le feu n'avance plus. Les deux éléments se font face dans un combat titanesque à suspense et de toute beauté.

⁴⁴³ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 92.

⁴⁴⁴ Ibid, p. 96.

⁴⁴⁵ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 156.

⁴⁴⁶ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 179.

⁴⁴⁷ Ibid, p. 179.

⁴⁴⁸ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 156.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1859. *Éruption du volcan. Nuit du 7 novembre 1858*. Estampe, Musée Léon Dierx.

Cette rencontre entre le chaud et le froid façonne le paysage. Elle donne naissance aux scories. La lave rougeoyante au contact de l'eau noircit et se solidifie, provoquant parfois l'agrandissement de l'île.

L'être humain est dépassé par la puissance du phénomène volcanique. Il comprend sa petitesse, il ne domine pas la nature. Selon le récit du médecin Yvan, les habitants du Pays-Brûlé doivent régulièrement se déplacer, reconstruire leurs habitations compte tenu de l'éruption⁴⁴⁹. Quand les laves volcaniques avancent, ils doivent prendre la fuite et trouver un abri. Ils s'adaptent au volcan et non l'inverse.

Le volcan représente un danger. Yvan est le seul à insister sur cet aspect des choses. Les voyageurs Itier et Lavollée poussés par la curiosité perdent le sens du danger. Ils agissent avec inconscience sans tenir compte des risques encourus.

⁴⁴⁹ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 179-180.

Au départ :

« [...] nous dormions depuis deux heures, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par les cris : au feu ! au feu ! répétés par le nègre placé en vedette. Je me précipite hors du carbet et j'aperçois à quinze pas la coulée de lave courant sur notre campement ; [...] Il n'y avait pas de temps à perdre, nous étions menacés d'être enfermés dans un cercle de feu⁴⁵⁰ [...] ; ».

Mais la peur de la mort les ramène vite à la réalité. La nature est imprévisible et l'être humain ne peut avoir aucun contrôle sur elle.

Malgré une meilleure connaissance du volcan, la science ne maîtrise pas tout parce que la nature règne en maître. Le volcan garde une part de mystère. Verschuur assiste à un phénomène miraculeux : « L'avant-dernière coulée a fait un miracle des plus curieux. Les laves ont laissé complètement intacte une statue de la Vierge en bois, qu'on me montre à l'extrémité de la superficie ravagée. La matière liquide a contourné l'image, sans l'éclabousser, sans lui imprégner la moindre souillure.⁴⁵¹ ». Ce voyageur mentionne cet événement, car il en est émerveillé. L'auteur ne donne aucune hypothèse, car il ne trouve pas d'explication à cet événement. Pourtant, à la fin du XIX^{ème} siècle, il se situe à l'époque où triomphe le rationalisme, où « les esprits libres repoussent les philosophies théologiques et métaphysiques, s'imprègnent du positivisme d'Auguste Comte [...]»⁴⁵² ». Le positivisme s'appuie sur des faits et ne laisse aucune place au phénomène surnaturel, puisque tout peut s'expliquer dans la nature⁴⁵³. Cependant, Verschuur face à ce phénomène hors du commun ne tient pas compte des idées de son temps, il relate ce qui en est, puisque cela dépasse l'entendement.

B - Les Hauts : la beauté intérieure de l'île

Les Hauts de l'île sont ces espaces isolés situés dans l'intérieur de l'île. Ces espaces sont difficiles d'accès, débutant à la limite des exploitations agricoles entourant l'île. Les Hauts ont été explorés par les esclaves marrons désirant vivre libres, ils ont fui la difficile vie sous la domination des maîtres, ils les ont colonisés.

⁴⁵⁰ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1848, p. 156-157.

⁴⁵¹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 390.

⁴⁵² RENÉ TATON, FLORIN ABELÈS, GEORGES ALLARD, et al. *La science contemporaine. 1. Le XIX^e siècle*. Paris : Presses universitaires de France, 1995, p. 579.

⁴⁵³ PICKERING, Mary. Le positivisme philosophique : Auguste Comte. *Revue interdisciplinaire d'études juridiques*. 2011, Vol. Volume 67, n° 2, p. 49-67.

Au XIX^{ème} siècle, les Hauts de l'île ne sont plus seulement l'espace de l'esclave, le refuge des Blancs pauvres, mais celui du voyageur. En effet, Auguste Billiard part à la découverte du Bémal, des plaines, d'Orère, du Brûlé de Saint-Paul et du Bernica. Les voyageurs Lavollée, Yvan et Itier explorent Salazie et le Bernica. Quant au dernier voyageur Verschuur, il parcourt Salazie et Cilaos. Ceux-ci n'explorent pas les mêmes lieux, hormis Salazie, absent chez Auguste Billiard. Cependant, ils ont tous fréquenté l'espace altier. L'originalité de cette île c'est sa patrie altièrre, celui qui a visité l'île doit avoir vu les Hauts.

Il existe un réel attrait pour ces espaces à l'intérieur de l'île. Avant même leur visite, les voyageurs décrivent ce qu'ils s'attendent à trouver en ces lieux. Lorsqu'il s'apprête à prendre le chemin de Salazie, Yvan entend : « visiter les solitudes, les sites silencieux que l'homme n'a fait qu'explorer, et dont les sauvages beautés resteront à l'abri des dévastations de l'industrie, comme un ouvrage divin qu'aucun labeur humain ne doit profaner⁴⁵⁴ ». L'intérêt persiste à la fin du XIX^{ème} siècle, chez le voyageur Verschuur qui avant même d'explorer Salazie le décrit comme étant un espace « grandiose⁴⁵⁵ » et « salubre⁴⁵⁶ ».

Les Hauts de l'île attirent les voyageurs. Ceux-ci se distinguent des paysages de la partie basse de l'île : occupé et exploité par l'homme. L'intérieur de l'île est longtemps resté l'affaire des esclaves marrons, car d'après l'attribution des concessions, les propriétaires ont mis en valeur la zone côtière, le plus facile d'accès et lieu stratégique pour les échanges. L'intérieur de l'île n'est pas seulement différent en termes de paysage.

Billiard note à propos du Bémal : « c'est dans cette solitude qu'il faudrait s'ensevelir pour se délivrer l'esprit des passions et des préjugés : dans la grotte du Bémal, nos esclaves eux-mêmes étaient presque nos égaux⁴⁵⁷; ».

Les Hauts de l'île représentent un espace qui n'est pas corrompu par la servitude. Avant d'être concédé, le poète Lacauassade incite son ami William Falconer à vivre à Salazie⁴⁵⁸, puisque « Tout s'embaume en ces lieux de paix et d'harmonie⁴⁵⁹ ». L'espace intérieur est celui de la liberté.

⁴⁵⁴ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 168.

⁴⁵⁵ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 376.

⁴⁵⁶ Ibid, p. 376.

⁴⁵⁷ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 253.

⁴⁵⁸ EVE, Prosper. Auguste Lacauassade et les réalités économiques de son temps. p. 8.

⁴⁵⁹ Le lac des goyaviers ou le Piton d'Enchaîne dans LACAUSSADE, Auguste. *Poèmes et paysages*. Paris, 1897, p. 44.

Les Hauts sont des lieux d'exception pour le voyageur. Celui-ci s'attend à découvrir un paysage unique.

L'exploration de ces espaces se mérite. Les voyageurs doivent déployer de l'énergie pour gagner l'intérieur de l'île. Les auteurs ne cachent pas dans leurs récits, les difficultés de circulation. Auguste Billiard en marche vers le Bémal raconte :

« Dans certains passages, on ne sait si l'on doit avoir confiance dans ses mains ou dans ses pieds. Nous voyez-vous comme des lézards, mais plus inquiets et moins agiles, collés sur un rempart qui semble se renverser ? Nous voyez-vous suspendus à des arbustes que le moindre effort peut déraciner ? Nous ne roulerions qu'à deux ou trois cents toises si la main ou le pied venait à nous manquer [...]»⁴⁶⁰ »

Ce voyage de découverte est périlleux.

Salazie est le lieu le plus accessible des Hauts de l'île. Néanmoins, jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, Salazie n'est pas desservi par une route construite dans les règles de l'art, mais par un sentier étroit⁴⁶¹ en bordure de la rivière du Mât accessible aux mules⁴⁶².

Pour explorer, le voyageur doit s'enfoncer dans ces espaces en dépassant l'effort physique. Dans ces zones, le risque de se perdre et de tomber dans des précipices avec le brouillard est grand⁴⁶³. À la fin du XIX^{ème} siècle, ces espaces restent dangereux⁴⁶⁴. Pour se rendre dans ces lieux altiers, le voyageur doit être patient, car cela exige du temps⁴⁶⁵.

Les Hauts de l'île sont des lieux escarpés, difficiles d'accès, où dominent végétation et remparts. Pour s'insérer dans cette nature restée à l'état sauvage, l'être humain doit s'adapter à elle. Ces exemples font apparaître en filigrane le courage et le mérite de l'esclave. Contrairement aux voyageurs accompagnés d'un guide et de vivres, l'esclave marron avance lui les mains vides. Les voyageurs du XIX^{ème} siècle sont récompensés des efforts fournis par le spectacle grandiose offert par la nature.

⁴⁶⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 249.

⁴⁶¹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 137 ; LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1848, p. 74.

⁴⁶² LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 75.

⁴⁶³ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 429.

⁴⁶⁴ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 378.

⁴⁶⁵ « après avoir marché tout le jour » écrit LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 75.

Dans l'intérieur de l'île, la nature foisonne partout. Dès le début du trajet, le voyageur a conscience d'être dans un espace différent. Il rencontre une végétation luxuriante et encore sauvage qui l'émerveille. La nature manifeste sa force. Billiard en voyage à Orère écrit :

« Dans une solitude profonde, nous ne pouvions nous lasser d'admirer ce tableau, dont quelques traits vous sont à peine ébauchés : des lianes, des fougères, des arbres de toute nature, d'une végétation extraordinaire, ont fait reparaître la vie au milieu des ravages de l'incendie, du temps et de la mort : sur la corniche des piliers, entre les créneaux de ces longues murailles, que ne voyez-vous ces palmistes si hardis, si poétiques, qui se balancent au-dessus des abîmes⁴⁶⁶ »

Au cœur de l'île, le voyageur s'approche au plus près des montagnes de l'île, perçu au loin tout au long de son voyage. Les montagnes impressionnent le voyageur. Les Hauts de l'île offrent la plus belle vue sur ces sommets.

L'espace intérieur par son altitude offre aussi un beau panorama sur l'île. À Salazie, sur le chemin du retour Vershuur est surpris par les différents points de vue qu'il découvre⁴⁶⁷. Billiard en voyage dans les plaines, écrit du haut du Piton de Villers : « [...] on y jouit de l'un des plus beaux points de vue de la colonie⁴⁶⁸ ».

Les voyageurs sont interpellés par les bruits de la nature. Lavollée constate que « Les ruisseaux, très-rapprochés les uns des autres, confondent l'inépuisable harmonie de leurs chutes et mêlent les murmures de leurs cascades à la voix de la brise qui court en frémissant sur les forêts⁴⁶⁹ ».

Au cœur des Hauts se cachent des endroits merveilleux. Ces espaces comme le Bémal et le Bernica sont des plus sauvages. Billiard est le seul à visiter le Bémal. Le tableau est époustouflant⁴⁷⁰.

Pour atteindre le Bernica, le voyageur doit traverser plusieurs bassins en pirogue⁴⁷¹. Face au Bernica, Billiard est en admiration : « Qu'une imagination romanesque se plairait au fond du Bernica ! Ces masses en désordre détachées de ces vieux murs noircis par les siècles, ces longues fougères, ces lianes qui descendent du haut des rochers humides, cette nappe d'eau si pure et si tranquille, ce beau ciel qui semble être la voûte du précipice [...]»⁴⁷². Yvan perçoit

⁴⁶⁶ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 244.

⁴⁶⁷ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan*. Paris, 1900, p. 380.

⁴⁶⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 147.

⁴⁶⁹ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 75.

⁴⁷⁰ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 251.

⁴⁷¹ Ibid, p. 75.

⁴⁷² Ibid, p. 76.

le Bernica comme un lieu sans vie : « Il règne en cet endroit un froid glacial, une obscurité profonde et le silence le plus absolu ; aucun souffle d'air ne soulève les lianes suspendues le long des précipices ; on n'entend ni le chant d'un oiseau ni le cri d'un insecte, et pas un poisson ne vivifie cette eau morte⁴⁷³ ». La nature domine, l'homme se sent impuissant face à la grandeur de la nature.

Dans les plus petits recoins des Hauts de l'île, le voyageur rencontre de véritables trésors de la nature.



LE ROY, Adolphe. 1884. Les gorges du *Bernica* à Saint-Paul. peinture, Musée Léon Dierx

Les Hauts de l'île reflètent la beauté de la nature à l'état pur. Quand celle-ci se déchaîne, ceux vivant dans ces espaces enclavés sont impuissants et se retrouvent coupés du monde.

Les Hauts de l'île sont des espaces vertueux pour le corps et l'esprit. Dans ces espaces situés en hauteur, le climat change du « climat embrassé⁴⁷⁴ » du littoral. L'air y est plus frais.

⁴⁷³ YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 192.

⁴⁷⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 242.

Les voyageurs comparent le climat de l'intérieur de l'île à celui de l'Europe. À Salazie, les voyageurs Lavollée et Yvan ont le sentiment d'être dans les Alpes⁴⁷⁵. Cette fraîcheur des hauts n'apaise pas seulement de la chaleur des bas, mais apporte à son visiteur des bienfaits⁴⁷⁶ et il est à l'abri des moustiques, fréquents dans la zone côtière⁴⁷⁷. Le voyageur Itier trouve dans les hauteurs de Salazie le sommeil grâce à la fraîcheur et au calme qui y règne.

L'intérieur de l'île est le lieu du silence. La solitude de ces espaces plonge l'homme dans ses pensées profondes. Cet espace est propice à l'élévation spirituelle.

Dans ce royaume du silence, l'être humain trouve l'inspiration. En parcourant les Hauts, les voyageurs citent les poètes qui ont visité ces lieux. Cet espace intérieur est l'endroit idéal pour le poète. L'image des Hauts de l'île est celle d'un espace particulier dans lequel le visiteur se revigore et profite des bienfaits de la nature.

Les voyageurs empressés de découvrir ces espaces sont tristes au moment de partir. Le voyageur ressent un tel bien-être en ces lieux, qu'il ne désire pas le quitter, son souhait est d'y revenir.

Le voyageur Billiard qui a passé un long séjour dans l'île a de la peine à quitter ces lieux. Après sa troisième visite de Orère, il émet encore le souhait d'y retourner en expliquant tous les bienfaits de ce lieu : « pour jouir de tous les aspects de ces montagnes si pittoresques », « pour méditer seul », « pour se délivrer l'esprit des préjugés »⁴⁷⁸. Il évoque le plaisir d'être à Orère. Verschuur exprime lui aussi son regret de partir, après une semaine à Salazie⁴⁷⁹.

Les voyageurs ont un attachement pour ces espaces d'exception. L'espace intérieur de l'île est un lieu à part, loin de la société ayant pour seul maître la nature.

Les Hauts de l'île sont composés de multiples espaces. Chacun comporte ses spécificités. Grâce aux esclaves, ces espaces sont explorés et les colons prennent conscience de tout leur potentiel. En ce sens, le gouvernement concède des terres dans ces espaces afin de mettre en valeur les Hauts, mais aussi « dans le but d'effacer l'empreinte noire laissée par la période du

⁴⁷⁵ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 76 ; YVAN, Melchior-Honoré (Dr). *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 169.

⁴⁷⁶ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

⁴⁷⁷ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine*. Paris, 1852, p. 77.

⁴⁷⁸ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 252-253.

⁴⁷⁹ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 380.

marronnage ⁴⁸⁰». Par la présence des Blancs à Orère et à Salazie, le marron perd son refuge, alors qu'il est le premier à avoir eu le courage de franchir les Hauts.

Dans son poème « Le Lac des Goyaviers et le Piton d'Enchaîne », Lacaussade met en évidence le rôle précieux de l'esclave marron dans l'intérieur de l'île, où il peut jouir de la précieuse liberté :

« De l'esclave indompté brisant un jour la chaîne,
C'est à ce bloc de lave, inculte, aux flancs pierreux,
Que dans son désespoir un nègre malheureux
Est venu demander sa liberté ravie.
Il féconda ces rocs et leur donna la vie ;
Car pliant son courage à d'utiles labeurs,
Il arrosa le sol de ses libres sueurs.
Il vivait de poissons, de chasse, de racines : [...]
Sa proie. Et seul, tout seul, et fière créature
Disputant chaque jour sa vie à la nature,⁴⁸¹ [...] ».

D'autres espaces restent à l'état sauvage comme le Bémal et le Bernica.

Orère :

Billiard est le seul voyageur à visiter Orère. En tant que fonctionnaire, il s'intéresse à l'installation sucrière dans cet espace, par M. Lemarchant, propriétaire d'une habitation en ces lieux. Il cultive sur cette terre : café, cannes et maïs⁴⁸², cependant la culture du café a été un échec.

Dans un tel espace, difficile d'accès et éloigné, cette entreprise peut difficilement fonctionner. Billiard souligne que : « L'extraction des produits étant très-coûteuse, il est à craindre qu'Orère ne soit bientôt abandonné⁴⁸³ ». Lemarchant tente d'apporter la preuve que la partie haute est aussi utile que la partie côtière sur le plan économique.

Ce voyageur apporte un élément nouveau à l'histoire intérieure de l'île. En effet, par l'étude de la toponymie, l'espace des Hauts est un espace plutôt malgachisé dominé par les esclaves marrons d'origine malgache. Mais Billiard consigne la strate africaine avec le nom

⁴⁸⁰ DALAMA, Marie-Gisèle. L'île de la Réunion et le tourisme : d'une île de la désunion à la Réunion des Hauts et Bas. *L'Espace géographique*. 2005, Vol. Tome 34, n° 4, Paris, 2012, p. 342-349.

⁴⁸¹ LACAUSSE, Auguste. *Poèmes et paysages*. Paris, 1897, p. 46.

⁴⁸² BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 247.

⁴⁸³ Ibid, p. 249.

Orère, « mot qui signifie bon dans la langue des Africains⁴⁸⁴ ». Orère correspond à la bonne terre en Africain.

Salazie :

Salazie est un cas particulier dans cet espace des Hauts de l'île décrit par les voyageurs. En effet, cet espace concédé est peuplé et mis en valeur par le gouvernement colonial au cours du XIX^{ème} siècle. Elle est colonisée par les Blancs qui ont subi la première crise sucrière de 1828 et aussi par « les nègres affranchis de l'Atelier colonial⁴⁸⁵ ». En effet, Salazie par ses caractéristiques : « [...] fertilité du sol, l'extrême salubrité de l'air et des eaux, et l'heureuse température de cette région qui ont fait croître spontanément les plantes [...]»⁴⁸⁶ représente une nouvelle terre idéale. Par conséquent, à l'initiative des propriétaires de l'est, des terres sont concédées⁴⁸⁷.

Salazie a ses eaux purifiantes comme Cilaos et Mafate. L'hydrothérapie fait de ce cirque un espace attractif dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Le voyageur ne manque pas les eaux thermales quand il y séjourne. Chacun des quatre voyageurs parle de ce centre d'hydrothérapie. Grâce à la découverte des eaux thermales dans les années 1830, Salazie devient un espace attractif par : « Les malades accoururent de Bourbon et de Maurice pour prendre les eaux, les dames créoles, pour se désennuyer, et les riches colons pour changer d'air⁴⁸⁸ ». L'hydrothérapie étant en vogue en matière de soins, Salazie devient un lieu commun dans les discours du voyageur du milieu à la fin du XIX^{ème} siècle grâce à son climat et à ses eaux. Salazie devient un espace touristique pour l'élite locale souffrante, tout en conservant sa beauté naturelle.

⁴⁸⁴ BILLIARD, Auguste. *Voyage aux colonies orientales, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820*. Paris, 1822, p. 247.

⁴⁸⁵ Ibid, p. 75.

⁴⁸⁶ GÉRAUD, Jean-François. *Histoire des communes de la Réunion*. Saint-Denis, 2009, p. 173.

⁴⁸⁷ Ibid, p. 174.

⁴⁸⁸ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 76.



ROUSSIN, Louis Antoine. 1859. *Établissement des eaux thermales de Salazie*. Estampe, Musée
Léon Dierx

Salazie connaît un réel développement jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Au cours des années 1840, les voyageurs Itier, Lavollée et Yvan découvrent les débuts de l'aménagement de Salazie même si les infrastructures sont des plus rudimentaires. L'accessibilité de Salazie est difficile. Le pont de la Rivière du Mât, est en « bambou entrelacé de lianes sauvages⁴⁸⁹ ». Quant à la route, elle devient très vite un sentier. La situation s'améliore lentement tout au long de ce siècle.

Verschuur note qu'« Il y a cinquante ans le chemin que je suis n'était pas encore construit ; le voyageur qui se rendait à Salazie était obligé de traverser le torrent une quarantaine de fois⁴⁹⁰ ». Le changement majeur est la création d'une route permettant le désenclavement de cet espace. Le site des eaux thermales est aménagé. Les « petits pavillons en planches⁴⁹¹ » au début du siècle, laissent place à la fin du siècle à « un hôpital militaire⁴⁹² » pour les malades et

⁴⁸⁹ LAVOLLÉE, *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 75.

⁴⁹⁰ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 380.

⁴⁹¹ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 139.

⁴⁹² VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

pour les visiteurs venus profiter des eaux à un hôtel, avec « des maisonnettes toutes meublées⁴⁹³ » et même un casino⁴⁹⁴.

Le tourisme thermal donne à Salazie un réel dynamisme. Ce quartier mérite d'ailleurs le titre de village pour Vershuur. Cependant, certaines entreprises ont été un échec.

Les trois voyageurs du milieu du siècle parlent de la tentative de magnanerie entreprise par Monsieur Périchon. Cette exploitation est soutenue par le gouvernement colonial souhaitant exploiter au mieux ces terres. Cette exploitation est équipée d'appareils venant de Paris⁴⁹⁵ et des mêmes techniques utilisées en Chine⁴⁹⁶. Lavollée parle de cette magnanerie comme : « [...] un établissement modèle [...] dirigé avec intelligence⁴⁹⁷ ». Monsieur Périchon a beaucoup investi dans cette entreprise avec des infrastructures de pointe, malgré le caractère reculé du lieu⁴⁹⁸. Cette entreprise atteste : « [...] la volonté de développer l'île par l'industrialisation, le souci de ne pas le confiner dans une agriculture routinière, et, au-delà de ces initiatives, le profond optimisme qui animait ces hommes, entrepreneurs et politiques [...]»⁴⁹⁹.

Cependant, les voyageurs émettent des réserves sur cette expérimentation. Les raisons avancées sont nombreuses, mais celle du voyageur Yvan est la plus surprenante. Pour lui, l'odeur « nauséabonde⁵⁰⁰ » du nègre a des conséquences sur la culture du vers à soie. Cette théorie dévoile le regard négatif porté sur l'esclave. La question de l'odeur infecte des esclaves est un préjugé et concerne particulièrement l'Africain⁵⁰¹.

À la fin du XIX^e siècle, Vershuur ne mentionne pas cette magnanerie puisque cette tentative a échoué au milieu du siècle.

⁴⁹³ VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 377.

⁴⁹⁴ Ibid, p. 378.

⁴⁹⁵ ITIER, Jules. *Journal d'un voyage en Chine en 1843, 1844, 1845, 1846*. Paris, 1855, p. 143.

⁴⁹⁶ Ibid, p. 144.

⁴⁹⁷ LAVOLLÉE, Charles-Hubert. *Voyage en Chine : Ténériffe, Rio-Janeiro, Le Cap, Ile Bourbon, Malacca, Singapore, Manille, Macao, Canton, ports chinois, Cochinchine, Java*. Paris, 1852, p. 78.

⁴⁹⁸ ÉCOMUSÉE-SALAZIE. *Le temps d'un espace, l'espace d'un temps*. Salazie, 2001, p. 46-67.

⁴⁹⁹ Ibid, p. 62.

⁵⁰⁰ YVAN, Melchior-Honoré. *De France en Chine*. Paris, 1855, p. 170.

⁵⁰¹ ÈVE, Prosper. *Le corps des esclaves à l'île Bourbon : histoire d'une reconquête*. Paris, 2013, p. 258.

Salazie est l'espace des Hauts de l'île le plus colonisé au XIX^{ème} siècle. Cependant, Verschuur décrit dans les hauteurs de Salazie :

« [...] j'aperçois quelques huttes isolées, émergeant de l'opulente végétation. Les habitants de ces cabanes ont-ils seulement la plus faible conception de l'entourage grandiose où le hasard de la naissance les laisse végéter ? l'obscurité de leur intelligence leur permet-elle d'éprouver le moindre sentiment d'admiration, d'extase ? Ces pauvres gens, favorisés par un climat délicieux et par tous les bienfaits de l'existence patriarcale, doivent avoir le développement intellectuel de la chèvre qui broute dans leur enclos, de la poule qui picore dans leur jardinet⁵⁰² ».

Pour lui, ces habitants loin de toute société vivent comme des sauvages qui n'ont aucune conscience de la chance de vivre dans un décor comme Salazie.

Ces habitants les plus reculés vivent dans un état de nature en cohésion avec leur environnement. Contrairement, aux habitants des Bas de l'île, ceux des Hauts ne recherchent pas le profit et le confort, mais ils se contentent du strict nécessaire.

Cilaos :

Cilaos possède lui aussi des eaux thermales, mais ceux-ci ne sont pas encore utilisés, car il est difficilement accessible.

Les Hauts de l'île sont des espaces naturels, uniques. Dans ces espaces, le seul maître est la nature. Ces espaces se distinguent dans le paysage de l'île. L'exemple de Verschuur qui dépeint une image péjorative de l'île, il reste émerveillé devant la beauté des Hauts.

Au XIX^{ème} siècle, l'intérieur de l'île reflète « ce qui reste de la nature originelle⁵⁰³ ». Elle étonne par sa luxuriance et sa diversité.

La mise en valeur de l'île a changé le paysage. L'espace côtier a perdu de son environnement naturel afin de laisser place aux cultures et au peuplement. Mais l'île a su garder un aspect pittoresque grâce à des mesures prises lors de la colonisation. En effet, les concessions commencent du bord de la mer, sont limitées par les bras de rivière et se limitent au pied du rempart⁵⁰⁴. Au-delà des remparts, les terres ne sont pas mises en valeur afin que les espaces altiers soient préservés.

⁵⁰² VERSCHUUR, Gerrit. *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien*. Paris, 1900, p. 380-381.

⁵⁰³ BRIFFAUD, Serge. *Voyages aux îles désenchantées. Regards sur les Mascareignes (XVII^{ème}-début XIX^{ème} siècle)*. 1994, Saint-Denis de La Réunion, p. 12.

⁵⁰⁴ Musée Historique de Villèle. <http://www.portail-esclavage-reunion.fr/documentaires/societe-de-plantation/contexte-historique/> (Page consultée le 07 juin 2019).

Conclusion

Le regard des voyageurs révèle-t-il une transformation de la représentation de l'île au XIX^{ème} siècle ? Tel était notre questionnement de départ.

Au XIX^{ème} siècle, les voyageurs qui visitent l'île se prononcent sur son potentiel. Ils ont une image préconçue de cette île. En effet, depuis sa découverte, Bourbon/La Réunion est représentée comme un Éden dans lequel les trois éléments végétal-animal-minéral sont en symbiose. Cette image imprègne encore les mentalités au XIX^{ème} siècle. Les voyageurs visiteurs, bercés par leurs lectures véhiculent une image idyllique de l'île. Les voyageurs sont à la recherche de l'exotisme, de la nature sauvage et surtout du dépaysement.

Chaque voyageur apporte son propre regard sur l'île. En fonction de la durée du séjour dans l'île, des maturations personnelles du voyageur, de sa personnalité, de sa culture et de l'époque du voyage, sa perception diffère. Le discours des voyageurs dépend de ces différents paramètres.

L'île se distingue par ses deux espaces : les Bas et les Hauts de l'île. Au XIX^{ème} siècle, la mise en sucre de l'île occupe une place importante dans l'environnement côtier. Le développement de la culture de la canne à sucre transforme les paysages. Aux yeux des voyageurs, l'expansion de cette culture retire au paysage côtier son charme naturel. L'intérieur de l'île marqué par la présence des marrons ne fait pas l'objet d'une politique de vraie mise en valeur. C'est pourquoi les paysages intérieurs trouvent grâce aux yeux des voyageurs.

Tout au long de ce siècle, la représentation des paysages de l'île dans les récits de voyage change. L'espace côtier connaît de sérieuses agressions. Aussi, l'intérieur de l'île gagne en audience dans les récits de voyage.

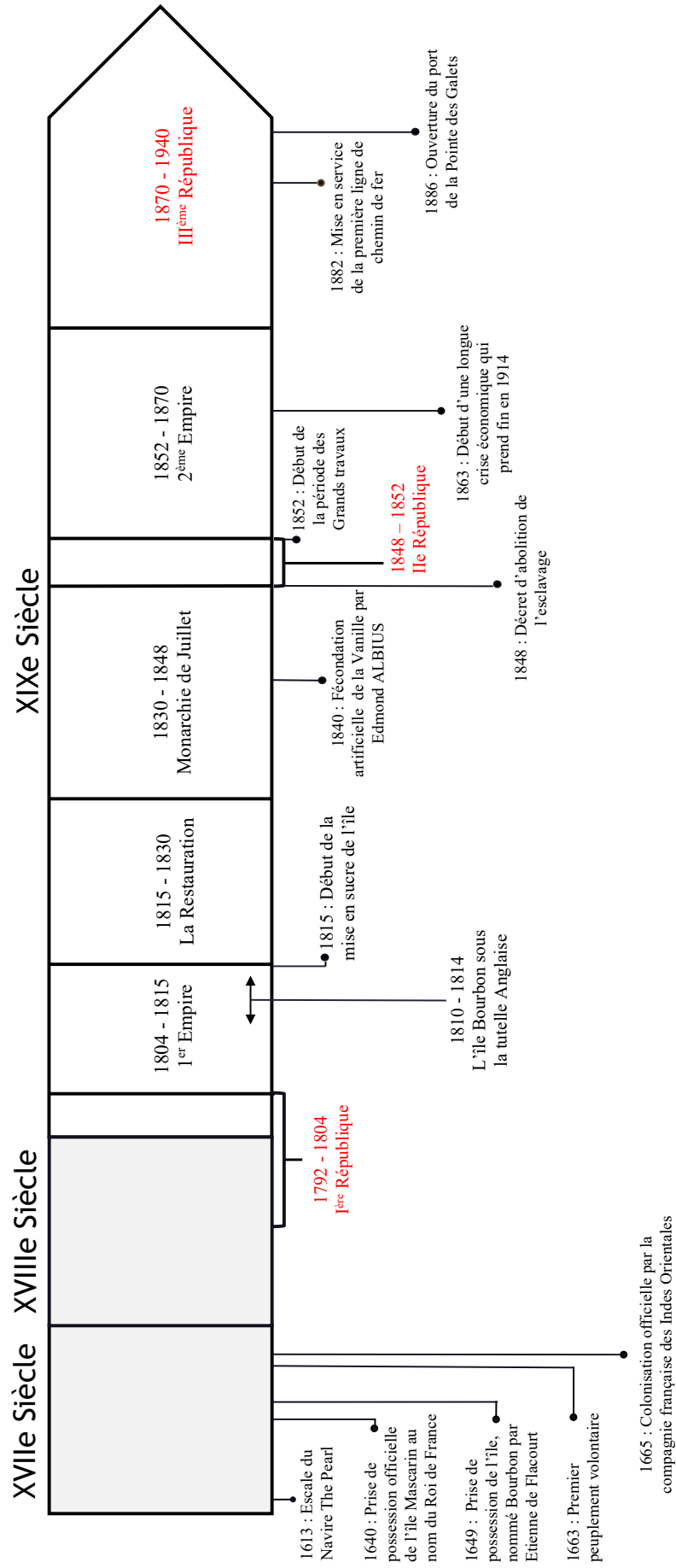
La colonisation n'a donc pas retiré à l'île toute la beauté de sa nature. Mais, les paysages ne correspondent pas à ce que le voyageur s'attendait à découvrir. La mise en valeur nécessaire de cette île semble l'avoir défigurée.

L'aménagement de l'espace côtier n'est pas sans conséquence. Il s'effectue grâce à des esclaves c'est-à-dire des individus brisés et traumatisés. Le recours à l'esclave brise l'harmonie de l'île et fait d'elle un espace d'inégalités et d'injustice.

Les voyageurs constatent avec effroi qu'au XIX^{ème} siècle, l'île n'est plus ce qu'elle était en 1665. Avec la disparition d'une bonne partie de son couvert forestier, elle paraît comme un paradis perdu, un joyau qui a perdu l'essentiel de son lustre. A la fin du XIX^{ème} siècle, le tableau vaut pour la partie basse, mais non pour la partie haute.

Ce travail enrichi d'un fait, l'histoire de l'environnement dans cette colonie française du Sud-Ouest de l'océan Indien qui après un temps d'économie d'autosubsistances devient une colonie d'exploitation remarquable pour ses agressions. L'histoire de la représentation de l'île fait passer d'une terre édénique rare à une terre occidentalisée commune, d'autre part l'histoire de la circulation des idées qui fait ressentir le clivage entre les nécessités de la réalité vécue dans l'île et les illusions d'une réalité imaginée faisant peu de cas du fait qu'aucun espace n'a été aménagé sans courir le risque de faire disparaître le cachet premier.

Frise Chronologique



Listes des images

- ♦ Image 01 : ROUSSIN, Louis Antoine. *Rade de Saint-Denis : novembre 1855* - Page 17
- ♦ Image 02 : ROUSSIN, Louis Antoine. Rue de l'Intendance. Saint-Denis – Page 22
- ♦ Image 03 : ROUSSIN, Louis Antoine. Hôtel du Gouvernement – Page 23
- ♦ Image 04 : ROUSSIN, Louis Antoine. Usine centrale K/Véguen. Quartier Français – Page 29
- ♦ Image 05 : ROUSSIN, Louis Antoine. *Pont du chemin de fer sur la Grande Ravine* - Page 38
- ♦ Image 11 : POTEFONT, Adolphe Martial. *Retour du travail* – Page 43
- ♦ Image 12 : POTEFONT, Adolphe Martial. *Danse des Noirs sur la place du gouvernement le 20 décembre 1848* – Page 51
- ♦ Image 13 : ROUSSIN, Louis Antoine. *La sieste : juin 1859* – Page 53
- ♦ Image 06 : CASSIEN, Paul. *Pendant un ouragan. Environs de Saint-Paul* – Page 67
- ♦ Image 07 : ROUSSIN, Louis Antoine. *Rade de Saint-Denis. Coup de vent (appareillage)* – Page 70
- ♦ Image 08 : ROUSSIN, Louis Antoine. *Éruption du volcan. Nuit du 7 novembre 1858* – Page 91
- ♦ Image 09 : LE ROY, Adolphe. *Les gorges du Bernica à Saint-Paul* – Page 96
- ♦ Image 10 : ROUSSIN, Louis Antoine. *Établissement des eaux thermales de Salazie* – Page 100

Bibliographie et Sitographie

Ouvrages généraux :

- BROCC, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle*, Tome II Asie, Paris, 1992, p. 274-275.
- BRUNET, Auguste. Trois cents ans de colonisation française à l'Île Bourbon La Réunion (Ancienne île Bourbon). Paris : Éde l'Empire français, 1948, 178 p.
- COLLOQUE COMMERSON. Saint-Denis de la Réunion, 16-24 octobre 1973/Claude Wanquet, Yves Laissus, Étienne M. Arnaud, et al. Académie de la Réunion : Saint-Denis, Centre universitaire de la Réunion, 1974. 137 p.
- COMBEAU, Yvan. De Bourbon à La Réunion, l'histoire d'une île (du XVIIe au XXe siècle). Hermès [en ligne]. 2002, no 32-33, p. 91-99.
- COMBEAU, Yvan, et coll. *Histoire de La Réunion de la colonie à la région*. Paris, Nathan, 2002. 160 p.
- DE FLACOURT, Étienne. *Histoire de la grande isle Madagascar*. Nouvelle éd. Paris : INALCO Karthala, 2016, 712 p.
- PICKERING, Mary. *Le positivisme philosophique : Auguste Comte. Revue interdisciplinaire d'études juridiques*. Vol. Volume 67, no 2, 2011, p. 49-67.
- FUMA, Sudel. Une colonie île à sucre: l'économie de La Réunion au XIXe siècle. Saint André : Océan éditions, 1989, 413 p.
- TATON, René, et coll. La science contemporaine. 1, *Le XIXe siècle*. Paris, Presses universitaires de France, 1995, 757 p.
- ROUSSIN, Louis Antoine. *Album de l'île de La Réunion : recueil de dessins, représentant les sites les plus pittoresques et les principaux monuments de le colonie études de fruits et de fleurs, histoire naturelle, types et physionomies, portraits historiques*. Sainte-Clotilde, Orphie, 2004, 579 p.

Ouvrages portant sur l'étude des récits de voyage :

- COOPER-RICHET Diana et VICENS-PUJOL Carlota. *De l'île réelle à l'île fantasmée : voyages, littérature(s) et insularité, XVIIe-XXe siècles*. Paris : Nouveau Monde éditions, 2012, 281 p.

- LE HUENEN, Roland. (s.d.). « *Qu'est-ce qu'un récit de voyage ?* », Littérales : cahiers du département français. 1987, p. 11-27.
- LINON-CHIPON Sophie. *Gallia orientalis : voyages aux Indes orientales, poétique et imaginaire d'un genre littéraire en formation*. Paris : Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003, 691 p.
- GUYOT, Alain. *Le récit de voyage en montagne au tournant des Lumières*. Sociétés Représentations. Vol. n° 21, no 1, 2006, p. 117-133.
- VENAYRE, Sylvain. Le voyage : un champ de recherches ? Hypothèses, Vol. 17, no 1, 2014, 73 p. 69-74.

Ouvrages portant sur les Paysages et l'environnements :

- ASSOCIATION HISTORIQUE INTERNATIONALE DE L'OCÉAN INDIEN et UNIVERSITÉ DE TOAMASINA. DÉPARTEMENT D'HISTOIRE. Dynamiques dans et entre les îles du Sud-Ouest de l'océan Indien : XVIIe-XXe siècle actes du colloque de Toamasina (Tamatave), [10] novembre 2004. Saint-Denis (Réunion) : AHIOI, 2005, 500 p.
- BRIFFAUD, Serge. *Voyages aux îles désenchantées*. Regards sur les Mascareignes (XVIIe-début XIXe siècle). Saint-Denis de La Réunion, 1994, 14 p.
- CHARLES, Lionel. *Perspectives sur l'histoire de la météorologie et de la climatologie*. Ecologie & politique [en ligne]. Vol. 33, no 2, 2006, p. 36-52.
- CORBIN, Alain. *Le Territoire du vide : l'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*. Paris : Flammarion, Champs 218, 1990, 407 p.
- LACAUSSE, Auguste. *Poèmes et paysages*. Paris, Petite bibliothèque littéraire, 1897, 360 p.
- ROBERT, René. *Les paysages naturels de l'île de la Réunion*. Saint-Denis : Université de la Réunion - Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Géographes du Sud de l'Océan Indien 1, 1996, 128 p.

Ouvrages portant sur les espaces de l'île :

- COUËLLE, Colombe, et al. *Le cabinet de curiosités : mélanges offerts à Claude Wanquet*. Paris, l'Harmattan, 2001, 366 p.
- DALAMA, Marie-Gisèle. *L'île de la Réunion et le tourisme : d'une île de la désunion à la Réunion des Hauts et Bas*. L'Espace géographique. Vol. Tome 34, no 4, 2005, p. 342-349

- ÉCOMUSÉE-SALAZIE. *Le temps d'un espace, l'espace d'un temps*. Salazie, 2001, p. 46-67.
- ÈVE, Prosper. *Saint-Denis : histoire politique et culturelle d'une capitale depuis le XVIIIe siècle*, no 11, Revue historique de l'océan Indien. AHIOI, 2014, 624 p.
- GÉRAUD, Jean-François. *Histoire des communes de la Réunion*. Saint-Denis, 2009, 317 p.

Ouvrages portant sur l'aménagement de l'île :

- COMITÉ DU CENTENAIRE DE LA VILLE DU PORT. *Des marines au port de la pointe des Galets: 1886-1986, centenaire*. La Réunion, Comité du centenaire de la ville du Port, 1987, 202 p.
- GRISET, Pascal. Un fil de cuivre entre deux mondes : les premières liaisons télégraphiques transatlantiques. Quaderni. 1995, Vol. 27, no 1, p. 97-114.

Ouvrages portant sur les Réalités humaines :

- ÈVE, Prosper. *Le corps des esclaves à l'île Bourbon : histoire d'une reconquête*. Paris, Collection Roland Mousnier, 2013, 541 p.
- ÈVE, Prosper. *Les esclaves de Bourbon, la mer et la montagne*. Paris Saint-Denis (Réunion) : Karthala Université de La Réunion, Tropiques, 2003, 366 p.
- ÈVE, Prosper. *Petit précis de remise en cause des idées reçues sur les affranchis de 1848 à la Réunion*. Saint-André (Réunion) : Graphica, 2009, 253 p.
- GERAUD, Jean-François. *Les maîtres du sucre île Bourbon – 1810-1848*. Saint-André (Réunion) : Graphica, 2013, 368 p.

Mémoires et thèses :

- GIRAULT-FRUET Arlette. *La topique de l'île dans les récits de voyages anciens sur la route française des Indes, notamment aux Mascareignes, aux XVIIème et XVIIIème siècles*. Saint-Denis, 2010. Disponible à l'adresse : http://elgebar.univreunion.fr/login?url=http://thesesenligne.univ.run/09_07_fruet.pdf.

Les sites :

- EVE, Prosper. *Bourbonnais, explorateurs européens et la Fournaise du XVIIe au début du XIXe siècle* [en ligne]. 2001. Disponible à l'adresse : <http://www.crlv.org/conference/bourbonnais-explorateurs-europ%C3%A9ens-et-la-fournaise-du-xvii%C3%A9-but-du-xix%C3%A8cle>.
- France Pittoresque. « Le coucou », Disponible à l'adresse : <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article12429>.
- Gerrit Verschuur - atelier de data.bnf.fr [en ligne]. Disponible à l'adresse : https://data.bnf.fr/fr/atelier/11928076/gerrit_verschuur/.
- GIRAULT-FRUET, Arlette. *La perception du volcan par les Voyageurs à Bourbon aux XVIIe et XVIIIe siècles* [en ligne]. 2001. Disponible à l'adresse : <http://www.crlv.org/conference/la-perception-du-volcan-par-les-voyageurs-%C3%A0-bourbon-aux-xvii%C3%A9-et-xviii%C3%A8cles>.
- LAROUSSE. « Charybde », Disponible à l'adresse : <https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Charybde/112974#11012149> (Page consultée le 10 juin 2019).
- Musée Historique de Villèle. Disponible à l'adresse : <http://www.portail-esclavage-reunion.fr/documentaires/societe-de-plantation/contexte-historique/>.
- Mythologica, « Lampsaque ». Disponible à l'adresse : <https://mythologica.fr/grec/priape.htm>.
- Mythologica, « Cybèle ». Disponible à l'adresse : <https://mythologica.fr/grec/cybele.htm>.

L'image de l'île au travers des récits de voyage au XIXème siècle

Mémoire de Master soutenu par Caroline TECHER

Sous la direction du professeur Prosper EVE

Résumé : Les récits de voyage représentent une source privilégiée pour la connaissance des espaces connus.

Bourbon/La Réunion est un espace complexe par sa géographie. Après avoir pratiqué l'économie d'autosubsistance, l'île devient une colonie d'exploitation lorsque la culture des caféiers de Moka lui est inspirée. Au XIXème siècle, l'île connaît d'autres changements. Sa mise en sucre transforme le paysage. L'île devient une colonie industrielle. La colonie se développe et voit l'émergence de nouvelles infrastructures.

La mise en valeur de l'île s'appuie sur le travail des esclaves qui sont tous libérés en décembre 1848. Le développement de la colonie donne naissance à une élite locale qui s'inspire du modèle occidental.

Son espace intérieur dévoile alors son authenticité. La partie côtière étant occidentalisée.

Mots clés : Mise en sucre, Ville embryonnaire, Infrastructure, Esclavage, Elite, Nature, Volcan, Bas et Hauts.

Summary : Travel stories are a privileged source for discovering new spaces. The image of the island is revealed through the eyes of travelers.

Bourbon/Reunion is a complex space by its geography. After practicing the economy of self-subsistence, the island becomes a colony of exploitation when the coffee cultivation of Moka is inspired. In the nineteenth century, the island knows other changes. Its sugar setting transforms the landscape. The island becomes an industrial colony. The colony is growing and sees the emergence of new infrastructures.

The development of the island is based on the work of slaves who are all released in December 1848. The development of the colony gives birth to a local elite that is inspired by the Western model. Although it still has a picturesque nature, it is no longer the same. but in raising, the inner and authentic beauty of the island is revealed.

Keywords: Sugar processing, Embryonic City, Infrastructure, Slavery, Elite, Nature, Volcano, Bottoms and Top.